

BIBLIOTHÈQUE MEDICALE VARIÉE

LES PASSIONS

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.

LES PASSIONS

Dangers et Inconvénients

POUR LES INDIVIDUS, LA FAMILLE ET LA SOCIÉTÉ

HYGIÈNE MORALE ET SOCIALE

PAR

LE Dr L. BERGERET



PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

RUE HAUTEFEUILLE, 19, PRÈS DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1891

PRÉFACE.

Les passions!.. que veut dire ce titre? annonce-t-il une dissertation philosophique ou une homélie pastorale? Non. Serait-ce une étude du cœur humain à la façon de La Rochefoucauld, de Montaigne, de La Bruyère ou de Vauvenargues? Non. Qu'est-ce donc que ce livre?.. C'est une œuvre médicale. On y trouvera le tableau des maladies qu'engendrent les mauvais penchants de l'homme et ses passions déréglées.

Un très-grand nombre de souffrances physiques dérivent de causes morales. Le médecin, qui doit surtout s'appliquer à prévenir les maladies par des avertissements salutaires, rencontre à chaque pas dans sa carrière l'occasion de remplir une mission morale, non-seulement à l'égard des individus, mais encore au sein des familles et de la société.

Le ministère du médecin grandit alors et s'é-

lève à la hauteur de celui du prêtre; le médecin exerce, dans ce cas, un véritable sacerdoce.

On dit que le roman, le théâtre, cherchent à corriger les vices par une mise en scène dramatique ou comique. Mais les personnages qui y figurent n'ont souvent existé que dans l'imagination des auteurs: les traits les plus émouvants n'y sont communément que de brillantes fictions qui ne doivent pas impressionner l'esprit et le cœur comme les faits puisés par le médecin dans le domaine des réalités, comme les personnages qui ont véritablement éprouvé les impressions, les passions qu'il décrit.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

J'entends souvent dire, non sans raison, que l'on voit un très-grand nombre de nos contemporains oublier les admirables préceptes de la morale évangélique pour se plonger dans les jouissances matérielles, pour se livrer à toutes les mauvaises passions, à tous les appétits grossiers de la brute.

Les divers chapitres de ce livre sont autant de

CRIS D'ALARME jetés à l'aspect des dangers dont une pareille situation me parait menacer la société. Il est essentiel d'opposer à ce flot redoutable toutes les digues capables de le contenir.

Je crois qu'il est possible de conduire les hommes dans le chemin de la sagesse en leur prêchant la modération et la vertu au nom de leur santé, ce bien si précieux sans lequel tous les autres sont inutiles et insipides.

Je veux, dans cet écrit, me plaçant à un point de vue purement humain, démontrer aux hommes que tous les préceptes fondamentaux de la doctrine évangélique sont en parfait accord avec ceux de la médecine; que tous les grands sentiments que la religion éveille dans le cœur de l'homme par la terreur des châtiments célestes ou l'attrait des jouissances d'une autre vie, le médecin s'applique aussi à les lui inspirer par la crainte de maladies qui sont la conséquence des perturbations innombrables que fait éclater l'influence pernicieuse des mauvaises passions.

Qu'il soit donc permis à la médecine de prê-

cher la morale aux hommes en vue de leur bonheur présent, au nom de ces intérêts matériels qui ont fini par acquérir une si grande prépondérance qu'il est indispensable de les modérer, d'en régulariser l'action, de la diriger même dans le sens de l'amélioration progressive de l'espèce humaine.

On dira peut-être que la morale fondée sur de pareils principes est bien vulgaire, bien prosaïque. Qu'importe, si elle conduit à de bons résultats en captivant l'attention des hommes, en contribuant à leur inspirer cette crainte salutaire qui est le commencement de la sagesse, et, pour tout dire en un mot, si elle parvient à les rendre meilleurs, en leur conservant la santé?

CHAPITRE PREMIER.

PASSION DE LA RICHESSE.

La richesse publique a fait les plus grands progrès dans notre siècle : elle s'est répandue partout. Quand on procède à une vente d'immeubles, ce sont les cultivateurs, les ouvriers, qui se les disputent et les achètent à des prix souvent très-élevés.

Les recettes des contributions indirectes depuis la constitution définitive de la République, en février 1875, ont augmenté de soixante-dix millions en huit mois et demi. Quelle consommation ! On invente, on perfectionne chaque jour des machines qui abrégent beaucoup le travail et accroissent énormément la richesse publique par l'économie qu'elles permettent de faire sur le temps, la plus précieuse de toutes les valeurs, quand on sait en tirer parti.

Oui, la richesse de la France a pris un accroissement prodigieux depuis cinquante ans. C'est un résultat que j'admire, auquel j'applaudis des deux mains. Mais la plus belle médaille offre souvent un vilain revers, et ce rapide progrès de la fortune publique a malheureusement un côté très-dangereux. J'en suis frappé depuis longtemps, et chaque jour de nouveaux faits viennent confirmer les craintes que j'ai conçues à cet égard. Oui, la richesse peut devenir pour nous un écueil très-redoutable. Le travail que j'offre à mes lecteurs a été conçu dans le dessein de le démontrer.

J'aurais pu prendre pour titre : *Inconvénients et dangers de la richesse pour les individus, la famille et la société*. Ce titre aurait surpris sans doute, au premier abord, un grand nombre de mes contemporains.

Je les entends s'écrier : « Les inconvénients de » la richesse ! les dangers de la richesse ! Est-ce » possible ? la richesse ne peut avoir que des » avantages : s'il en était autrement, verrait-on » tant d'hommes courir après la fortune, en faire

» le but unique ou le principal objet de leur am-
» bition ? »

En effet, il y a trop de gens qui croient qu'il suffit d'être riche pour être heureux : un des grands inconvénients de la richesse, c'est qu'elle paraît, aux yeux de ceux qui ne la possèdent pas, être un paradis terrestre, un pays de Cocagne, une terre de délices où tout sourit, où toutes les félicités arrivent à souhait ; et pourtant, combien cette idée est loin de la vérité ! Que de fois, frappé des malheurs que produit si souvent la richesse, je me suis écrié au fond de mon cœur : « Pauvres
» riches ! Misérables riches ! » Ces mots paraissent hurler de se trouver ensemble : pourtant rien n'est plus vrai. Oui, *pauvres riches! misérables riches!* telle était l'exclamation que j'ai sentie maintes fois s'échapper du fond de mon cœur, en présence de tous les maux qu'engendre l'amour excessif des richesses ou l'usage déréglé qu'en font si souvent ceux qui les possèdent.

Dans tous les temps on a vu des hommes s'élancer avec une ardeur infatigable à la recherche

de la fortune. Mais je crois qu'à aucune époque de notre histoire on n'a vu les Français aussi empressés d'arriver à la possession de cette Toison d'or dont la conquête était déjà le rêve que poursuivait sans relâche le *Jason* de l'antique allégorie.

Aujourd'hui, les *Jasons* pullulent de toutes parts.

Plusieurs circonstances ont conduit à ce résultat :

1° L'abolition du droit d'aînesse et la sécularisation des biens ecclésiastiques, deux faits de la plus haute portée qu'a produits la révolution de 1789, et qui ont eu pour conséquence une amélioration prodigieuse dans l'exploitation du sol et dans le chiffre de ses produits.

2° Le progrès des sciences, de l'industrie, les applications de la télégraphie électrique et de la vapeur, qui ont presque effacé les distances.

Depuis 1789, la France a fait plus de progrès, dans tous les genres, que depuis Hugues Capet jusqu'à son infortuné descendant Louis XVI. A

qui ces progrès ont-ils principalement profité ? Au plus grand nombre, à la foule des travailleurs. Que nous sommes loin des temps où le poëte favori de l'Empereur Auguste s'écriait, sur un ton de mépris qui n'étonne pas dans la bouche d'un païen, d'un Epicurien : *Odi profanum vulgus et arceo :* « Je hais le profane vulgaire et l'écarte de » moi. »

La Bruyère, parlant des paysans du grand siècle de Louis XIV, les appelait encore ces *bêtes de somme à deux pieds.*

Ce profane vulgaire dont Horace, le grand poète, parlait avec un si profond dédain, ces paysans que La Bruyère traitait avec une si cruelle impertinence, ce peuple que l'on comptait pour rien dans les siècles écoulés, aujourd'hui, comme le disait déjà l'abbé Sieyès à la fin du XVIIIe siècle, aujourd'hui il est tout, il est devenu le souverain, et il en a la toute puissance, parce qu'il a pour lui le nombre. C'est le christianisme qui a sonné l'heure de son émancipation en exaltant les petits et les humbles. Ne l'entendez-vous pas encore chanter dans

ses jours de fête : *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes :* « Il combla de bien ceux qui » avaient faim et renvoya les riches vides. » N'est-ce pas le christianisme qui a dit : « Il est » plus facile de faire passer un câble par le trou » d'une aiguille qu'un riche par la porte du » ciel ? »

Naguère, un empereur des Français était devenu le plus grand courtisan de la souveraineté populaire.

A la veille des élections de toutes sortes, comme nous en avons tant de nos jours, on voit les plus fiers d'entre les Français se prosterner devant le peuple, lui prodiguer l'encens et, trop souvent, les caresses les plus humiliantes, les plus serviles, les moins désintéressées.

Non-seulement tous les hommes sont aujourd'hui parfaitement égaux devant la loi, et jouissent d'une parité absolue dans la revendication de leurs droits, mais un autre résultat se montre tous les jours, celui du déplacement et de la transformation de la richesse. Les grandes fortunes d'au-

trefois se défont, les vastes domaines se morcellent et, en général, ce sont les cultivateurs qui en prennent possession. Ils les achètent à un prix que peuvent rarement atteindre les anciens riches parce que le travail seul peut rendre suffisamment productif un capital aussi élevé.

Ces changements ont amené une rapide et considérable aisance dans les rangs de ces travailleurs du sol et de l'industrie qui avaient, pendant des siècles, végété dans une situation précaire et souvent misérable. Dieu en soit loué !!!

Mais il arrive trop souvent qu'une précipitation dangereuse pousse les hommes à profiter des facilités que leur offre le temps présent pour arriver à la richesse. Ils veulent l'acquérir trop promptement. Poursuivis par la soif de l'or, ils travaillent sans trève ni repos. Ils s'excitent par des moyens artificiels, dans la pensée de multiplier leurs forces et d'arriver plus vite au but que rêve leur ambition. Ils s'exténuent et ruinent leur santé.

D'autre part, ceux qui sont déjà parvenus à une aisance plus ou moins considérable, ont sou-

vent trop de disposition à en abuser, à tomber dans une oisiveté perfide, oubliant que le travail est la condition du bonheur pour l'humanité. Ils cherchent vainement, dans de fades ou honteux loisirs, des jouissances passagères qu'une satiété impitoyable rend bientôt insipides, quelquefois insupportables. De pareils abus conduisent le malheureux qui s'est égaré dans cette voie trompeuse à une série de déceptions ; il finit souvent par un dégoût profond de la vie et toutes les conséquences qui en découlent pour la santé. J'en raconterai des exemples saisissants.

Il arrive aussi qu'un commencement d'aisance fait monter au cerveau de celui qui y parvient l'ivresse de l'orgueil : il veut paraître encore plus riche qu'il ne l'est en réalité, et paie souvent bien cher sa sotte vanité.

Certainement, je suis heureux de voir succéder, dans les habitations des classes ouvrières, sur les murs d'autrefois, que couvrait un plâtre d'une blancheur équivoque ou fortement maculée, des papiers aux couleurs vives et gaies. Je trouve avec

plaisir des rideaux aux lits, et, à ces lits, je touche avec bonheur, plus souvent qu'autrefois, du linge propre.

J'aime aussi à voir la carmagnole et la veste d'autrefois s'allonger en paletot, le drap remplacer le *droquet*, le coutil succéder à la toile grossière, les cols de chemise, qui allaient jadis couper les oreilles, se renverser gracieusement, de chaque côté d'un nœud de cravate bien fait.

Mais je vois souvent de l'exagération dans l'étalage que l'on fait de son ameublement et de sa toilette. On ne craint pas la dépense pour ce qui frappe les yeux, et ce qui ne se voit pas, le linge, par exemple, dont la qualité et la propreté sont si essentielles à la santé, le linge est trop souvent négligé.

Que de fois ces vers de Panard reviennent à ma mémoire :

Et l'on voit des commis
Mis
Comme des princes,
Qui jadis sont venus
Nus
De leurs provinces.

On recherche dans la fortune principalement ce qui brille, et l'on ne s'aperçoit pas que cette statue d'or, devant laquelle on se prosterne, n'a que des pieds d'argile, sur lesquels souvent, si l'on n'y prend garde, elle finit par crouler avec fracas.

Cette idolâtrie du Veau d'or conduit à un abaissement profond du sens moral. L'homme vit sous l'empire de la matière : les sentiments moraux s'éteignent ; les instincts de la brute les remplacent et les actes les plus criminels n'inspirent plus autant de répulsion et de dégoût. C'est que l'or fournit les moyens de satisfaire toutes les mauvaises passions. Assurément, la plupart de ceux qui le possèdent ne l'emploient pas à thésauriser : non ; l'avarice, d'ailleurs, ne nuit guère qu'à l'individu qui se laisse dominer par elle. Mais, trop souvent, le riche consacre son bien à satisfaire quelque vicieux penchant, imitant Jupiter qui se métamorphosait en pluie d'or pour corrompre la belle Danaé.

Et les Danaés sont si nombreuses dans les temps où nous vivons !

De cette situation découle une influence très-pernicieuse sur la famille et sur la société. Les grandes pensées, les immortels principes de la morale et de la vertu sont remplacés par un matérialisme grossier que rien n'arrête dans ses débordements dangereux.

Naguère, j'ai été frappé d'une stupeur bien douloureuse en voyant une jeune fille de la campagne, chez qui je venais de constater un état de grossesse commençante, me proposer très-sérieusement de la faire avorter, comme s'il s'était agi de l'acte le plus simple du monde, et me quitter furieuse après avoir entendu mon refus indigné. Elle trouvait très-surprenant que je n'eusse pas accepté sa proposition parce que, disait-elle, elle *entendait me payer très-généreusement le service qu'elle aurait reçu de moi.*

Le voyez-vous, ce démon de l'Or?

En vérité, je vous le dis, il est le génie malfaisant des temps où nous vivons.

Examinez ce qui se passe chez les Allemands : après avoir acheté leurs victoires par le sacrifice

de cent mille de leurs enfants, affreuse hécatombe, ils ont voulu au moins emporter des milliards comme fruit de leurs triomphes. Eh bien, ces milliards dont ils se sont gorgés, ils n'ont été pour eux que des fruits empoisonnés. Ces masses de numéraire ont porté chez eux, avec le goût de la dépense, l'amour du luxe et de tous les plaisirs énervants que le luxe entraîne à sa suite. Leurs triomphes pourront leur coûter bien cher.

On oublie beaucoup trop, de nos jours, ces paroles d'un moraliste : *Celui-là est riche qui reçoit plus qu'il ne consomme ; celui-là est pauvre, quelle que soit sa richesse apparente, qui consomme plus qu'il ne reçoit.*

En effet, que de riches sont véritablement pauvres !

Médecin avant tout, je veux parler du danger des richesses principalement au point de vue de la santé. Je ferai voir comment, d'une part, la recherche trop ardente de la richesse, de l'autre, le mauvais usage que l'on en fait souvent peuvent devenir la source des plus graves maladies.

Mais la famille et la société ont aussi beaucoup à souffrir du travers que je combats, et je ne pourrai me dispenser de signaler brièvement ce genre d'inconvénients, d'autant plus que, la santé subissant toujours le contre-coup des perturbations morales au milieu desquelles l'homme est placé, le médecin est appelé souvent à soigner des maladies qui ne viennent ni du froid ni du chaud, mais des émotions, des agitations incessantes qu'éveille, dans la famille et la société, cette soif de l'or, cette passion prépondérante des peuples qui sont arrivés à l'aisance et pour qui la richesse devient la source empoisonnée de toutes les corruptions.

§ 1er — *Dangers du désir immodéré de la richesse pour ceux qui ne la possèdent pas.*

Celui qui n'est pas riche, et qui livre son cœur sans mesure au sentiment de la cupidité, s'expose à un très-grand nombre de dangers : 1° il compromet sa santé, celle de sa famille ; 2° il lui

arrive de quitter le foyer domestique pour aller chercher la fortune au loin, et au lieu de la richesse, il trouve souvent la mort ou le déshonneur; 3° il se laisse quelquefois entraîner par sa convoitise à commettre des actes criminels, qui ont les plus fâcheuses conséquences pour la santé.

1° *Dangers pour la santé de l'individu.*

On l'a toujours dit : l'ambition perd l'homme. Celle des richesses n'est pas moins dangereuse que les autres. Elle tue l'homme par une tension trop forte du cerveau, par un travail excessif qui use les forces et finit par engendrer quelque maladie grave dans l'organe le plus faible ou le plus fatigué. C'est tantôt le cerveau, les nerfs, tantôt les poumons, le cœur, ou les organes de la digestion.

Les centres nerveux sont bien souvent affectés par la passion des richesses.

J'ai soigné un grand nombre de folies et de suicides dont elle était la cause. On a vu circu-

ler, dans les rues d'une de nos petites villes, un homme qui s'était figuré que tout le monde lui devait de l'argent. Il abordait très-sérieusement, au milieu de la rue, le premier venu et lui disait avec un ton sévère : « Quand donc me paierez-» vous ce que vous me devez ; je suis las d'at-» tendre ? » Ceux qui le connaissaient lui répondaient en souriant : « Demain. » Mais, quand un étranger lui répondait : « Je ne vous dois rien, » il devenait furieux, menaçant, dangereux.

Combien de jeunes gens, poussés par l'orgueil de leur famille dans des études disproportionnées avec leurs forces ou leurs aptitudes, finissent par être pris d'accidents cérébraux souvent très-dangereux !

Comment en serait-il autrement quand, pour les faire travailler, on prend sur les heures qui devraient être consacrées au sommeil ? On veut avoir des bacheliers, des licenciés, des docteurs à tout prix, et, trop souvent, c'est aux dépens de la santé, quelquefois de la vie. Ces jeunes gens, ces enfants que l'on surmène de la sorte comme des

chevaux pour les courses de Longchamp, au lieu d'offrir les apparences de la santé, la fraîcheur de leur âge, se font remarquer par la pâleur du visage, qui souvent est semé de boutons d'échauffement ; l'œil est fatigué, cerclé de noir. Ils viennent se plaindre au médecin de douleurs de tête, de perte d'appétit. Ils finissent trop souvent par être atteints de fièvre cérébrale ou d'attaques de nerfs.

J'ai soigné aussi des malades qui avaient perdu la tête ou étaient affectés de souffrances très-pénibles du côté des nerfs, parce qu'un héritage sur lequel ils comptaient leur avait échappé ou qu'une spéculation sur laquelle ils avaient fondé de grandes espérances pour s'enrichir n'avait abouti qu'à un échec.

J'ai vu les mêmes accidents se produire à l'occasion de candidatures malheureuses, quand elles avaient pour mobile secret la pensée d'en faire un marchepied pour arriver à obtenir quelque charge bien salariée, qui permît de puiser dans les coffres de la richesse publique.

Oui, on peut mettre désormais au nombre des causes de maladies graves les agitations causées par le choc des candidatures et les échecs dont elles sont suivies.

Que d'hommes subissent le sort d'Icare, de ce fou mythologique dont l'orgueil avait rêvé de s'élever vers le ciel avec des ailes de cire! Les ailes fondirent à mesure qu'il s'approchait du soleil et l'imprudent vaniteux tomba dans la mer, où il trouva une mort prématurée.

J'en ai vu des exemples dans la satisfaction de vanités bien moins prétentieuses. Un homme d'une aisance très-ordinaire se fait construire une maison si belle qu'il s'endette et dévore son petit patrimoine. Je l'ai soigné pour un transport au cerveau causé par son dépit; il en est mort.

D'autres fois l'ambition conduit à faire trop d'entreprises à la fois; on passe des nuits au travail; les yeux se fatiguent; l'inflammation s'en empare et l'on devient aveugle.

J'ai été consulté récemment par un homme qui avait tant abusé du travail de cabinet, pour mul-

tiplier ses bénéfices, qu'il se voyait réduit, âgé seulement de trente-un ans, à éviter toute tension d'esprit. A chaque instant ses paupières étaient agitées d'un frémissement subit sous l'impression d'élancements douloureux : il était d'une maigreur effrayante ; ses nerfs étaient si faibles qu'il suffisait qu'il s'imaginât qu'on le regardait pour que ses paupières et, quelquefois, tout son corps, se missent à trembler.

Les cultivateurs ne sont pas à l'abri de ces inconvénients. De bons campagnards, poussés par le désir de s'enrichir promptement, travaillent jour et nuit ; n'accordant pas au sommeil le temps nécessaire, ils sont pris de maux de tête très-pénibles qui leur ôtent l'appétit et les forces, les plongent dans la langueur, le découragement et leur font croire qu'ils sont menacés d'un grand péril. Leurs idées lugubres impressionnent ceux qui les entourent, surtout les femmes ; si celles-ci viennent à gagner elles-mêmes une maladie, leur imagination s'exalte, s'égare. C'est ainsi que j'ai vu de jeunes mères de famille, atteintes de fièvre

typhoïde, être frappées promptement de cette pensée que leurs enfants allaient devenir orphelins, et, sous l'impression de ce sinistre pressentiment, me les recommander sur un ton lamentable, s'occuper des détails de leurs funérailles et mourir écrasées par ces pensées accablantes, beaucoup plus que par la violence de la maladie.

Il suffit, aux cultivateurs que dévore l'ambition de la richesse, d'une mauvaise récolte qui détruise les rêves dorés dont ils se berçaient, pour que leur santé en soit fortement ébranlée. J'en ai observé de nombreux exemples après les mauvaises années de 1871 et 1872, surtout chez les femmes dont les nerfs étaient vivement affectés.

Souvent ce sont les organes de la respiration qui ont à souffrir du travers que je combats. Un homme de trente-deux ans, un grand brun qui portait comme un signe de vigueur une magnifique barbe noire, ayant fait un congé dans l'armée, se présente à moi dans un état de maigreur, de pâleur, annonçant une maladie grave. Je lui trouve les deux poumons ulcérés par la phthisie.

Où l'avait-il puisée ? Il avait été remplaçant dans l'armée, c'est-à-dire qu'il s'était *vendu* pour une somme assez forte. Il avait su la conserver. Rentré dans ses foyers, il épouse une fille qu'il aimait, achète une maison en ruines, et c'est en travaillant sans modération à la réparer, en faisant de grands efforts pour soulever des blocs de pierre, qu'il eut un crachement de sang abondant, symptôme précurseur de la phthisie pulmonaire. Sa femme, qui avait partagé ce travail immodéré, était enceinte de trois mois et souffrait beaucoup dans le ventre d'un dérangement causé par les efforts trop violents qu'elle avait faits.

Quelquefois la débauche vient se joindre à l'excès dans le travail, et ces deux causes réunies ont bientôt fait de miner les plus fortes constitutions. On voit des jeunes gens d'un vigoureux tempérament, issus de parents très-forts, gagner d'emblée la phthisie pulmonaire sous cette double influence : excès de travail et autres excès.

D'autres fois, c'est le défaut de soins venant des chefs de familles. Des mères sont tellement ab-

sorbées par l'ardeur du travail, source de la richesse, qu'elles négligent tout à fait les soins que réclament leur mari et leurs enfants. Point de repas réguliers, avec des aliments convenables ; on consomme du vin pur, du pain et du fromage, ou des viandes salées, froides ; presque jamais de soupe, cette nourriture par excellence : tel est le régime incendiaire que j'ai vu suivre dans certaines familles, et qui finissait par altérer gravement les santés.

La phthisie pulmonaire, cette terrible faux dont la mort se sert plus que jamais pour moissonner les jeunes générations, fait de grands ravages parmi les artisans, les ouvrières, qui passent une grande partie de la nuit au travail. Je ne saurais trop déplorer ces modes compliquées qui font que les couturières, les blanchisseuses perdent leur santé pour suffire à toutes les demandes. On prétend que ces modes ont été inspirées par un esprit tout à fait démocratique. Trop longtemps, dit-on, l'ouvrière a sollicité la bienveillance de la dame ; les rôles doivent changer : c'est à la femme

riche, esclave de la mode, à courtiser aujourd'hui l'ouvrière pour avoir ces toilettes monumentales dont la confection exige plusieurs jours de travail.

Je ne verrais aucun inconvénient à ce que la coquetterie, souvent ridicule et exagérée, des femmes riches, fût mise à contribution par l'ouvrière si celle-ci à son tour, par l'ambition de s'enrichir, de se parer de beaux atours, comme les dames de sa clientèle, n'était entraînée à travailler démesurément et, en se portant le sang sur la poitrine, à trouver dans ces excès de travail une mort prématurée.

Souvent aussi, ce sont les organes de la digestion, l'estomac, le foie, les intestins, qui tombent sérieusement malades par l'effet d'un travail excessif, que provoque la soif immodérée des richesses. Que d'hommes j'ai vu mourir à la fleur de l'âge, soit par l'effet de leur ambition personnelle, soit, plus souvent encore, parce qu'ils étaient poussés par des femmes cupides, orgueilleuses, que poursuivaient des rêves d'or! Ces imprudents

se livraient à un travail exténuant, ne suivant aucun régime régulier, ne respectant nullement leurs digestions, les troublant tous les jours, se nourrissant des aliments les plus échauffants, les plus indigestes, au lieu d'aliments doux et sains, et fatiguant les organes par des repas trop multipliés, par la raison que, se livrant à une dépense considérable de force, ils éprouvaient le besoin d'une grande réparation ; aussi l'estomac finissait par se révolter contre un pareil régime ; l'appétit disparaissait, les intestins enflammés devenaient le siége de douleurs qui forçaient à se mettre au lit ; on le quittait, quelques mois après, pour aller au cimetière.

J'ai soigné une jeune fille sérieusement malade par l'effet d'un excès de travail et d'une fatigue si grande qu'elle en perdait l'appétit ; quand la faim manquait, elle buvait du vin pour se donner des forces. Elle eut une inflammation si vive des voies digestives qu'elle fut conduite à deux pas de la tombe. Son père, près du lit de cette fille mourante, n'était encore occupé que de ses

rêves de richesse; il me parlait avec enthousiasme des terres qu'il avait achetées, de la valeur de deux bœufs qu'il engraissait pour payer un pré dont il lorgnait l'acquisition. Comparant sa situation à celle de son père, il s'écriait : « J'ai » plus de pièces de deux francs qu'il n'en avait » de cinquante centimes. » Il disait vrai ; mais, ses préoccupations de fortune, à côté de sa fille gravement malade, m'indignaient. Qu'aurait-il fait, l'imbécile, de ses pièces de deux francs, s'il avait perdu son enfant ? Elle n'est pas morte, mais sa constitution a reçu une rude atteinte ; elle n'a pas recouvré cette belle fleur de la jeunesse qui parait son visage vermeil avant sa maladie.

Les hommes de cabinet sont conduits facilement aussi à contracter des maladies sérieuses des voies digestives, quand ils se laissent entraîner, par l'ardeur du gain, à ne tenir aucun compte des exigences de la vie matérielle. Ils finissent par souffrir beaucoup et même par mourir d'obstruction du foie, de l'estomac, des intestins. Un vieux proverbe dit *qu'un mauvais estomac suit*

l'homme de cabinet comme l'ombre suit le corps.

Un des dangers les plus graves de l'ambition des richesses, c'est d'entrainer les jeunes gens à quitter le sol qui les a vu naitre, le foyer de la famille, pour aller chercher ailleurs la fortune en faisant toute sorte d'entreprises hasardeuses et toute espèce de métiers. Que de fois on pourrait leur dire : *Douze métiers, treize misères*. Combien en voit-on revenir, de ces émigrants, qui se soient enrichis? Un très-petit nombre. La plupart ont trouvé la mort ou le déshonneur, pire que la mort, dans ces grandes villes, où ils croyaient rencontrer le bonheur avec la richesse. Ils y ruinent leur santé de toutes les façons; les mauvaises nuits surtout leur sont très-funestes, ou bien les nuits passées dans les lieux de plaisir. J'en ai connu qui se privaient de nourriture, ou ne s'accordaient que des aliments insuffisants, afin de conserver leur argent pour aller au théâtre ou au bal, jusqu'à une heure très-avancée de la nuit.

Combien de ces imprudents reviennent mourir poitrinaires dans leur famille et répandent la phthi-

sie autour d'eux par la contagion ! Dans un mémoire sur la *phthisie pulmonaire* (1), et dans un autre sur les *Dangers de l'émigration des cultivateurs vers les villes* (2), j'ai raconté l'histoire de familles entières moissonnées par la contagion de la phthisie pulmonaire.

Combien de cultivateurs émigrés vers les villes sont revenus plus pauvres qu'ils n'étaient partis, fournissant l'occasion de leur appliquer le proverbe : *Tel qui va chercher de la laine, souvent s'en revient TONDU.*

Parmi ces émigrants que nous renvoient les grandes villes, on en voit qui montrent un prétentieux étalage dans leur toilette, et qui, sous ces dehors trompeurs, déguisent un fond misérable.

Un jeune homme très-bien mis entre dans

(1) Bergeret, *la Phthisie pulmonaire dans les petites localités (Annales d'Hygiène,* 1867, 2e série, tome XXVII, p. 312).

(2) Bergeret, *Dangers de l'émigration des cultivateurs vers les villes (Bulletin du Comice agricole de Lons-le-Saunier).*

mon cabinet, mains gantées, brillante épingle à la cravate, chaîne dorée au cou, drap noir du haut en bas. Il se plaint de la poitrine. Pour écouter ce qui se passe dans ses poumons, je le fais déshabiller, et je vois que, sous sa belle toilette, se cachait du linge sale et rapetassé. J'apprends de lui qu'il était un *fort gaillard* quand il est parti pour Paris, et que six années de séjour dans cette ville l'ont réduit au point où il en est. — Que faisiez-vous à Paris? lui dis-je. Il me répond : — J'étais *cireur de parquets*. Mon examen me conduit à reconnaître qu'il est phthisique au 2e degré et qu'il n'a plus guère de temps à vivre.

Dans les grandes villes, nos émigrants de la classe ouvrière, en général, ne se marient pas; ils vivent en concubinage, ou, s'ils se marient, ils prennent très-souvent la précaution de ne pas se donner des enfants qui les embarrassent (1). Qu'en feraient-ils? Ne sont-ils pas absorbés par le service de leur maison ou de leur atelier? S'il vient

(1) Voyez Bergeret, *Des fraudes dans l'accomplissement des fonctions génératrices.*

par hasard un enfant, on l'envoie en nourrice, et des révélations récentes ont dévoilé à quelles monstruosités donnait lieu l'industrie des nourrices (1). On a vu qu'il se faisait une *traite de petits Parisiens* analogue à la *traite des nègres;* que telle nourrice s'était fait une réputation, une *clientèle étendue*, parce qu'elle était plus habile que les autres à laisser mourir d'inanition, promptement, ces pauvres petits êtres qu'on lui abandonnait et qui n'étaient qu'un embarras pour des parents pervers, dénaturés.

Il arrive quelquefois que ces émigrants, après avoir amassé une certaine somme dans les grandes villes, reviennent au village, comptant jouir longtemps et paisiblement du fruit de leurs épargnes. Mais ils ont puisé, dans le séjour de ces ardentes fournaises de Paris, de Lyon, des germes de maladie qui finissent par éclore et les faire mourir; ou bien ils contractent, tardivement, des mariages qui sont assez souvent frappés de sté-

(1) Voyez Bouchut, *Hygiène de la première Enfance*. 6e édition. Paris, 1874.

rilité par l'effet de maladies préexistantes, lesquelles maladies sont souvent la conséquence d'une vie plus ou moins licencieuse.

Le barde breton avait bien raison quand il disait : « Vivez et mourez dans la maison où sont » morts votre père et votre mère. »

On ne pourrait trop vivement combattre la tendance fâcheuse qui entraîne la jeunesse de nos campagnes à déserter le village pour courir les hasards de la fortune dans les villes, à quitter le toit paternel, une position fixe, assurée, tranquille, pour aller au loin quêter une situation incertaine, fragile, ballottée par toutes les chances du sort et les caprices de l'imprévu. Je vais mettre sous les yeux de mes lecteurs le tableau des graves maladies que gagnent, dans les villes, nos jeunes cultivateurs qu'un funeste entraînement a éloignés de la vie des champs. On verra comment leurs rêves dorés se convertissent rapidement en amères déceptions, quand la maladie les conduit, brûlants de fièvre, dans un lit d'hôpital ou les ramène pâles, amaigris, mourants,

2.

sur le seuil de cette maison de leur famille qu'ils avaient franchi pleins de vigueur et de santé.

L'émigration des cultivateurs vers les grands centres de population tend à augmenter de jour en jour, à mesure que notre réseau de voies ferrées, en multipliant les mailles dont il finira par enlacer tout le territoire français, vient exercer sa puissante attraction sur les hameaux les plus éloignés et les plus obscurs. Les chemins de fer, la plus belle création des temps modernes, le plus puissant levier de la civilisation, les chemins de fer ont donc aussi leurs inconvénients. Il en est ainsi des meilleures choses de ce monde, où la plus belle médaille peut avoir un vilain revers. Mais cet inconvénient, qui résulte de l'extension des voies ferrées, doit diminuer beaucoup avec le temps et même disparaître. L'attrait de la nouveauté n'aura qu'une durée passagère. Les maux qu'engendre l'émigration des cultivateurs vers les grands centres frappent tellement tous les regards que les écrits destinés à les signaler

deviennent tous les jours plus nombreux (1). On se plaint de toutes parts que les bras manquent à l'agriculture. C'est aux économistes qu'incombe la tâche d'en rechercher les causes et d'indiquer le remède. On dit que le gouvernement lui-même se préoccupe vivement des dangers d'une pareille situation et qu'il prépare un projet de loi ayant pour but de combattre la déplorable tendance qui entraîne les populations des campagnes à émigrer vers les grands centres industriels. On accuse avec raison les villes de pervertir la jeunesse des campagnes. Tel jeune homme, telle jeune fille qui avaient quitté les champs avec un cœur pur et un esprit droit, imbus de saines idées et de bons sentiments, reviennent au foyer domestique le cœur plein de mauvaises passions et l'esprit troublé par les rêves insensés du socialisme. Je laisse au prêtre et au moraliste le soin de décrire ces graves inconvénients résultant de l'émigration

(1) Je citerai les suivants qui sont les plus récents :
Ne fuyons pas les campagnes ; — La Paysanne à Paris, par l'abbé Tournisseux, vicaire à Vincennes.

des cultivateurs. Médecin avant tout, je veux me borner à la question médicale et, sous ce rapport, il me paraît qu'on peut distinguer trois sortes d'émigration des cultivateurs : 1° celle des jeunes gens qui vont s'établir dans les villes pour y être ouvriers ou domestiques ; 2° celle des militaires qui prennent un engagement volontaire ; 3° l'émigration temporaire, de courte durée, qui a lieu pour les moissons et les vendanges.

Je diviserai également en trois grandes catégories les maladies que nos jeunes campagnards vont contracter dans les villes : 1° les maladies de poitrine ; 2° les fièvres graves, typhoïde, scarlatine, etc. ; 3° les maladies et accidents qui sont le fruit de la débauche. Je vais passer en revue rapidement toutes ces maladies, en faisant voir de quelle manière chacun des trois genres d'émigration que j'ai signalés contribue à leur développement.

La phthisie pulmonaire est la maladie la plus répandue dans les villes : elle y moissonne chaque jour des milliers d'existences humaines, la plupart

dans la fleur de l'âge. Plusieurs causes concourent à ce terrible résultat : les logements étroits, privés d'air, de lumière, dans lesquels un grand nombre de personnes s'entassent pour diminuer les frais de loyer; le travail sédentaire, dans des ateliers remplis d'un air impur; les mauvaises nuits, par suite de la funeste habitude qu'ont les citadins de se coucher fort tard; les excès de toutes sortes, vers lesquels la jeunesse est entraînée, dans les grandes villes, par une pente d'autant plus rapide que l'inconduite et ses conséquences peuvent y être facilement dissimulées, perdues dans le tourbillon de la foule, tandis que, dans les villages, tout est connu, ébruité par la rumeur publique. La crainte du déshonneur, de la flétrissure qui s'attache aux actes coupables, aux démarches irréfléchies, est un frein très-puissant, que tient en main l'amour-propre et dont la pression contribue beaucoup, dans nos petites localités, à retenir la jeunesse dans le bon chemin.

Mais les maladies de poitrine se propagent,

dans les villes, principalement par voie de contagion ou plutôt d'infection, c'est-à-dire que, les phthisiques y étant très-nombreux, on a constamment occasion de se trouver en rapport avec un ou plusieurs d'entr'eux, de respirer l'air qu'a rejeté leur poitrine suppurante, et cet air, imprégné des principes de la maladie, va semer des germes de mort dans les poumons sains qui l'absorbent.

En vertu de cette loi fatale de transmission de la phthisie pulmonaire, les jeunes campagnards qui reviennent dans leur village atteints de cette cruelle maladie, dans l'espoir que l'air natal pourra les guérir, répandent la phthisie autour d'eux. J'ai vu des familles entières disparaître sous les coups de cet implacable instrument de la mort. Je veux en rapporter ici quelques exemples.

Il existait à Montigny-les-Arsures, dans la rue que j'habite, une famille composée du père, de la mère, d'un garçon et de deux filles. L'aînée des filles est entraînée à Lyon par une de ses

parentes ; elle revient, trois ans après, dans sa famille, atteinte de phthisie pulmonaire. Son père et sa mère passaient pour avoir des tempéraments très-vigoureux ; la jeune fille meurt ; sa mère ne tarde pas à tousser, elle maigrit ; cette grande et forte paysanne ne promène bientôt autour de son habitation qu'une sorte de spectre décharné et osseux ; elle va bientôt rejoindre sa fille. Son mari, un an après, en fait autant ; le garçon et la fille cadette, restés seuls, partent pour aller chercher une place à Lyon. Je les ai vus revenir tous deux avec la mort dans le sein. Il n'a fallu qu'un petit nombre d'années pour que cette famille entière devienne la proie de la phthisie pulmonaire.

Combien de garçons pleins de vie, de jeunes filles brillantes de santé et de vigueur, j'ai vu partir pour les villes et revenir ainsi au village avec leur jeunesse flétrie, leurs beaux rêves de fortune évanouis et leur existence ruinée sourdement par le ver rongeur de la phthisie pulmonaire !

C'est le cas de citer ici une famille de Montmalin dont le fils puiné, dans un moment d'égarement, la *tête montée,* comme on dit, s'en va prendre un engagement militaire. Il gagne des douleurs rhumatismales en montant la garde durant une nuit très-froide; on le place à l'hôpital entre deux phthisiques; il y séjourne longtemps, se met à tousser et finit par revenir phthisique dans sa famille. Sa mère, ses deux frères, son père, meurent tous successivement, après lui, de phthisie pulmonaire, et une pauvre voisine, qui était venue soigner le dernier des survivants, frappée à son tour, ne tarda pas à aller les rejoindre au cimetière.

Je n'en finirais pas si je voulais rapporter tous les exemples de ce genre qui se sont passés sous mes yeux. Il n'est pas d'année où je ne voie revenir des villes dans nos campagnes, pour y mourir de la poitrine, des jeunes gens appartenant à des familles d'une santé très-forte et que jamais la phthisie pulmonaire n'avait visitées. Encore un ou deux faits pourtant, parce qu'ils

sont un exemple frappant des amères déceptions que se préparent ceux que l'ambition entraîne à se créer, dans les villes, un genre de vie contraire à la santé. Un des plus robustes vignerons d'Arbois part, jeune encore, pour Paris : il y monte un petit café qui, plus tard, grâce à son activité, devient un restaurant d'une certaine importance. Notre homme descend à sa cave et en remonte cent fois par jour ; il ne connait de repos ni le jour, ni la nuit et, à mesure que ses bénéfices augmentent, on dirait que son ambition grandit. Il brave toutes les fatigues. Mais des douleurs vagues se font un jour sentir sur divers points du corps, il est forcé de se mettre au lit ; la fièvre s'empare de lui ; un rhumatisme articulaire éclate avec violence ; il traine longtemps ; la santé d'autrefois ne revient pas ; on lui conseille, comme toujours, l'air natal et je l'ai vu mourir à Arbois, à 52 ans, avec un cœur deux fois trop gros et les poumons en décomposition. S'il était resté vigneron à Arbois, il serait probablement encore plein de vie, heureux au milieu de ses vignes dont la culture,

en fortifiant sa santé, suffirait à tous ses besoins et lui ménagerait une longue et solide vieillesse.

Il y a peu d'années, j'ai vu revenir dans le Jura une femme qui était partie pour Lyon, à l'âge de vingt ans, grosse et forte fille de la campagne. Elle y avait épousé un tailleur dont elle a eu quatre enfants. Pourquoi revenait-elle naguère au pays natal ? Elle avait vu mourir successivement ses quatre enfants, l'un de fièvre typhoïde, les trois autres de phthisie ; son mari, atteint à son tour, n'avait pas tardé à les suivre. Alors les médecins avaient exigé que cette pauvre femme, minée par le chagrin, dépérissant à vue d'œil, s'éloignât de son ménage devenu pour elle une affreuse solitude. Mais elle ne put rester longtemps dans le Jura. Le souvenir de ses enfants la poursuivait sans cesse ; plus de sommeil, plus d'appétit ; elle voulut retourner à Lyon pour aller pleurer chaque jour sur la tombe qui renfermait tout ce qu'elle avait le plus aimé au monde ; elle n'a pas tardé d'y prendre sa place.

Il n'est pas de commune rurale qui n'ait été

visitée, de loin en loin, par une de ces terribles épidémies qui apportent avec elles la désolation et la mort, déciment les populations et laissent après elles de longs et douloureux souvenirs. Mais ces fléaux redoutables n'apparaissent que rarement, à de longs intervalles, dans nos petites localités. Au milieu des villes, surtout dans les grandes agglomérations comme Paris et Lyon, ces maladies règnent en permanence. On n'y est jamais sûr de ne pas en avoir quelques cas dans son voisinage. Aussi un très-grand nombre de jeunes gens, arrivés récemment à Paris, sont frappés par l'une ou l'autre de ces maladies. Quand on parcourt les salles des hôpitaux, on voit que, sur vingt malades atteints de la fièvre typhoïde, il y a dix-huit jeunes gens venus des départements à Paris, depuis moins d'un an.

Je n'oublierai jamais un beau et vigoureux jeune homme, âgé de dix-neuf ans, qui fut apporté à l'Hôtel-Dieu atteint de fièvre scarlatine, perdant son sang par toutes les ouvertures naturelles, offrant de larges taches noires sur tous les points du

corps, et qui mourut après cinq jours de maladie. C'était un Bourguignon qui avait quitté son village pour venir chercher fortune à Paris et qui n'y était que depuis un mois.

On dira peut-être que cette mortalité qui frappe les jeunes campagnards établis récemment dans les grandes villes, vient de ce qu'ils n'ont pas les moyens de s'y placer dans de bonnes conditions hygiéniques, qu'ils sont souvent mal logés, mal nourris, qu'ils ne trouvent pas toujours un emploi et un travail convenables, qu'alors ils *battent le pavé* et se trouvent ainsi exposés à toutes les causes de maladie. Ces objections ne me paraissent nullement fondées. En effet, les maladies dont les ravages s'exercent sur les jeunes gens qui vont habiter les grandes villes, n'atteignent pas seulement ceux qui sont pauvres, obligés de gagner leur pain à la sueur de leur front; elles sévissent d'une manière non moins cruelle sur ceux dont la position financière est beaucoup plus favorable et qui peuvent s'entourer de soins, de précautions, se loger sainement, se nourrir d'une manière

confortable. Lorsque j'arrivai à Paris, en 1835, pour étudier la médecine, je comptai onze jeunes gens de l'arrondissement de Poligny qui suivaient les cours de la Faculté. De ces onze jeunes gens, il ne restait plus que deux en 1841; neuf avaient succombé, trois à la fièvre typhoïde, cinq à la phthisie pulmonaire et un à la petite vérole. La plupart étaient morts à Paris; quelques-uns, qui traînèrent longtemps et terminèrent leurs études, avaient emporté de Paris, avec leur diplôme, le germe de la phthisie; ils succombèrent quelque temps après leur retour. Celui qu'a fait mourir la petite vérole était fils d'un médecin qui, sans doute, l'avait bien vacciné à sa naissance; mais il n'avait pas été *revacciné* et son exemple est une preuve éclatante de la nécessité des revaccinations. Les deux survivants de cette pléïade de jeunes gens, ainsi dévorée par les maladies qui désolent les grandes cités, ont échappé eux-mêmes, comme par miracle, à deux maladies très-graves; l'un à un érysipèle de la tête qui faisait beaucoup de victimes dans les hôpitaux, où il régnait épi-

démiquement, et qui lui occasionna, pendant plusieurs jours, un affreux délire; le dernier, c'était moi, courut également un très-grand danger. Après m'être légèrement blessé à la main en ouvrant le corps d'une femme morte au milieu de ces épidémies si redoutables qui, à certaines époques, déciment à Paris les femmes en couche, je fus pris d'une enflure énorme du bras, qui s'étendit au cou et à la poitrine, comme si j'avais été mordu par un animal très-venimeux. Je fus soigné par le professeur Lisfranc qui me fit appliquer 120 sangsues en 48 heures et, par ce traitement énergique, me sauva d'une mort à peu près certaine; car il est peu d'années où ces piqûres anatomiques ne fassent quelques victimes à Paris, parmi ceux qui se livrent aux travaux d'amphithéâtre.

J'ai mentionné plus haut une espèce d'émigration qui se fait à courte distance, ne dure que quelques jours ou quelques semaines et dont la moisson et la vendange sont l'occasion pour la jeunesse de nos campagnes. Que les pères de famille le

sachent bien, ce genre d'émigration a de très-graves inconvénients, et j'en ai observé les plus tristes conséquences.

En 1850, dans le canton d'Arbois, la petite vérole sévit épidémiquement avec assez de gravité. Elle fut apportée par un jeune arboisien qui était allé en moisson dans l'arrondissement de Dole où elle régnait.

Le premier cas de choléra qui, en 1854, se montra dans Arbois et devint le point de départ de l'épidémie qui parcourut tout le canton, me fut offert par un homme qui était allé moissonner dans les environs de Dole, lorsque le terrible fléau couvrait de deuil cette ville et sa banlieue.

Une jeune fille de Montigny va en moisson à Chamblay; le hasard la fait entrer au service d'une maison où se trouvait la fille d'un *marinier* que son père avait conduite à Lyon où elle avait séjourné assez longtemps pour gagner la phthisie pulmonaire. Notre moissonneuse plut à la malade qui la retint près d'elle en lui promettant un salaire plus élevé que celui des ouvrières qui allaient

aux champs; elle soigna la jeune poitrinaire pendant trois semaines. Quelques mois après son retour à Montigny, elle se mit à cracher le sang, maigrit, et, un an aprés, on la portait en terre. Sa sœur, grosse maritorne qui paraissait invulnérable, gagna la maladie en la soignant et mourut assez promptement; puis vint le tour du père et de la mère que j'ai vus succomber tous deux à la phthisie, âgés de plus de 60 ans.

Le genre d'émigration qui nous occupe a aussi l'inconvénient de donner aux jeunes gens l'occasion et la pensée d'accomplir de mauvais desseins, des projets criminels, que la présence des parents, le séjour dans la famille, pourraient peut-être ajourner indéfiniment et même prévenir tout à fait. Une jeune fille, qui était venue me consulter et dont j'avais reconnu l'état de grossesse, part pour aller aux vendanges de Dole; elle était enceinte de huit mois, avait mis tout en œuvre pour dissimuler sa triste position et se persuadait qu'elle l'avait dérobée à tous les regards. Étant aux vendanges, elle travaille énormément, soulève

des fardeaux très-lourds, et éprouve bientôt des douleurs annonçant un enfantement prochain. Elle cherche d'abord à les dissimuler, fait bonne contenance, mais les coliques finissent par devenir si violentes qu'elle est vaincue; ses traits se décomposent; on lui demande ce qu'elle a; elle répond qu'elle a trop mangé de raisins. Elle se retire, va se coucher dans un grenier, donne le jour à son enfant, l'étouffe et va le jeter dans les fosses d'aisances. Mais des yeux clairvoyants avaient deviné la cause de sa détresse: on jase autour d'elle; la justice prend l'éveil; elle revient à Arbois; les magistrats d'Arbois, avertis par ceux de Dole, me chargent de l'examiner. Je suis forcé de déclarer qu'elle a accouché récemment; à la suite de perquisitions, on retrouve le cadavre de l'enfant et on reconnait sur lui des traces de strangulation. La malheureuse, conduite aux assises, est condamnée à vingt ans de réclusion. Elle expie aujourd'hui une faute qu'elle n'eût peut-être pas commise si elle était restée à Arbois, sous les yeux de ses parents, sous l'influence mo-

3.

ralisatrice de la famille, sous le regard indulgent d'une bonne mère qui, finissant par découvrir la faute de sa fille, aurait cherché peut-être avec elle les moyens de la réparer, sans recourir à un crime odieux.

Je veux dire aussi deux mots de ces filles de la campagne qui, après un moment de déplorable oubli, sentent bientôt un être vivant se développer dans leur sein et croient, en se sauvant dans les grandes villes, aller y enfouir leur triste position et faire échapper leur nom à la flétrissure. D'abord, il est bien rare que le secret qu'elles cherchent leur soit assuré ; *les murs parlent*, dit un proverbe vulgaire ; ensuite je leur dirai que presque toutes les filles consultent un médecin pour s'assurer de leur état, avant que de prendre la grave détermination de s'éloigner, et que la plupart de celles dont j'ai connu le secret sont mortes en couches dans les grandes villes, ou des suites de leurs couches : les grands centres de population, surtout les grands hôpitaux comme la Maternité de Paris, sont souvent désolés par une fièvre épidé-

mique très-meurtrière, qu'on appelle fièvre *puerpérale,* et qui fait beaucoup de victimes parmi les femmes nouvellement accouchées.

Les émigrants trouvent dans la débauche des villes une source de nombreuses maladies. — Combien de pages je serais forcé de remplir si je voulais décrire tous les maux qui doivent être classés dans cette catégorie. Que de jeunes gens ont versé devant moi des larmes amères sur leur santé perdue, leur constitution viciée, leur jeunesse flétrie, leur avenir brisé par un moment de passion et d'oubli! Nos grandes villes sont de vraies Babylones où les excitations à la débauche s'offrent à chaque pas sous les yeux de la jeunesse. Pour y résister, il faudrait avoir une de ces organisations d'élite qui sont le privilége d'un bien petit nombre de sujets. La débauche est peut-être la plus grande plaie des centres populeux. Mais ses conséquences désastreuses ont des ramifications qui s'étendent jusque dans nos campagnes. J'ai vu plusieurs fois des jeunes gens revenus des grandes villes et d'anciens militaires qui, étant

sous les drapeaux, avaient contracté ces redoutables maladies qui sont le fruit du libertinage, se marier à leur retour au village et donner naissance à des enfants qui ne tardaient pas à succomber, couverts de boutons et le corps en décomposition. L'un d'eux a eu 5 enfants de suite qui sont morts en naissant ou n'ont vécu que quelques jours.

Cet homme en était désespéré et me demandait avec instance les remèdes les plus violents pour détruire ce poison qui circulait dans son sang et avait vicié chez lui les sources de la vie. Qu'un homme souffre des suites de ces excès, qu'il voie sa santé perdue, son avenir assombri, la situation de cet homme est déjà bien pénible: mais, qu'il est cruel pour un père, pour une mère, de voir des êtres innocents recevoir d'eux, au lieu de la vie et de la santé, la souffrance et la mort! Combien le cœur de ces parents doit être brisé, leur conscience déchirée par le remords!

Indépendamment des trois ordres de maladies graves que s'exposent principalement à contrac-

ter les cultivateurs qui, prenant en dégoût la vie des champs, croient faire merveille en courant après d'autres carrières, il est encore quelques maladies que je veux signaler, parce que j'en ai observé d'assez nombreux exemples. Des fils de campagnards, parvenus à des emplois qui les obligeaient d'écrire longtemps assis, comme celui d'huissier, d'avoué, etc., ont eu recours à mes soins pour des troubles très-pénibles survenus dans leur santé par l'effet de cette vie sédentaire: quelques-uns sont morts de maladies des entrailles et, notamment, de cancer du bas de l'intestin rectum, provoqué par cette position assise qu'ils avaient été obligés de prendre, des journées entières, pendant plusieurs années. D'autres ont été atteints de névralgies très-douloureuses de l'estomac qui empoisonnaient leur existence.

Quelques campagnards enrichis finissent par contempler avec pitié, du haut de leur grandeur, le clocher de leur village : ils rêvent des voyages vers les grandes villes. J'ai vu plusieurs de ces *amateurs de belles choses* revenir atteints de ma-

ladies graves contractées durant leurs pèlerinages vers les belles cités. Je m'en rappelle un qui, assistant à une grande revue militaire, se trouva pris au milieu d'une foule compacte que l'arrivée d'un escadron de cavalerie fit reculer rapidement et entraîna dans une fuite échevelée : notre homme fut saisi d'un tel battement de cœur qu'il rentra à son hôtel en serrant sa poitrine, suffocant, en proie à une angoisse déchirante. Il se fit ramener à Arbois, où je le soignai pendant quelques jours pour une inflammation du cœur à laquelle il succomba.

J'ai donné mes soins à un assez grand nombre de campagnards qui, au milieu de ce bruit, de ce tumulte, de cette agitation fébrile des grandes villes qui plongeaient leur imagination dans une sorte de fournaise ardente, sentaient leur pauvre cervelle se troubler et revenaient fous au milieu de leur famille désolée : la plupart d'entre eux n'ont pas guéri et ont fini tristement leur carrière dans des maisons de santé destinées au traitement de ces sortes de maladies.

Je veux encore citer un campagnard qui, parti jeune de son village, vif, intelligent, actif, était parvenu, en montant d'abord un petit restaurant, puis un plus grand, à se créer une assez belle position. Il maria convenablement sa fille unique et ensuite, à peine âgé de cinquante à cinquante-cinq ans, il voulut jouir de son aisance, cessa de mener une vie aussi active, fit de longues séances à table et prit beaucoup d'embonpoint : mais bientôt il se plaignit de douleurs vagues vers l'estomac et, durant les chaleurs de l'été, il mourut d'une cholérine. Sa femme le suivit de près, atteinte d'une maladie du foie. En partant pour aller faire fortune à Paris, cet homme avait laissé dans son village deux frères qui n'ont jamais quitté la campagne et qui, parvenus à un âge déjà fort avancé, au milieu du travail des champs, ont encore une santé vigoureuse et une verte vieillesse qui paraît être bien loin de son terme. Ils vivront peut-être vingt ou trente ans de plus que leur frère le parisien.

En faisant le tableau des dangers que courent

les jeunes gens de la campagne qui vont chercher à se créer une carrière dans les villes, loin de moi la pensée de vouloir les effrayer outre mesure et les décourager. Non, ce n'est point là mon but : j'aime à voir, au contraire, un jeune homme qui se sent le feu sacré dans les veines, quitter son village, sa petite ville, pour aller dans nos cités merveilleuses, s'éclairer à ces grands foyers de lumière qui y brillent en permanence, alimentés par le génie et la puissante ardeur de l'émulation. N'oublions pas que la plupart de nos grandes illustrations, dans toutes les carrières, ont pris naissance dans les petites localités, que des célébrités de premier ordre sont parties du fond d'un modeste village. Ce que je combats de toutes mes forces et réprouve hautement, c'est la vanité aveugle, imprudente, du cultivateur aisé qui veut élever ses enfants au-dessus de leur condition, quoique leur intelligence ne soit qu'à la hauteur des travaux de la campagne. A quel résultat vont-ils le plus souvent aboutir? Ils font des avocats sans causes, des médecins sans ma-

lades, des prêtres manqués, individualités déclassées qui, mal à l'aise dans la société, y jettent le trouble, le désordre et, quand les circonstances s'y prêtent, deviennent des artisans de révolution.

Mais il est de la plus haute importance que les jeunes gens qui vont habiter les grandes villes sachent parfaitement quels sont les dangers qu'ils vont affronter; qu'ils les aient sans cesse présents à la pensée; qu'ils soient bien avertis que la phthisie pulmonaire et la fièvre typhoïde, ces deux vampires qui sucent le meilleur sang des grandes agglomérations humaines, sont deux maladies très-contagieuses; qu'ils fuient, par conséquent, les malades qui en sont affectés; qu'ils n'oublient pas, surtout, que la débauche et les excès de tous genres prédisposent singulièrement à la phthisie et rendent la fièvre typhoïde vingt fois plus redoutable. La débauche diminue la force de résistance que le corps humain peut opposer aux maladies qui cherchent à briser sa belle organisation : un corps épuisé par les excès devient plus facilement la proie et la victime de tous les agents délétères.

Les jeunes gens qui vont s'établir dans les grandes villes veulent-ils diminuer beaucoup les chances qu'ils y courent de gagner les maladies ? Qu'ils se logent sainement, qu'ils se nourrissent bien, qu'ils usent de tout avec modération, même du travail ; que souvent ils s'éloignent de la ville pour aller respirer l'air de la campagne ; qu'ils évitent d'entrer dans les maisons où se trouvent des malades atteints de maladies contagieuses. S'ils travaillent dans des ateliers, des amphithéâtres où l'air est impur, qu'ils ne rentrent pas chez eux avant d'avoir, par une courte promenade dans un lieu bien aéré, chassé loin d'eux les émanations dont leurs poumons étaient remplis et leur corps imprégné. Si les jeunes gens qui vont habiter les villes suivaient ponctuellement les préceptes que je viens de tracer, je suis convaincu que l'affreuse mortalité qui les frappe diminuerait dans des proportions considérables.

Mais le cultivateur aura beau échapper à la mort dans les villes, il n'y possédera jamais cette vigueur de tempérament, cette santé flo-

rissante, cette activité vitale qui sont l'apanage exclusif de l'homme des champs. Qu'il reste donc le plus qu'il pourra au milieu de cette belle nature qui se montre, par moments, si prodigue en sa faveur ; qu'il ne cherche jamais ailleurs des jouissances plus vives et surtout plus pures. En faisant bien connaître aux cultivateurs les dangers qu'ils vont affronter en émigrant vers les villes, ne négligeons rien pour exciter parmi eux une noble et salutaire émulation pour le culte du foyer domestique, la sécurité et les douces voluptés de la vie des champs. Enseignons-leur que la culture est le premier des arts ; gravons dans leur pensée, dès l'âge le plus tendre, ces paroles de Sully : *Labourage et pâturage sont les deux mamelles de l'Etat*, et répétons-leur souvent le beau vers du grand poète ami des champs et des cultivateurs :

> *O fortunatos nimiùm, sua si bona norint,*
> *Agricolas !* . . . . . .

« Heureux le laboureur, s'il savait son bonheur ! »

La soif de l'or ne conduit pas seulement à se rendre malade par l'excès de travail ou le défaut

de soins : elle entraîne à commettre des actes criminels qui ont sur la santé un contre-coup terrible. On emprunte de l'argent sans savoir comment on le rendra, sans se préoccuper beaucoup du remboursement ; on le dépense sans mesure, et quand on est pressé par des créanciers, par des nécessités qu'il faut satisfaire, la tentation du vol vient obséder l'imagination, pressante et terrible. On finit par oublier qu'il y a des gendarmes et des tribunaux. J'ai été médecin de la maison d'arrêt d'Arbois pendant un grand nombre d'années. J'y ai soigné souvent des prisonniers que la honte, le dépit de se trouver en ce lieu, rendaient sérieusement malades. Quelquefois ces malheureux expiaient par la perte de la santé et même de la vie un vol peu important. Un homme de 35 ans, très-vigoureux, ayant eu la funeste pensée d'emporter chez lui un meuble qu'il avait aperçu en passant la nuit dans une grange dont la porte était restée ouverte, fut condamné à la prison. Sa conduite antérieure était irréprochable. Il conçut un tel chagrin qu'il perdit l'appétit ; son sang se

décomposa et devint si fluide, si aqueux, qu'il le perdit par toutes les ouvertures naturelles du corps; ses membres se couvrirent de larges taches noires et ses gencives devinrent saignantes comme chez les scorbutiques. Son visage était d'une pâleur effrayante; il mourut dans l'anéantissement le plus complet. Cette mort me rappela celle du roi Charles IX, poursuivi par le spectre de la St-Barthélemy.

Ah ! qu'ils sont aveugles, ennemis d'eux-mêmes, les malheureux qui s'écartent, par l'amour de l'or et des jouissances qu'il procure, de ce chemin de l'honneur qu'on ne peut abandonner sans dire un éternel adieu aux véritables, aux seuls biens qui puissent rendre l'homme heureux en ce monde, la paix de l'âme et la santé.

L'âme tranquille est comme un festin continuel, dit le livre de l'éternelle sagesse (Proverbes. Ch. XV. v. 15).

Contentement passe richesse.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

Croyez-en un homme qui vous aime, cultivateurs et ouvriers, vous tous, qui que vous soyez, que des visées ambitieuses entrainent à une poursuite insensée de la richesse, prenez garde que ces rêves ne vous conduisent aux abîmes, en vous faisant perdre un bien plus précieux que tous les trésors : la santé.

Le travail calme, réglé, modeste, mais persévérant, soutenu par une conduite irréprochable, procure plus sûrement la fortune que les labeurs excessifs et les préoccupations démesurées.

On commence par *un* pour arriver à *cent*,
Et l'humble gland des bois donne un chêne pesant.

§ II. — *Dangers de la richesse pour ceux qui la possèdent.*

La richesse peut détruire le bonheur et devenir la source des plus grands maux. D'abord le riche insatiable d'or peut tomber dans tous les écarts que je viens de signaler chez l'homme qui, ne possédant pas la fortune, se met à sa poursuite avec acharnement. Mais la richesse tue plus sou-

vent l'homme par l'oisiveté, les mauvaises passions, les excès qu'elle permet de commettre et qui engendrent toutes sortes de maladies.

Que d'hommes riches font comme Renaud, oubliant, dans les jardins enchantés d'Armide, ses devoirs de soldat; comme les compagnons d'Annibal, se plongeant dans les délices de Capoue qui devaient leur être si funestes; comme Samson, se laissant couper les cheveux par Dalila !

C'est des hommes à qui la fortune permet de satisfaire toutes leurs passions sans mesure qu'un grand physiologiste a pu dire de nos jours : « L'homme ne meurt pas, il se tue ! »

C'est bien aussi à ces riches dissolus que s'applique le mot de La Bruyère : « La plupart des » hommes emploient la première partie de leur » vie à rendre l'autre misérable. »

L'or peut être l'instrument de toutes les folies. Il est un bon serviteur, mais un mauvais maitre.

Que les riches trop fiers de leur fortune, trop empressés d'en faire un pompeux étalage par de fastueuses, inutiles et souvent criminelles dépen-

ses, se rappellent qu'à Rome les triomphateurs étaient suivis d'un esclave qui leur rappelait à chaque pas que la roche Tarpéienne est près du Capitole.

Ces riches, qui vivent comme des Sardanapales, tôt ou tard, quelquefois au milieu d'une fète bachique, dans les joies bruyantes d'un dîner somptueux, s'exposent à subir un jour le cruel avertissement que reçut Balthazar au plus beau moment de son festin, quand il vit paraître sur le mur les trois mots redoutables qui lui prédisaient sa fatale destinée. Les riches dissolus de nos jours se moqueront peut-être de l'histoire du dernier roi de Babylone, la traiteront de fable ridicule; mais ils seront avertis d'une autre façon, le plus souvent à un âge encore peu avancé, par des accidents survenus dans leur santé, que la voie dans laquelle ils sont engagés doit les conduire à la maladie et à la mort. Les coliques, les vertiges, les palpitations, la gène de la respiration, le rhumatisme et la goutte seront le *Mané, Thécel, Pharès,* qui les préviendra du sort qui les menace.

J'ai connu des riches qui ne craignaient pas de se livrer à l'intempérance, dans la pensée qu'avec leur bourse ils pourraient se procurer tous les moyens de réparer leur santé. Ils comptaient sur des médecins qu'ils paieraient très-généreusement pour les guérir, comme ils font venir un horloger pour remettre en mouvement une pendule détraquée.

Mais, malheureusement, on ne peut remplacer des poumons, un cœur, un estomac désorganisés, comme on refait les rouages d'une horloge. Ces riches imitent ceux qui jouent avec le feu après avoir assuré leur maison, sans penser qu'ils peuvent, eux et leur famille, rester asphyxiés dans l'incendie.

C'est bien à eux qu'on peut dire :

. . . . Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

Le riche oisif ne connaît pas ce plaisir indicible que le travailleur fatigué ressent en s'étendant sur un lit quelconque. Le riche a beau se ménager une couche moelleuse, il s'y roule

agité sans y trouver le sommeil. Le travailleur dort partout, sur la terre, sur une chaise, dans une voiture.

Le riche qui abuse des plaisirs de la table, à force de manger des mets succulents, finit par n'y plus trouver de goût. L'un d'eux se plaignait à moi d'être devenu insensible à la saveur parfumée de la truffe, et il en était désolé. C'est alors que le riche blasé ajoute à ses mets du poivre, de la moutarde : il se brûle à petit feu les organes.

Les riches tombent dans les mêmes égarements pour tous les plaisirs des sens. J'en ai vu des exemples navrants chez de très-riches débauchés.

Un homme, qui avait joué un assez grand rôle dans sa jeunesse et qui, abusant de sa beauté corporelle, de sa vigueur, s'était jeté dans les habitudes périlleuses des aventures galantes, arrivé à soixante ans, ne pouvant plus compter sur ses avantages physiques pour satisfaire des goûts qui étaient devenus très-dépravés, avait un valet de

chambre qui passait une partie de son temps à procurer à son maître des filles perdues, le rebut des ouvriers des faubourgs. Arrive inopinément une attaque de goutte très-violente qui lui arrache des cris. On m'appelle : un de ses amis me prévient de ses funestes habitudes et me prie de lui faire une leçon sévère. Je n'y manque pas. Mais, après la guérison, mes avis sont vite oubliés et, quand cet homme est mort, peu d'années après, il était devenu le jouet de ses domestiques : des scènes fort regrettables se passèrent à côté de son lit d'agonie.

Un financier qui, par des opérations de bourse très-heureuses, avait réalisé d'immenses bénéfices, eut le malheur d'en abuser pour se livrer à cette vie échevelée qui perd tant d'hommes dans les villes. Il passait la plupart de ses nuits au milieu de sales orgies avec ces filles perverses qui savent si bien exploiter la luxure du riche en se moquant de lui. Il était très-nerveux ; des douleurs de toutes sortes vinrent châtier cet abus criminel qu'il faisait des faveurs de la destinée. Son

état de souffrance l'exaspéra ; il devint insupportable à sa famille, car il avait une famille, le malheureux ! une femme belle, spirituelle, et de la descendance. Eh bien, tout cela ne put le tirer du bourbier dans lequel il s'était plongé, et je l'ai vu, avec ses millions, le plus malheureux des hommes ; il était fatigué de son existence à ce point que le démon du suicide venait à chaque instant hurler ces mots à ses oreilles : « Finis-en avec » la vie : ta situation est intolérable. »

Un très-riche propriétaire, habitant un grand château, est conduit par le désœuvrement, à la satisfaction de ses penchants voluptueux. Au lieu de chercher le bonheur dans les douces joies de la famille, dans l'affection d'une épouse, d'une sœur, de descendants à qui sa richesse aurait permis de faire une magnifique position, il eut le malheur de contracter ces habitudes du célibataire libertin qui finissent par devenir souvent un besoin impérieux, comme celui du tabac pour le fumeur et le priseur : et, pourtant, il semblait que son âge dût l'en garantir. Quand je le vis, il avait

soixante ans, et il était tombé dans la plus ignoble dégradation. Il voyageait de ville en ville avec un valet de chambre qui était le ministre de ses débauches et avait la charge d'y pourvoir. Pourtant, quel homme c'était que ce vieillard ! Malgré son âge, il avait dans ses allures une vivacité juvénile, des yeux très-vifs qui, à l'aspect d'une femme jeune et belle, lançaient encore des rayons enflammés comme ceux que les peintres font briller dans le regard de ces deux vieillards lascifs que l'Ecriture nous montre allant contempler dans son bain la chaste Suzanne.

La santé de cet homme commençait pourtant à souffrir de cette vie peu en rapport avec son âge. Il venait me consulter pour ses douleurs, et ce fut de son valet, qui avait trouvé moyen de me parler en particulier pour me prévenir de son état, que j'appris les détails relatifs à sa manière de vivre.

Ces trois hommes, dont je viens seulement d'esquisser un rapide croquis et dont l'histoire complète fournirait des matériaux à un roman

très-étendu, ont fait la fin la plus misérable. La fortune a été pour eux la peau du lion de Nessus, la tunique de Déjanire, ce vêtement redoutable qui brûla le corps d'Hercule.

Combien leur sort eût été plus heureux s'ils avaient été toute leur vie dans une position qui les obligeât, du matin au soir, à ce travail continu qui est le meilleur préservatif contre l'invasion des périlleuses convoitises, des sales concupiscences qui font tomber l'homme au-dessous de la brute.

On ne peut se figurer à quel point l'oisiveté du riche peut fausser le sens moral et pervertir les plus nobles facultés. Un homme de beaucoup d'esprit, dont la vie avait été agitée, s'était confiné, au déclin de son existence, dans une retraite dont il ne sortait jamais, même le dimanche. Epicurien plongé dans la matière, ne songeant qu'aux jouissances charnelles, il ne se servait de son esprit que pour se moquer de la vertu, lancer contre elle ses traits les plus acérés, sa plus mordante ironie. Il puisait ses inspirations dans les poésies de Pi-

ron, de Parny ; son Evangile était la *Pucelle* de Voltaire. Son culte de la matière s'était trahi par l'érection d'un petit monument voisin de sa demeure, ayant un fronton de style grec sur lequel il avait placé cette inscription : *Deo Stercutio sacrum : Temple du dieu des excréments ! !* C'étaient ses lieux d'aisance.

L'homme de nos jours s'éloigne des jouissances naturelles pour des plaisirs factices ; il remplace les impressions douces par les sensations épicées. On a dit des idolâtres d'autrefois qu'ils adoraient tout excepté Dieu lui-même. Les hommes de nos jours cherchent le bonheur partout, excepté où il est réellement.

Un des grands plaisirs du riche est la chasse ou la pêche. Que d'inconvénients et de dangers elles traînent à leur suite ! Que de fois mes soins ont été réclamés par des accidents résultant de la chasse ou de la pêche ! Heureux encore le médecin quand il peut y remédier !

Dans une de nos forêts, un chasseur, à la poursuite d'un sanglier, a lancé une balle dans le

corps d'un pauvre diable occupé à faire du bois sec dans un taillis bien fourré qui empêchait de distinguer la forme des objets.

La passion de la chasse envahit les classes ouvrières. J'ai pénétré souvent dans des familles dont le chef dépensait une somme considérable pour le permis, le fusil, les munitions, le chien, tandis que sa femme et ses enfants manquaient des objets de première nécessité. Quand je faisais des remontrances au chasseur, il répondait : « Je » chasse à temps perdu. » Comme si un père de famille, et même un homme sensé, dans quelque position qu'il soit, avait du *temps à perdre!*

Que de jeunes gens, à qui la passion de la chasse ou de la pêche fait gaspiller des moments précieux, en même temps qu'elle les conduit à prendre le goût de la table, de ces longs dîners qui succèdent aux parties de chasse, et, en même temps, les habitudes d'oisiveté qui deviennent la source de tous les vices.

Un des inconvénients de la richesse, c'est qu'elle conduit à faire des voyages d'agrément

dans les grandes villes, où l'on trouve tant d'occasions de satisfaire ses mauvais penchants. Que de maladies vénériennes j'ai soignées chez des hommes qui étaient allés chercher le plaisir à Lyon, à Paris, et en avaient rapporté la souffrance, l'infection de toute leur personne par ce poison de la syphilis dont ils se délivraient péniblement et qui, même quand ils étaient guéris, laissait, chez beaucoup d'entr'eux, l'imagination frappée d'une crainte qui les poursuivait comme un cauchemar, la crainte de voir la maladie faire des réapparitions, la frayeur d'en conserver toujours quelques germes latents. Ces terreurs empoisonnaient leur existence. Rien n'est plus pénible que la *syphilophobie* ou la *syphilomanie*.

Je veux citer ici deux exemples navrants du danger des richesses. On connait cette maladie morale qui atteint si souvent les riches Anglais et qu'ils ont appelée le *spleen*, maladie qui affecte ceux qui ont abusé trop largement des plaisirs et sont arrivés promptement à ce sentiment de la satiété au-delà duquel l'imagination ne voit plus

qu'un vide effrayant. Il ne faut pas croire que cette maladie n'atteigne que des personnes déjà d'un certain âge : on l'observe même dans la jeunesse, avec toutes ses affreuses conséquences, parmi lesquelles, au premier rang, l'on doit placer cette idée fixe si redoutable qu'on appelle la *manie du suicide.*

Dans un voyage que j'ai fait en Italie, traversant, pour y arriver, la chaîne des Alpes, par le Simplon, et gravissant à pied les pentes de cette montagne situées du côté du Valais, je vis monter derrière moi une berline à quatre chevaux et, quand elle approcha, j'entendis des cris aigus qui s'en dégageaient. Lorsque l'équipage passa près de moi, je distinguai le visage d'une belle jeune fille que deux personnes contenaient avec beaucoup de peine, parce qu'elle voulait se précipiter de la voiture. En m'apercevant avec mon compagnon de voyage, elle redoubla ses cris et ses efforts. La berline s'arrêta, le soir, au monastère du Simplon, qui sert d'hôtellerie aux voyageurs comme l'hospice du Saint-Bernard, et qui est tenu par les mêmes religieux.

J'y rejoignis les voyageurs et j'interrogeai une des personnes qui accompagnaient la jeune fille. J'appris qu'elle appartenait à une famille extrêmement riche, qu'on l'avait trop gâtée, qu'on avait fait tous ses caprices et qu'il était arrivé, à la fin, que ceux-ci s'étaient portés sur des objets qu'on ne pouvait absolument pas lui accorder. Elle en avait ressenti une telle déception que sa tête s'était dérangée. Elle avait été saisie d'un dégoût si profond de la vie, qu'elle avait cherché plusieurs fois à se détruire. C'était la vue des précipices bordant la route du Simplon qui avait poussé son exaltation au plus haut degré ; elle se sentait attirée vers ces abimes par une force irrésistible.

Quelques années plus tard, en visitant l'établissement magnifique fondé à Vanves, près Paris, par le Dr Felix Voisin, qui en était le directeur, j'aperçus dans le parc un pavillon élégant, tout à fait isolé au milieu d'un parterre de fleurs. On distinguait, derrière les vitres, des grilles de fer et, à travers ces grilles, mes yeux, plongeant dans l'intérieur, virent une jeune fille à cheveux blonds,

aux yeux bleus profondément abattus et mélancoliques. Elle était tellement absorbée par ses pensées sombres qu'elle ne dirigea point ses regards sur nous. D'épais tapis couvraient le parquet et les murs étaient garnis de matelas. J'appris que la malade était fille unique d'un milord anglais possédant plusieurs millions. Il l'avait mal élevée. Obéissant à ses moindres volontés, les prévenant même, il ne lui laissait jamais rien à désirer. Il conduisit son enfant au même genre de folie que la jeune fille du Simplon.

Ce malheureux père avait promené la malade d'un bout de l'Europe à l'autre pour la distraire. Mais rien n'avait pu la guérir. A bout d'expédients, il lui avait fait construire ce pavillon dans un des sites les plus favorisés du beau parc de Vanves, et, si la chambre habitée par elle était garnie de tentures matelassées, de tapis capitonnés, c'est qu'elle se précipitait à chaque instant avec violence contre les murs pour s'assommer et que, sans ces précautions et sans la surveillance d'une infirmière qui ne la quittait jamais,

elle eût, depuis longtemps, fait sauter sa tête en éclats.

Je dois ajouter ici que ces jeunes filles avaient manqué du frein religieux. Les parents, très-mondains, avaient livré leurs enfants à toutes les séductions de la vie frivole, à ces plaisirs enivrants qui, dans les grandes villes, entourent et attirent la richesse imprudente et corrompue : bals, spectacles, soirées, romans plus ou moins *réalistes*, voilà dans quel milieu plein de périls on avait plongé leur jeune imagination, sans opposer à ces dangereuses influences le contre-poids religieux.

Ce désir de la mort, fruit de la satiété, se voit plutôt, chose singulière, dans la première moitié de la vie que dans la seconde. Le vieillard sent que le terme suprême approche : il ne fait rien pour le hâter ; il devient même souvent égoïste et peu sensible aux causes de chagrin qui l'atteignent. J'en ai vu pourtant quelques exceptions, et j'en veux citer une qui m'a bien frappé.

Qu'on se figure une fille, jeune et belle, sacri-

fiée à un vieillard qui ne lui donne, en échange de sa jeunesse, de sa beauté, qu'une grande fortune, un nom bien capable de flatter sa vanité, et une brillante position dans un monde où elle était livrée à toutes sortes de séductions. Le vieillard mourut. Déjà de son vivant, elle s'était attachée à un homme jeune, d'un extérieur séduisant, mais portant un nom vulgaire. Elle ne l'épousa pas dans son veuvage, pour conserver un nom dont son orgueil était fier, mais elle eut avec lui des relations que leur grande fortune permit d'envelopper d'un voile mystérieux. Elle devint mère : ses enfants furent élevés en secret. Mais la fatalité vint s'abattre sur elle : le père de ses enfants mourut à un âge peu avancé, et les enfants le suivirent de près ; ils avaient dans le sang le germe de la maladie qui avait enlevé leur père. Au milieu de sa richesse, avec ses hôtels, ses châteaux, je crois que cette femme est la créature la plus malheureuse que j'aie rencontrée dans ma carrière médicale. Plus d'une fois j'avais été appelé par elle pour des maladies atteignant des

personnes de sa maison. J'avais gagné sa confiance et pu lire au fond de ce cœur torturé par les souvenirs les plus douloureux. Elle m'avoua plusieurs fois que, sans la crainte de Dieu, elle en aurait fini avec la vie. Mais elle ne croyait pas offenser Dieu en se laissant mourir de maladie. Une fluxion de poitrine vint l'atteindre. Ce fut malgré elle et à son insu qu'on vint me chercher. Je lui dis que, passant par hasard près de sa demeure, j'étais entré pour lui faire une visite de politesse. Elle ne le crut pas, mais elle ne témoigna aucun mécontentement. Je lui demandai la permission de lui prescrire des remèdes : « Non, docteur, me dit-elle, je vous en conjure, » ne me guérissez pas. » Ces paroles étaient prononcées avec l'accent d'une résolution irrévocable et d'un profond désespoir.

Que de graves réflexions assaillirent alors mon esprit ! Ah ! que j'aurais voulu voir à mes côtés, autour du lit de cette grande dame, quelques-uns de ces hommes qui sont jaloux de la richesse au point d'en concevoir de l'aigreur, quelques-unes

de ces pauvres femmes dont la vue du riche exaspère les privations !

Un grand faste entourait la malade ; car elle n'avait conservé d'autre goût, ou plutôt d'autre habitude que celle du luxe et de la coquetterie. Elle était couchée dans un lit orné de sculptures; quatre colonnes torses supportaient un baldaquin autour duquel couraient des franges dorées bordant un moelleux satin.

Dans ce cadre apparaissait le visage de la dame au milieu d'un nuage de dentelles. Sa main, étalée sur une couverture de la même soie que le baldaquin, laissait voir à chacun de ses doigts des anneaux d'or d'où se dégageaient les éclairs du diamant, les reflets éclatants de la topaze, de l'émeraude et de l'améthyste. Tout l'ameublement de sa chambre était en rapport avec celui du lit. Contre les murs, des portraits souriants : ceux des êtres qu'elle pleurait.

Une pauvre femme du peuple, introduite au milieu de ces splendeurs, se serait crue transportée en paradis. Eh bien ! cette dame opulente, dont

elle eût sans doute envié le sort, était, je le répète, la créature la plus malheureuse peut-être qui se fût jamais trouvée devant mes yeux.

C'était bien à elle qu'on eût pu appliquer ces paroles de Bossuet, parlant de la reine Henriette, d'Angleterre : « On n'aurait pu croire auparavant » tout ce que peut renfermer de larmes l'œil d'une » reine. »

Quand je sortis de l'habitation luxueuse où la grande dame appelait la mort, on me fit entrer, non loin de sa demeure, dans une famille de pauvres cultivateurs où se trouvaient des enfants atteints d'une maladie légère. Sous cet humble toit, avec des meubles rustiques, des vêtements grossiers, je ne vis que des figures épanouies, respirant la paix et le bonheur. Quel contraste avec le tableau qui s'était déroulé sous mes yeux dans la riche demeure !

Le travailleur est distrait forcément de ses chagrins par la nécessité de pourvoir à tous les besoins de l'existence.

Le riche n'a pas cette puissante diversion. Il

ronge le frein de sa douleur, à loisir, sans trève, à côté de sa bourse, gonflée d'un or stérile; la vue de cet or lui donne le chagrin de se dire qu'avec lui on peut tout acheter, excepté la gaîté et l'oubli du passé.

Oui, le cultivateur est plus heureux que ces prétendus privilégiés de la fortune qui, prenant la vie à rebours, passent les nuits à se livrer au plaisir et se couchent quand le soleil va se lever. Que sont leurs illuminations si dispendieuses à côté du splendide lever du soleil, dont la vue ne coûte rien ?

Savez-vous ce qu'ils gagnent, les riches, dans leurs fêtes de nuit ? J'ai soigné une charmante jeune femme qui, au sortir d'un bal, à cinq heures du matin, par un temps très-froid, après s'être échauffée par la danse dans des salons que la multiplicité des lumières et la foule des invités avaient transformés en véritables étuves, fut saisie par le froid en remontant dans sa voiture. Arrivée à son hôtel, elle eut un crachement de sang abondant, prélude sinistre d'une phthisie

pulmonaire qui la fit mourir quelques années après, malgré tous les traitements, les voyages aux thermes réputés, les changements d'air et les mille moyens auxquels les riches peuvent recourir si facilement.

Non-seulement les voyages ne guérissent pas le riche malade, mais cette facilité de déplacement lui est souvent funeste. Que d'accidents peuvent l'atteindre dans le cours d'un voyage ! Et puis, n'est-ce pas du riche que l'on a dit :

Post equitem sedet atra
Cura. . . . .

Il a beau voyager pour chasser son ennui,
Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

Pauvres gens, qui seriez disposés à jalouser le riche que vous voyez passer dans son brillant équipage, ah ! croyez-moi, n'enviez pas son sort. Que d'ennuis, de déceptions, de chagrins amers, ces chevaux fringants entraînent, dans leur course rapide, sur de moelleux coussins !

L'abus des faveurs de la fortune conduit à bien d'autres maladies que celles du cerveau et des

nerfs. Les organes de la poitrine et du ventre ont à souffrir beaucoup des excès que favorise la fortune.

Combien ne voit-on pas de jeunes gens riches se livrer à un libertinage précoce, dans un âge où toutes les forces de la vie devraient servir à développer l'individu pour en faire un homme complet ! Ce sont eux qui forment cette légion de *petits crevés,* de *jeunes vieillards,* que l'on voit, surtout dans les villes, étaler leur blême visage et leurs allures dévergondées. La plupart d'entr'eux deviennent poitrinaires, et je suis frappé, depuis quelques années, du grand nombre de phthisies pulmonaires qui se présentent à mon observation médicale. Cette affreuse maladie se montre dans des familles où elle n'avait jamais pénétré, et des pères, des grands-pères vigoureux, voient leurs enfants et petits-enfants moissonnés à la fleur de l'âge. Les tableaux de mortalité des grandes villes présentent un chiffre effrayant de décès causés par la phthisie.

Ah ! c'est ici surtout que ma voix est disposée

à pousser un grand cri d'alarme. Français, vous êtes fiers de l'accroissement de vos richesses, vous faites avec orgueil le dénombrement de vos propriétés, des sommes que vous possédez; et votre bien le plus précieux, vos enfants, vous les laissez puiser dans cet or, que votre vanité caresse, la source de leur démoralisation, le germe de mort qui vous les ravira.

Ce n'est pas seulement par les excès que la jeunesse contracte les terribles maladies des poumons qui font aujourd'hui tant de victimes : il arrive aussi quelquefois que des parents, faisant quitter à leurs enfants la position modeste qu'ils occupent au village ou dans une petite ville, les envoient dans les cités pour en faire des *Messieurs*. On les lance dans des études qui exigent l'immobilité, le séjour dans des locaux encombrés d'autres étudiants, et ces jeunes gens reviennent dans leur famille avec le germe de la phthisie, comme ces plantes qu'on a enlevées à la pleine terre avant l'hiver, pour les mettre en serre, en sortent, au printemps, pâles, étiolées, frappées d'un arrêt de

développement qui ne disparaîtra jamais et les fera périr après quelques mois de langueur.

Les hommes, arrivés à l'âge mûr, ne sont pas plus à l'abri de la phthisie que les jeunes gens. Même à la campagne, au milieu d'un air pur, les excès de tous genres font germer la phthisie, plus lentement, il est vrai, mais aussi sûrement que dans les grandes villes. Je me rappelle deux propriétaires qui, ayant dépassé quarante ans, étaient devenus tous deux poitrinaires par l'effet des longs repas arrosés de vins généreux et, surtout, des conversations trop animées qui en étaient la conséquence et se prolongeaient souvent fort avant dans la nuit. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est qu'ils transmirent leur maladie à plusieurs membres de leur famille. Non loin de leur habitation se trouvait une misérable demeure occupée par de pauvres gens jouissant d'une santé admirable et d'une humeur si enjouée que le chef de la famille avait reçu du public le surnom de *Père Joyeux*. Pendant que ses riches voisins quittaient pour toujours leur belle demeure, âgés seulement

de quarante à quarante-cinq ans, le *Père Joyeux* devint octogénaire et conserva jusqu'à son dernier jour son air content et sa gaîté.

Au lieu des poumons, c'est le cœur qui s'affecte chez les riches qui se livrent à la bonne chère, arrosée de vins spiritueux, sans penser qu'elle conduit à cet état de pléthore, de surabondance de sang, qui fatigue le cœur et y engendre des maladies, soit directement, soit en faisant éclater ces accès de goutte, de rhumatisme qui sévissent sur le principal organe de la circulation d'une manière bien autrement dangereuse que sur les articulations.

Enfin, rien n'est plus commun que de voir les favoris de la fortune expier, par les plus douloureux désordres du côté du ventre, l'abus qu'ils font de la richesse. En effet, celle-ci conduit aux repas longs et copieux, aux digestions qui sont si pénibles qu'un fameux gourmand, sous le poids du malaise affreux qu'il ressentait au milieu d'efforts violents de vomissements, disait à son valet : « Je n'y tiens plus, tue-moi et je te donne ma plus » belle ferme. »

Les coliques et les graviers du foie, les obstructions de toutes sortes, les pierres des reins et de la vessie, sont le triste lot des adorateurs de Comus, le Dieu des gastronomes, surtout s'ils tombent dans une autre idolâtrie plus dangereuse encore et qu'ils deviennent les fidèles de cette Eglise Rabelaisienne où l'on encense, indépendamment du Dieu Gourmand, le Dieu Goulu, le Dieu Goinfre et le Dieu Gouliaff.

Chaque fois que j'ai trouvé devant moi un de ces hommes qui ne vivent que par le ventre, avec sa face de Vitellius ou de Silène, j'ai toujours pensé que sa vie ne serait pas longue et l'événement est venu rarement démentir mes pressentiments.

L'abus des plaisirs de la table, si faciles aux gens riches, engendre chez eux, surtout quand ils sont gourmands comme Lucullus, cette singulière maladie qu'on appelle *diabète sucré*, et qui consiste dans un flux si abondant d'urine chargée de sucre, que le corps est bientôt épuisé et les fonctions digestives profondément perverties. Bizarre maladie qui fait de l'homme une betterave ou une canne à sucre!

Je ne parlerai point ici des désordres si regrettables que la démoralisation, résultant de l'amour déréglé des richesses, a introduits dans l'accomplissement des fonctions destinées à reproduire et perpétuer les générations. Je les ai signalées longuement dans un autre écrit (1).

Le vice que j'ai attaqué dans cette publication est si bien une des plaies les plus vives de notre société moderne que le livre est arrivé promptement à sa cinquième édition. Ce vice odieux contribue puissamment à cette diminution du chiffre de la population qui frappe les yeux partout, même dans le moindre village. Mais ces habitudes dégradantes sont surtout très-répandues dans les grandes villes, où les enfants deviennent un embarras, où la plupart des mères sont dans une position qui les empêche de les allaiter et les force à les envoyer au loin dans les mains de ces nourrices mercenaires qui se livrent, avec les enfants qu'on leur confie, aux plus honteux trafics.

(1) *Des Fraudes dans l'accomplissement des fonctions génératrices.* J.-B. Baillière, éditeur.

§ III. *Dangers de l'amour des richesses pour la famille.*

Un des grands inconvénients, peut-être le plus grave de tous ceux qui dérivent de la soif de l'or, c'est de conduire à faire ce qu'on appelle des *mariages d'argent.* On sacrifie au sentiment de la cupidité le vrai bonheur, qui ne peut exister que par la sympathie, l'affinité des caractères, la santé, la considération, l'honneur ; aussi, que d'hommes, au lieu de gagner de l'or dans de pareilles unions, n'y ramassent que de la boue !

Un villageois riche courtisait une fille mal famée et pauvre, avec la ferme résolution de l'épouser, et quand, dans son intérêt, un de ses amis lui disait qu'on était surpris de le voir se déconsidérer dans une pareille fréquentation, il répondait imperturbablement, sur un ton très-convaincu : « Ah ! soyez sûr qu'on ne me critiquerait pas si » elle était riche et si j'étais pauvre. » Le mot de ce paysan renferme tout une révélation sur le mal qui ronge notre société moderne. On voit des

parents pauvres offrir en quelque sorte leurs filles indirectement aux hommes riches, en leur laissant toute liberté pour les séduire, en favorisant même leurs desseins criminels, tout prêts à s'écrier comme le renard de la fable :

...Non, non, vous leur fites, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

et si la jeune fille est assez sage, assez adroite pour agacer la passion du riche au point de le tenir à la chaîne en lui ôtant l'espoir de la posséder autrement que par le mariage, si elle sait le captiver au point qu'il l'épouse, ces mariages, conclus sous l'entraînement des sens, deviennent presque tous malheureux, quand la passion est satisfaite.

Alors les regrets, les dépits, les défiances viennent assaillir l'esprit du mari : il reproche à sa femme son défaut de richesse ; il va quelquefois jusqu'à la soupçonner d'en vouloir à sa vie, quand il y a un enfant, ou que, par contrat, il lui a fait de grands avantages, parce que la jalousie évoque dans son imagination surexcitée des fantômes d'amants avec lesquels il se persuade que sa femme

voudrait jouir en liberté de sa fortune; de là les scènes de violence les plus terribles, et l'enfer, avec ses furies, venant s'installer dans l'intérieur de ce couple infortuné.

D'autres fois des cultivateurs enrichis se montrent fiers de marier leurs filles avec quelque beau citadin. Mais il est des tempéraments à qui la vie des champs est nécessaire pour se bien porter. Transportez-les dans les villes, dans les salons, ils dégénèrent: ils font comme ces plantes qui végètent convenablement au soleil et qui, emprisonnées dans une serre, ne tardent pas à déperir, à tendre vers la lumière des rameaux pâles et grêles. Ces jeunes femmes, quoique issues de parents vigoureux et arrivés à un grand âge, meurent souvent jeunes, et leurs enfants sont loin de présenter la vigueur qu'elles avaient elles-mêmes au village, durant les jeunes années qu'elles y ont passées.

Il est vrai que, assez souvent, ces jeunes mères, qu'égare aussi le triste orgueil de la richesse, sont entraînées par cette vilaine passion à des

habitudes très-préjudiciables à la santé de leurs enfants. Ainsi, j'ai été souvent visiter des enfants malades que je trouvais couchés dans des cabinets étroits, dans de petites chambres mal éclairées, mal aérées, tandis que de spacieux salons étaient réservés pour les réceptions d'apparat et tout l'étalage d'un luxe aveugle et puéril.

Ah ! que cet amour du faste, une des plus sottes manifestations de la vanité humaine, fait de mal à la société par les mauvais mariages dont il est la source !

Un homme très-vaniteux avait su mettre à profit une de nos crises politiques pour être porté, par une vague révolutionnaire, vers ce rivage tant désiré du monde officiel, où l'on peut saisir une épave du naufrage pour s'en faire une fonction grassement rétribuée. Mais ne trouvant pas que son traitement fût suffisant pour satisfaire ses goûts de grand seigneur, il se mit à la recherche d'une riche héritière et la découvrit. J'assistai à une grande fête donnée en l'honneur des époux par un riche parent et je fus frappé d'une pénible

stupeur en voyant dans la jeune mariée un être contrefait, d'une maigreur maladive, dérobant des épaules osseuses sous un flot de riches dentelles. Mon regard de médecin, à travers la gaze légère, vit le dos et la poitrine semés de gros et vilains boutons.

Une rivière de diamants descendait le long de ce corps décharné, du diadème qui couronnait le front, à des boucles d'oreilles que le moindre mouvement faisait scintiller, puis à un collier resplendissant, à des bracelets et à des anneaux embrassant des doigts osseux; tous ces joyaux, comme l'agrafe de la ceinture, étincelaient de mille feux. Un amateur disait qu'elle portait pour 50,000 fr. de diamants.

Pourtant, cet éclat n'éblouissait pas tous les yeux: j'entendis un malin plaisant qui disait à l'oreille de son voisin: « Qu'en pensez-vous? la » châsse ne vaut-elle pas mieux que la relique? »

Pourtant le mari paraissait fier de sa châsse. Mais plus tard, s'il avait quelque noble sentiment au fond du cœur, il dut sentir ses bouffées vani-

teuses s'évanouir, quand cette femme lui eut donné un enfant chétif et malingre, n'ayant qu'un souffle de vie.

Lafontaine, dans ses fables immortelles où l'on trouve tant de leçons de sagesse, nous compte qu'un âne chargé de reliques, voyant les passants se prosterner, se figurait qu'on l'adorait. Que de fois un sot s'imagine, comme l'âne de la fable, non pas qu'on l'adore, mais qu'on l'admire !

J'ai soigné un imbécile qui était tombé malade, abreuvé d'humiliation, dans les conditions suivantes : il avait fait la folie, étant sot, laid, pauvre, d'épouser une femme jolie, paresseuse, très-compromise, coquette, gourmande et qui ne l'avait pris que pour l'argent qu'il gagnait par un modeste travail. Mais cet argent ne lui suffit bientôt plus : elle l'entraina au vol pour satisfaire ses convoitises. Sous le poids d'une condamnation, il perdit la santé par l'effet de la honte et du bouleversement.

Le désordre s'introduit dans les familles ouvrières par des femmes gonflées d'orgueil qui

recherchent des liaisons coupables avec des hommes riches afin de soutirer de l'argent ou de mettre à profit leur influence, leurs relations, pour satisfaire leurs rêves d'ambition.

Le désarroi se glisse aussi dans les ménages lorsque le mari a des goûts de café, de jeu, qui le tiennent éloigné de sa famille et font la désolation de sa femme. Que de fois j'ai rencontré dans les rues des pauvres mères, l'œil inquiet, le regard tendu vers l'horizon pour voir si leur mari attardé ne paraissait pas enfin. Souvent elles tenaient dans leurs bras un joli enfant, ange frais et rose dont le gracieux sourire aurait dû fixer au foyer domestique ce père dissolu et dissipateur. Souvent l'argent manque pour les premières nécessités de la famille tandis que son chef dépense follement pour satisfaire ses passions. Francklin l'a dit : « Il faut plus d'argent pour nourrir un vice que » pour entretenir trois enfants. »

Ah ! vous vous dites honnête homme, parce que vous ne volez pas vos voisins ; mais, que faites-vous de votre argent ? vous en privez votre

famille pour aller au café ; c'est le plus affreux de tous les vols.

Vous vous dites honnête homme et vos enfants vont pieds nus, votre femme n'a rien pour se soigner après ses couches, pendant que pour votre tabac seul vous dépensez de deux à trois francs par semaine : non, vous n'êtes pas un honnête homme !

Vous vous dites honnête homme, et chaque fois que votre femme vous réclame de l'argent pour les nécessités de la famille, vous ne le donnez qu'en faisant une affreuse grimace, ou bien vous le refusez avec colère.

Non, vous n'êtes pas un honnête homme. Les vauriens ne font pas autrement que vous et, cet argent que vous prenez dans la bourse de la famille pour satisfaire vos passions, vous le volez à votre femme, à vos enfants, vous êtes le pire des larrons.

J'ai déjà parlé des inconvénients du goût passionné de la chasse pour les individus. Les dangers n'en sont pas moindres pour la famille. Que

de pères vont y perdre leur temps, leur argent et leur santé! Dans les familles opulentes, on voit des meutes de chiens consommer des masses de denrées alimentaires, des piqueurs que la chasse démoralise en leur faisant perdre le goût des travaux sérieux et suivis, pendant qu'ils s'habituent à une vie décousue et désordonnée.

D'autres fois, l'amour de l'argent fera tomber le chef de la famille dans une avarice très-nuisible à la femme et aux enfants. Un cultivateur m'a donné la mesure du prix qu'un homme peut finir par attacher à l'argent. Sa femme étant bien malade, il me disait naïvement, avec un œil légèrement humide : « Monsieur, que faut-il faire à ma » femme? ordonnez; *je donnerais bien quarante* » *sous* pour qu'elle guérît ! »

L'avarice des parents conduit à négliger toutes les règles d'une bonne hygiène dans l'éducation des enfants. On les nourrit mal, on les laisse croupir dans une crasse affreuse : il en résulte pour eux un arrêt de développement, une faiblesse générale dont ils se ressentent souvent

toute leur vie; quelquefois des maladies scrofuleuses qui les minent, les rongent et les font mourir.

Dans une famille fort aisée, que cette idolâtrie du métal précieux avait conduite à une sordide avarice, dépassant tout ce que l'imagination peut se représenter, on me prie d'entrer pour voir un jeune homme bien souffrant. Je cherche partout un lit et n'en découvre aucun. Tout à coup, d'une large cuve à vendange placée dans un coin obscur, j'entends s'élever une plainte; j'approche et distingue dans cette cuve, sur un tas de haillons noircis de crasse, le malheureux jeune homme couché en cercle comme un chien. Les animaux des étables sont beaucoup mieux soignés que ne l'étaient les êtres humains logés dans ce galetas, et avilis, consumés par la fièvre de la richesse.

Plus tard, ce même jeune homme, qui n'avait jamais vécu que de la vie bestiale, n'ayant, comme le reste de sa famille, aucune relation avec la société, se mit à courir à travers la contrée, l'imagination égarée par des idées érotiques, comme

un animal poussé par le rut, dont il sentait l'aiguillon à la façon d'un chien. Il était fou.

L'amour des jouissances matérielles, qui fait courir l'homme après cet argent qui permet de se les procurer, conduit à éteindre les doux attachements de la famille, à briser les liens qui unissent les parents entr'eux et à leurs enfants.

J'ai vu un pauvre vieillard paralytique, cloué dans un lit, qui avait vainement demandé sa nourriture à son fils rentré dans un état d'ivresse profonde après avoir dépensé dans un cabaret l'argent qu'il venait de gagner sur un chantier. Le malheureux père avait passé quinze heures sans manger. Le fils dénaturé cuvait son vin, en ronflant, à côté de son père qui souffrait de la faim et de la soif.

Que de familles sont plongées dans la douleur parce que leur chef, ou quelqu'un de leurs membres, égaré par des visées ambitieuses, a fait comme l'astrologue de la fable : il est tombé dans un puits qu'il ne voyait pas devant lui, ayant les yeux fixés sur ses rêves dorés.

Pendant que les jeunes gens, poussés par la vanité, se laissent attirer par le luxe des grandes villes et y vont gagner la maladie et la mort, je suis appelé pour soigner leur mère malade de chagrin, désolée comme Rachel, et comme elle ne voulant pas être consolée : *quia non sunt, parce qu'ils ne sont plus.*

Les parents qui donnent à leurs enfants l'exemple de l'amour des jouissances matérielles, du luxe, de la gourmandise, sont bien imprudents. Ils les habituent à un train de maison que comportent assez souvent les revenus de la famille réunis.

Mais quand les parents seront morts, quand leur héritage sera divisé en deux, quatre, six... portions, chacune d'elles ne constituera plus la richesse, ni même l'aisance. Chacun des copartageants deviendra relativement pauvre, obligé de travailler, et n'en ayant pas l'habitude, il sera livré aux plus tristes déceptions, aux privations et à toutes les funestes suggestions qu'elles entraînent.

Les parents qui ont habitué leurs enfants à la dépense, devenus infirmes, impotents, sont un embarras pour des enfants démoralisés qui voient, dans leurs vieux parents, une cause de diminution dans leurs ressources. Un fils, importuné par les demandes que lui faisait entendre sa pauvre mère étendue dans un lit par la souffrance, lui criait : « *Crève donc, vieille b.......e.* »

Trop souvent la démoralisation, résultant de ce que les parents vivent comme des brutes, les conduit aux actes les plus coupables. Oubliant ce précepte capital : *Maxima debetur puero reverentia, (la plus grande retenue doit être gardée devant les enfants),* ils n'ont en leur présence aucune réserve. Ah ! ils vont bien plus loin ! N'a-t-on pas condamné, aux assises de 1875, à Lons-le-Saunier, un père qui s'était livré aux plus grands attentats sur sa fille mineure âgée de quinze ans ! ! !

J'ai vu des jeunes filles obligées de quitter le toit paternel pour mettre fin aux plus abominables obsessions de la part de leur père. *Horresco*

referens. Mon cœur bondit d'indignation quand ces souvenirs reviennent à ma pensée.

Je dois signaler ici un travers dans lequel tombent quelques familles où la richesse porte à croire qu'il faut nourrir les enfants très-substantiellement, leur donner des toniques, pour en faire des sujets vigoureux ; on fatigue ainsi les organes, on les brûle, on les tue.

Cette aberration a été mise en honneur par une mode détestable, par un préjugé absurde qui faisait voir partout l'épuisement de la constitution, l'appauvrissement du sang. On ne peut se figurer le nombre de victimes qu'a faites le *spectre de l'anémie* au sein des familles. O empire des mots ! ô légèreté humaine !

C'est pour les serviteurs aussi que, dans les familles, l'amour des jouissances matérielles entraine de nombreux dangers. D'abord, par les mauvais exemples. Des contemporains de notre première révolution ont dit souvent qu'une des causes qui avaient puissamment contribué à préparer l'ouragan terrible de 93 était la licence des

grands seigneurs à table, devant les valets qui les servaient et dont ils ne s'inquiétaient pas plus que des meubles qui les entouraient. Une dame a dit : *Un valet n'est pas un homme*, comme la dame romaine le disait de l'esclave païen.

De nos jours le valet est devenu un homme, un citoyen, l'égal des autres hommes aux yeux de la loi. Mais malheureusement, beaucoup de maîtres ne tiennent pas leurs serviteurs à une distance convenable. Dans les familles où la vie matérielle a pris cette redoutable prééminence dont je m'efforce de signaler tous les dangers, où la vie morale n'est plus qu'un pâle flambeau au lieu d'apparaitre comme un phare brillant qui éclaire toute l'existence, on voit trop souvent des rapprochements criminels qui conduisent à ces abominables catastrophes dont le crime du duc de Pralin est un des plus terribles exemples. Son souvenir seul fait frémir et le nom de Mlle de Luzy soulève le cœur d'indignation.

Sans être entraînés jusqu'au crime, les maîtres descendent trop souvent jusqu'au plus triste avi-

lissement avec leurs valets. On a vu un cocher en colère traiter à coups de fouet une dame qu'il servait et que l'avarice, jointe à la débauche, avait fait descendre, pour satisfaire sa passion, jusqu'à l'écurie. Elle était tombée si bas, si bas, qu'elle subissait les mauvais traitements de son cocher, sans oser s'en plaindre. Quelle abjection !

Les poëtes ont chanté, pendant des siècles, la simplicité des mœurs pastorales. Que nous sommes loin des Tityres et des Philis ! L'aisance éveille démesurément tous les appétits, dénature les penchants. N'ai-je pas vu, au village, des jeunes valets de dix-huit ans, malades pour avoir été corrompus par leurs maitresses, des femmes de 40 ans ?

Ceux qu'on a nommés, de nos jours, les *Ruraux*, ne sont plus ces hommes candides qui vivaient dans les temps déjà bien éloignés de nous.

Encore un exemple qui fera voir combien maintenant les préoccupations matérielles étouffent les pensées morales. Une dame très-pieuse,

ayant un de ses fermiers à dîner un jour de foire, lui parlait de l'excellence de la religion, des consolations qu'elle donne, des craintes salutaires qu'elle inspire, des espérances qu'elle fait naître. Tout à coup le fermier, qui l'écoutait d'un air fort distrait, l'interrompt brusquement : « *Madame,* » *savez-vous,* dit-il, *que les petits cochons n'étaient* » *pas chers à la foire d'aujourd'hui, j'en ai acheté* » *douze ; j'ai fait une fameuse affaire!* »

§ IV. — *Dangers de l'amour des richesses pour la société.*

La passion que je combats entraîne aux entreprises téméraires qui ont pour conséquence ces désastres financiers qui ébranlent toute une contrée. On dépense, on dépense, sans compter assez, sans se rendre compte régulièrement, et à de courts intervalles, de sa situation. Un homme qui fait beaucoup d'affaires me disait, il n'y a pas longtemps : « Sur dix inventaires, il y en a » huit en déficit. »

La passion de posséder, de paraître riche, fait

aussi que l'on emprunte à 5 et 6 0/0 pour acheter des terres qui ne doivent rapporter que du 2 au 3 0/0. Ce faux calcul plonge beaucoup de familles dans la gêne, même parmi les cultivateurs, dont un grand nombre, quoiqu'ils fassent bonne figure, sont fortement endettés.

On voit souvent même des hommes criblés de dettes qui cherchent à en imposer par un étalage de dépenses qui fait croire aux naïfs qu'ils ont des revenus abondants, tandis qu'ils dévorent leur capital.

Mais les dangers de la richesse, pour la société, viennent principalement de la facilité qu'elle donne de satisfaire tous les penchants sous les regards de ceux qui n'ont pas les mêmes moyens à leur disposition. Le vice élégant est cent fois plus dangereux pour la société que le vice en haillons, à cause de l'exemple. Je vois avec peine une foule de garçons encore purs, de jeunes filles innocentes, qui vont se perdre dans les grandes villes, parce qu'à la suite de la richesse opulente, quand elle vient dans la province pendant la belle saison,

ils voient des valets en toilette superbe, aux allures fringantes, dégagées, faisant croire à un bonheur qui souvent n'est qu'à la surface, tandis que l'enfer est au fond du cœur.

Combien la vue du luxe étalé par la richesse éveille de mauvais sentiments dans le cœur de ceux qui ne la possèdent pas! Que les riches seraient bien mieux avisés et plus adroits s'ils vivaient plus simplement! Ils n'en seraient que plus heureux.

J'ai soigné une femme du peuple que l'effervescence de 1848 avait jetée dans une grande agitation nerveuse. Elle ne pouvait apercevoir une riche toilette, un bel équipage sans entrer en fureur.

Souvent cette vilaine passion de l'envie rend profondément injuste. Dans cette même année de 1848, où les plus funestes prédications pervertissaient l'esprit du peuple et le poussaient à ces actes de vandalisme, de sauvage barbarie qui marquèrent les terribles journées de juin à Paris, je rentrais à Arbois, à minuit, dans un équipage à deux chevaux. Il faisait un beau clair de lune

et des groupes nombreux stationnaient dans les rues de la ville, devisant sur les événements qui échauffaient alors tant de cervelles. En voyant passer ma voiture, une voix tonnante cria : *à bas les riches*, et aussitôt une centaine de gosiers hurlèrent la même imprécation. Mais on ne s'en tint pas là. J'entendis bientôt, se mêlant aux clameurs, le bruit des pas d'hommes courant après la voiture. Le cocher avait pris le grand trot, mais la bande menaçante me suivit jusqu'à l'entrée de ma cour. Là, elle s'arrêta et les cris cessèrent : on commençait à soupçonner ma présence dans l'équipage. J'en descendis et je marchai droit aux hurleurs. Mais ils se dispersèrent avant que j'eusse le temps d'arriver jusqu'à eux.

Ils avaient compris qu'ils venaient de commettre une bévue ridicule. En effet, cette voiture était venue me chercher en toute hâte pour une pauvre femme en couche, presque mourante, que je trouvai dans une misérable maison située non loin du château qu'habitait le riche possesseur de l'équipage, et, si j'arrivai à temps pour sauver la vie à

la pauvre mère de famille, elle en fut redevable à la célérité des chevaux de son opulent voisin, qui était le plus charitable des hommes.

J'aurais voulu faire connaître tous ces détails à ces gens égarés. Mais on voit trop d'hommes qui n'aiment pas entendre la voix de la raison et préfèrent conserver leurs rancunes injustes, leurs absurdes préventions, au fond d'un cœur ulcéré par les plus mauvaises passions, et surtout par celle dont le poëte a dit :

L'envie aux droits crochus, au teint pâle et livide.

La soif des richesses nuit aussi à la société dans une foule de cas, en devenant la source d'un grand nombre de procès ruineux.

C'est aussi le désir de gagner promptement beaucoup d'argent qui détourne aujourd'hui les jeunes gens des deux carrières qu'on doit, sinon mettre au premier rang, du moins classer parmi les plus importantes et dans lesquelles on voit, chaque année, des vides nombreux s'opérer sans que de nouveaux sujets viennent les combler ; je

veux parler du *clergé catholique* et du *corps médical*.

Voyez-vous à quel point les rangs de notre clergé se dégarnissent? Ah! c'est que l'homme ne s'enrichit pas en prêchant la Morale!

Pourtant, quoi de plus beau, de plus séduisant pour un grand cœur, pour une noble intelligence, que la mission de répandre parmi les hommes ces admirables enseignements de l'Évangile sans lesquels la société est livrée aux instincts grossiers de la brute? morale sublime qui combat toutes les formes du vice en exaltant les charmes de toutes les vertus.

On ne peut voir que des symptômes bien graves dans ces difficultés qu'éprouve le clergé catholique à remplacer les membres que la mort lui enlève, et dans cet éloignement qui détourne la jeunesse de s'engager dans les Ordres sacrés. Que peut devenir un peuple à qui manque la plus essentielle des directions, la *boussole morale?*

Il se fait aussi, d'année en année, une raréfaction très-regrettable et très-inquiétante du personnel médical dans les petites localités.

La jeunesse de nos jours estime que l'exercice de la médecine procure beaucoup de peine et trop peu de profits. Elle préfère se lancer dans les entreprises industrielles, où les chances d'arriver à la fortune apparaissent plus nombreuses, plus attrayantes et moins pénibles.

Les jeunes hommes recherchent aussi les fonctions publiques, où les émoluments sont plus assurés, moins exposés aux fluctuations mobiles et aléatoires des honoraires médicaux.

Les nouveaux docteurs vont s'établir de préférence dans les grandes villes, par l'espoir d'y faire de plus gros bénéfices et d'y rencontrer des jouissances plus nombreuses et plus variées.

Pendant qu'un grand nombre de petites localités souffrent du manque de médecin, on voit une véritable superfétation du corps médical dans la plupart des grandes villes. Il en résulte une concurrence effrénée, un entraînement presque irrésistible à mettre en œuvre tous les moyens de conquérir la vogue et de réaliser des gains élevés sans trop de respect, quelquefois, pour l'honorabilité médicale.

Si vous dites aujourd'hui à un jeune homme que la profession de médecin, bien comprise, est éminemment utile, qu'elle est noble, distinguée, qu'elle donne la facilité de rendre des services très-nombreux à l'humanité, d'acquérir une grande considération, vous verrez ce jeune homme sourire de pitié. Il vous répondra :

« *L'honneur sans argent n'est qu'un meuble*
» *inutile.* Les médecins s'éreintent, ruinent leur
» santé en soignant celle des autres. Ils ont
» beaucoup de peine et en sont mal récompensés.
» On se sert d'eux, on les cajole pendant qu'on
» en a besoin, puis, quand la maladie s'est éloi-
» gnée, on les paie d'ingratitude, comme le loup
» à qui la cigogne venait de retirer un os du
» gosier et qui lorsque l'animal à long bec réclama
» son salaire,

» Votre salaire ! dit le loup :
» Vous riez, ma bonne commère !
» Quoi, ce n'est pas encore beaucoup
» D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
» Allez, vous êtes une ingrate !
» Ne tombez jamais sous ma patte. »

On oublie de récompenser les plus grands services qu'il soit possible de recevoir, ceux du médecin qui vous sauve la vie, et l'on dépense des sommes énormes pour satisfaire son orgueil ou ses autres passions.

La pénurie de véritables médecins, dans beaucoup de localités, force, en quelque sorte, les malades à consulter les *charlatans* et les *guérisseurs*, qui souvent leur font plus de mal que la maladie elle-même. J'en ai vu des preuves bien nombreuses et bien déplorables.

L'amour des jouissances matérielles, ce fruit empoisonné que fait mûrir la richesse, engendre de très-grands dangers pour les nations. Il éteint le civisme, l'esprit militaire, ces ardeurs belliqueuses que l'on rencontre si vivaces chez les peuples jeunes et pauvres. Nous en avons eu des preuves malheureusement trop nombreuses et trop saisissantes durant la guerre de 1870.

Les hommes de nos jours, possédés tout entiers par l'ardeur du gain et du plaisir que procure l'aisance, ne comprennent plus le *Dulce et deco-*

rum pro patriâ mori. C'est à leurs yeux une poésie démonétisée, une morale de dupes.

Aussi, les nations arrivées comme nous à la richesse devraient bien se garder d'engager des querelles avec les peuples pauvres, parce que, chez les premières, la jeunesse n'a plus le goût des combats. C'est ainsi qu'ont succombé la Grèce et Rome. Nous avons eu notre tour en 1870. Ne voyait-on pas nos conscrits, nos mobilisés, partir, la plupart avec regret, sans aucun enthousiasme, pour la mission grave dont la patrie venait de les charger? Ils avaient l'air de dire : « *Ubi bene, ibi* » *patria*; notre patrie est là où nous sommes si » bien, au milieu des douceurs de notre tran- » quille existence. » C'était avec un certain effort, une exaltation souvent factice, aiguisée par le vin, qu'ils chantaient :

En avant, marchons...
Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

On était bien loin de l'élan de 1791! C'était à qui, dans les conseils de révision, parviendrait à faire valoir quelque motif d'exemption. On en

produisait, des plus ridicules, avec une audace inouïe.

J'ai la guerre en horreur et je crois que, lorsqu'ils sont arrivés à un certain degré de civilisation, les peuples ne devraient plus s'entre-déchirer comme des bêtes féroces. L'homme éclairé doit avoir en aversion l'effusion du sang et toutes les calamités de la guerre.

En 1870, l'Angleterre, mieux avisée, pendant que nous avions la maladresse d'attirer sur nous les peuples du Nord, séduits, comme du temps des Romains, par l'éclat des richesses que le soleil du Midi verse, avec ses rayons d'or, sur les contrées que nous habitons, l'Angleterre, du haut de son rivage, répétait tranquillement ces vers de Lucrèce :

Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
È terrâ magnum alterius spectare laborem.

« Qu'il est doux, quand les vents soulèvent les vagues
» agitées, de contempler du rivage la détresse du nau-
» tonnier. »

L'Angleterre voyait d'un œil satisfait de grandes

nations, ses rivales, s'affaiblir, s'appauvrir dans de ruineuses batailles. C'est encore un des vilains côtés des peuples enrichis, comme des individus arrivés à la fortune, que d'assister indifférents ou contents aux démêlés sanglants de leurs voisins.

Oui, c'est notre richesse et notre imprudence qui ont attiré sur nous les peuples du Nord. Mais, s'ils sont venus dans notre pays comme autrefois Hercule dans le jardin des Hespérides, ils n'ont pas tardé à s'apercevoir que les *pommes d'or* qu'ils en ont emportées sont une proie dangereuse, perfide, qui se retourne contre eux. Les milliards transportés par la dernière guerre au-delà du Rhin ont donné le vertige aux Allemands et les démoralisent.

Un de leurs députés, M. Léonhart, a dit, dans l'assemblée du Reichstag, que « par suite de la » dernière guerre et des événements politiques » et sociaux qui l'ont suivie, les actes de bruta- » lité se sont multipliés, le respect de la loi et » des autorités diminue, le goût de l'ordre public

» a disparu et le désir de courir les aventures à
» la recherche de l'inconnu est devenu tellement
» considérable que le gouvernement cherche
» des mesures pour l'arrêter. »

L'amour de l'or est tout à fait contraire à l'esprit de cette admirable morale de l'Evangile qui a tiré le monde ancien de la barbarie.

C'est contre les riches donnant l'exemple de tous les vices que le christianisme lance de nombreux anathèmes. Il leur a crié :

Vœ homini possidenti!

« Malheur à l'homme qui possède ! »

Aussi rien n'est plus capable d'éloigner des saines idées religieuses que le culte du veau d'or. Une femme allait bientôt mourir d'un cancer qu'avait engendré ou aggravé une vie licencieuse et l'imprudence qu'elle avait eue, veuve et déjà âgée, de prendre un jeune mari très-vigoureux dans le but d'avoir en lui un fort travailleur pour faire valoir sa petite fortune. J'arrivai à sa porte dans un moment où le prêtre venait d'entrer pour lui offrir le secours de la religion. J'attendis un

instant dans la chambre voisine, et le mari, qui écoutait à la serrure, me répétait la conversation qu'il entendait. « Vous ne voulez pas de mon mi-
» nistère? disait le prêtre; vous ne croyez donc
» pas à l'Enfer, au Démon?—L'Enfer! le Diable! » répliquait la femme d'une voix encore forte et enflée par le sentiment de la résistance, « l'Enfer!
» le Diable! il y a longtemps que je le connais.
» J'ai eu souvent le Diable dans ma poche. —
» Comment? dans votre poche? — *Oui, quand il*
» *n'y avait pas d'argent.* »

Cette malheureuse résista jusqu'à la fin, la visite du prêtre l'avait exaspérée; elle mourut au milieu de la plus pénible exaltation.

J'ai déjà dit que, l'ambition des richesses étant la passion dominante de notre temps, le mobile principal qui fait les mariages, c'est la fortune. Aussi voit-on un grand nombre de filles, qui en sont dépourvues, mourir célibataires après avoir subi tous les inconvénients du célibat, quoiqu'elles soient douées de beaucoup de qualités et qu'elles aient reçu une éducation complète; quelquefois

elles sont d'une race aristocratique et préfèrent vivre pauvres plutôt que d'échanger leur nom contre celui d'un mari plébéien.

La France n'est pas encore tout à fait *démocratisée.*

D'autre part, beaucoup d'hommes restent garçons parce qu'ils ne sont pas capables de se laisser prendre à d'autres yeux qu'aux *beaux yeux d'une cassette*, selon le mot d'Harpagon, et que cette cassette, leur cupidité sans mesure ne la découvre pas facilement.

La double circonstance que je viens de signaler contribue beaucoup à produire un arrêt sensible dans l'accroissement de la population.

Voyez les chiffres de 1875 pour la ville d'Arbois : la même proportion existe à peu près partout.

Naissances...............	97
Mariages	34
Décès...................	143

Il y a 46 décès de plus que de naissances.

Mais tous ces fiers célibataires qui semblent dédaigner le mariage n'ont pas fait vœu de con-

tinence. Leur situation fausse les égare souvent dans des liaisons illicites d'où résulte la plus affreuse des positions de ce monde, celle de l'*enfant abandonné*.

Un jour que je visitais, à la maison d'arrêt d'Arbois, des prisonniers de passage qui étaient conduits, dans une voiture cellulaire, vers une maison centrale de réclusion, je me vis tout à coup en face d'une fille d'une beauté remarquable, offrant dans ses traits fins, dans la pureté des lignes de son visage, tous les caractères qui font dire : voilà une figure de race. Je demandai à voir la feuille de route, et, à côté du nom de cette fille je lus : *enfant trouvé de l'hospice de Lyon*. Elle avait commencé par être fille perdue, elle avait fini par le vol, et son père était peut-être un riche opulent.

La soif de l'or, le désir d'en posséder pour vivre dans la fainéantise et satisfaire tous leurs mauvais penchants, conduit les femmes à la plus lamentable des situations, celle de *fille publique* ou de *prostituée*.

On croit généralement que les grandes villes ont seules le triste privilége de voir dans leur sein la prostitution étaler ses redoutables conséquences. C'est une grave erreur. J'ai vu cette lèpre hideuse de notre corps social faire d'affreux ravages dans nos petites localités et j'en ai tracé le tableau désolant dans un Mémoire (1) dans lequel je disais que l'on rendrait un éminent service à la société en *supprimant la prostitution légale et en édictant des peines sévères contre la prostitution clandestine.*

Que ne fait-on pas, depuis cinquante ans, pour assainir nos villes et nos campagnes?

J'admire tous ces grands et magnifiques travaux. Mais le complément nécessaire, obligé, de ces mesures de salubrité, doit être la disparition de ces cloaques impurs qui, sous le nom de *Maisons de tolérance*, souillent de leur présence nos faubourgs, sont de vraies écoles de démoralisa-

(1) Bergeret, *La prostitution et les maladies vénériennes dans les petites localités.* (*Annales d'hygiène*, 1866, 2e série, tome XXV, page 342.)

tion et créent autour d'elles comme une atmosphère empestée qui envoie ses courants méphitiques dans toutes les directions, jusque dans les plus humbles de nos hameaux.

Quand on ne sait pas se contenter de l'argent que l'on gagne par son travail ou que l'on tire de ses revenus, lorsqu'une mauvaise passion vous pousse à dépenser davantage, on est conduit aussi à un inconvénient très-commun de nos jours : on a recours aux emprunts. On abuse de la confiance de ses voisins, de ses amis. On emprunte sans savoir comment on rendra ; on s'en tourmente souvent fort peu ; ou bien, l'on achète à crédit, c'est-à-dire par un emprunt détourné ; et, trop souvent, cette riche toilette que vous voyez passer, ce dîner succulent dont le bruit ou les émanations arrivent à vos sens par une fenêtre ouverte, on ne les a pas payés, on ne les paiera peut-être jamais. Comment de pareils écarts ne conduiraient-ils pas aux abîmes ?

Dans cette rapide évolution de notre société moderne vers la démoralisation, il faut surtout accuser les grandes villes.

C'est d'elles que nous vient la contagion du luxe et de l'amour des jouissances. Elles sont véritablement comme ces serres chaudes dans lesquelles une culture forcèe, une fumure exagérée, aidées d'une haute température, font germer une foule de petits champignons dangereux dont l'action dévorante fait le plus grand mal aux végétaux qu'ils envahissent. C'est dans les serres chaudes où l'on forçait la végétation de la vigne pour avoir des raisins au printemps que s'est développé ce parasite si redoutable, cet *oïdium* qui est devenu le fléau de plusieurs contrées vinicoles et l'*épée de Damoclès* en ce moment suspendue sur nos coteaux jurassiens.

La société a aussi beaucoup à souffrir des visées ambitieuses de l'homme qui a conçu le désir d'arriver aux honneurs, aux charges de l'Etat par l'appât d'un traitement, ou qui, possédant la richesse, veut y ajouter les dignités qui flatteraient son orgueil.

Trop souvent les convoitises de l'homme sont un puits sans fond que rien ne peut remplir. On

en voit qui passent leur vie à rêver le Capitole. Mirabeau disait aux Jacobins de son temps, dont les prétentions étaient exorbitantes : « On ne » tarde pas à se dégoûter des gens qui ne sont » contents de rien. » — Nous avons bien aujourd'hui quelques petits-fils de ces Jacobins. Il y en a même un peu partout ; dans toutes les classes de la société on trouve des gens mécontents, déblatérant à tout propos, se plaignant, discutant avec feu, se livrant à ces polémiques passionnées desquelles on peut dire, comme Alceste, que le *raisonnement* en bannit la *raison*.

C'est surtout aux approches des élections, dans ces réunions préparatoires où l'on attaque, avec une suffisance imperturbable, les plus grandes questions politiques, philosophiques et sociales, que l'on voit éclater ces discussions malencontreuses qui ne font très-souvent que déconsidérer ceux qui les soulèvent, parce que, au lieu d'opinions simplement divergentes, ce sont des passions ennemies qui s'y livrent une guerre sourde et acharnée.

Que de fois, témoin de ces misérables discordes, j'ai dit avec un poëte :

Gens d'esprit, quelquefois si bêtes,
Cessez donc vos bruyants ébats ;
Sachez que vos jours de combats
Sont pour les sots des jours de fêtes.

Ou bien je me rappelais cette vieille satire qui aurait pu être composée de nos jours :

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
Où chacun joue un rôle différent.
Là, sur la scène, en habit magnifique,
Brillent prélats, ministres, conquérants ;
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,
Nous écoutons, tranquilles spectateurs,
Et quand la farce est mal exécutée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

Au fond de toutes ces compétitions qui se disputent les honneurs de ce monde, on trouve communément la recherche de l'or. Grattez un peu le vernis dont se couvrent la plupart des hommes qui aspirent à devenir les arbitres de nos destinées, vous y découvrirez presque toujours, sous cet épiderme d'emprunt, quelle qu'en

soit la couleur, la recherche de l'or ou des honneurs qui le procurent. On marche à la conquête du pouvoir comme les émigrants de l'Amérique du Nord à la découverte des gisements aurifères, des terrains qui recèlent ce capricieux métal, objet de tant de convoitises.

Quand on veut faire tomber un gouvernement, parce qu'il n'enrichit pas assez vite, on dit de lui qu'il est :

> Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.

L'ambition des honneurs exalte l'amour-propre individuel au point qu'il crève agréablement les yeux. Il suffit qu'on soit ou qu'on se croie habile dans une profession quelconque, pour s'imaginer qu'on est propre à tout, et alors, principalement si quelque besoin d'argent vous presse, vous vous faites candidat. Le poëte s'imagine qu'il fera manœuvrer les hommes au gré de son imagination, comme il fait voltiger dans les airs les sylphes de ses rêves. Le savant croit qu'il peut résoudre les problèmes sociaux les plus compliqués avec des équations algébriques, ou bien trancher les

plus grandes difficultés de notre temps comme il prédit la marche des planètes qui obéissent aux lois générales et immuables de la gravitation universelle. Nous en avons eu des exemples en 1848.

Tous les hommes, du reste, se ressemblent plus ou moins à cet égard. Nul ne se croit incapable de remplir les fonctions qu'il convoite, et pour les attirer à soi on ne manque pas de flatter les oreilles des électeurs en leur faisant croire que le suffrage universel les a doués de toutes les qualités. On leur dit :

Soyez mon partisan ; sans vertu l'on est sage,
Sans rien savoir, on a la science en partage.

Combien ces paroles vont titiller doucement la vanité des ignorants et des sots !

Les passions politiques sont comme le Minotaure qui dévorait tous ceux qui s'approchaient de lui. Elles ne s'emparent pas seulement des hommes chez qui une éducation soignée, des talents quelconques, justifient jusqu'à un certain point leurs velléités de jouer un rôle politique.

Que de médiocrités vulgaires, d'hommes ineptes et obscurs, sentent les bouffées d'un fol orgueil envahir leur pauvre cervelle! A combien d'entre eux on pourrait dire, comme Béranger à Mathurin Bruneau, ce sabotier qui avait rêvé qu'il était Louis XVII échappé à la mort : « Prince, faites-» nous des sabots. » Il ne répugne pas quelquefois aux démocrates les plus austères d'aller trôner dans les châteaux, les demeures somptueuses. Ils ressemblent à un des grands acteurs de la révolution de 1848, Marrast, que ses allures aristocratiques firent surnommer le *Marquis*.

J'ai le plus grand respect pour la nature humaine, jusque dans ses écarts. Les imbéciles, ces aveugles de l'esprit, les méchants même, ces aveugles de la conscience, m'inspirent beaucoup de pitié. Je ne serais vraiment disposé à concevoir des sentiments d'aigreur, si j'en étais capable, que contre ces orgueilleux, intrigants et cupides, qui font tant de mal à notre société, contre ces vaniteux qui se parent du titre de démocrates austères quand ils ont de l'intérêt à

faire les Spartiates. Mais la sévérité des mœurs républicaines, comme les voulait Montesquieu, ne les tente nullement, et ils échangent volontiers la demeure modeste où ils sont nés, d'une famille de laboureurs ou d'ouvriers, contre l'habitation somptueuse de leur voisin, quand l'occasion s'en présente à eux.

Si les électeurs n'ont pas réalisé les rêves ambitieux des candidats, savez-vous comme ceux-ci les traitent ?

Un candidat malheureux disait de ses concitoyens qui n'avaient pas voulu se montrer disposés en sa faveur: « *C'est du bétail humain.* » et ce même candidat, dans les jours qui précédaient l'heure du scrutin, disait aux électeurs : « Vous » êtes le peuple souverain, la nation éclairée et » intelligente. »

L'amour des honneurs électoraux, qui mènent à puiser dans les coffres budgétaires, fait accepter quelquefois ce qu'on a appelé le *mandat impératif*, c'est-à-dire que l'élu, qui a souscrit aux impérieuses exigences de ses électeurs, devient comme

le *Juif errant*, à qui une voix crie sans cesse : *Marche, Marche!* Aussi ces hommes portent au cou la *marque du collier* dont il est question dans la fable du chien et du loup.

L'homme qui court après les faveurs de la foule, si capricieuse et si volage, fait songer à ce que dit l'histoire de Phocion. Il venait de parler devant ce peuple d'Athènes, avec lequel nous avons tant de points de ressemblance, et il était applaudi à outrance. Phocion, se penchant à l'oreille de son voisin, lui dit : « Me serait-il » échappé quelque sottise? »

N'est-ce pas la convoitise brûlante, effrénée, de la richesse, ou plutôt, des jouissances matérielles qu'elle procure, et, d'autre part, l'envie qui dévore les déshérités de la fortune et que ne console pas l'idée morale ou religieuse, n'est-ce pas ces deux passions combinées qui ont fait éclater, en 1871, les horreurs de la Commune, ces abominables saturnales devant lesquelles on est disposé à se voiler la face de honte et de douleur ?

Je ne veux pas agrandir davantage le tableau

que je viens de faire des dangers qu'engendre l'amour insatiable de la richesse.

Il suffit, je l'espère, pour donner l'éveil à ceux que cette passion égare. Un proverbe dit que *l'on tombe du côté où l'on penche.*

Je trouve que les Français inclinent beaucoup trop vers le culte de la matière : l'expérience de tous les temps, les leçons de l'histoire, montrent quel est le sort réservé aux nations qui tombent dans cet écart.

Nous sommes à une de ces époques agitées, troublées, où il est souvent moins difficile de faire son devoir que de le connaître. La confusion dans les idées est souvent telle que l'on pense à ce mot de Cicéron prévoyant le renversement de la domination romaine:

Stultorum plena sunt omnia.
« On voit partout des folies. »

Mon seul désir est d'inspirer aux hommes égarés des réflexions salutaires. Je serais désolé d'être un prophète de malheur comme cet homme qui criait dans les rues de Jérusalem : « Malheur

» à la ville, malheur au temple, » et qui ne disait que trop vrai.

Le rôle de Cassandre est pénible à remplir; mais le médecin, qui plonge sans cesse ses regards dans tous les rangs de la société, est dans une position très-favorable aux observations philosophiques. J'ai vu bien des choses qui m'ont frappé: je voudrais faire profiter les autres de l'expérience que m'ont fait acquérir une pratique très-étendue de la médecine et des relations continuelles avec un grand nombre d'hommes dans toutes les positions.

Je voudrais aussi vulgariser une vérité dont ne sont pénétrés qu'un petit nombre d'esprits: cette vérité, que j'ai déjà formulée, mais sur laquelle on ne saurait trop insister, c'est que, ce qui fait le riche, ce n'est pas la possession de plus ou de moins de richesse, comme ce n'est pas l'absence de fortune qui fait souvent le pauvre. *Le véritable riche est celui qui possède plus qu'il ne dépense ou qu'il ne désire.* N'est-il pas, au contraire, véritablement pauvre, et d'une pauvreté bien malheureuse, celui

qui, ayant déjà une fortune plus ou moins grande, est poursuivi de désirs de richesse inassouvis ?

On est riche de tout ce qu'on ne désire pas.
On est pauvre de tout ce qu'on désire.

Un des moyens de vulgariser, au milieu des populations, ces pensées salutaires, existe dans l'instruction. Il faut répandre la lumière à grands flots. Des connaissances confuses, ou puisées à des sources malfaisantes conduisent à l'irréligion, au matérialisme, à l'athéisme. On a dit avec raison qu'une demi-science éloignait de Dieu et qu'une science complète y ramenait en faisant comprendre la nécessité de son existence.

Le grand philosophe Cousin a écrit cette phrase : « Un Dieu sans monde serait comme s'il n'était » pas ; un monde sans Dieu ce serait pour mon » esprit une énigme indéchiffrable et pour mon » cœur un poids accablant. »

De cette vérité philosophique de l'existence d'un Dieu découle tout un code moral et la condamnation éclatante des convoitises matérielles qui réduisent l'homme au sort de la brute. Mais

il n'est pas moins vrai que l'homme est destiné à un perfectionnement indéfini. Aussi je n'ai jamais compris l'aveuglement singulier de certaines gens attardées sur le chemin du progrès, ne comprenant pas qu'il est tout à fait dans le dessein de Dieu, dans le plan de sa création, et qui traitent d'*invention du diable* les plus belles découvertes de la science moderne.

Il faut répéter souvent aux hommes de nos jours que le bonheur, la santé qui en est la base, résident bien plus dans une vie simple, modeste, frugale, que dans les jouissances fortement assaisonnées ou les satisfactions puériles de la vanité.

Gaîté, travail et modestes repas
Sont trois docteurs qui ne nous trompent pas.

Riches, fuyez ces plaisirs sensuels qu'un peuple aveugle vous envie, parce que le dernier des goujats se dit qu'il pourrait en faire autant avec votre or. Recherchez les jouissances morales, celles de l'esprit, le culte des arts, des lettres. Vous y trouverez les grandes et véritables satisfactions de ce monde, et les déshérités de la for-

tune, les ignorants, ne pourront pas vous les envier, parce qu'ils seraient impuissants à vous imiter et qu'ils ne comprennent pas le charme de pareilles jouissances, les seules vraies pourtant, les seules durables.

N'oubliez pas ce mot de Saint-Jérôme :

Transeunt solemnitates, cupiditates manent.
« Les solennités passent, les cupidités restent. »

N'oubliez pas cette bergère des contes de Fées qui, devenue princesse, se trouva si malheureuse qu'elle voulut revenir à ses moutons.

Ecoutez aussi cette histoire d'un Anglais mélancolique, atteint de *maladie noire* au milieu d'une fortune immense. Les médecins ne trouvaient aucun moyen pour le guérir. Un de ses amis, homme d'esprit, voulant le faire voyager pour le distraire, lui dit un jour qu'un excellent remède contre sa maladie serait d'avoir la *chemise d'un homme heureux* et de la porter: Il cherche aussitôt autour de lui un homme heureux pour lui demander sa chemise et il n'en trouve point. Chacun de ses voisins a un ennui, un désir, une

passion qui trouble plus ou moins son existence. Alors l'Anglais se met en route, il arrive sur le continent, va frapper à la porte des palais, des châteaux, de toutes les résidences où paraissait régner le bonheur. Il ne le rencontre nulle part. Partout il manquait plusieurs choses à la félicité. Il avait ainsi parcouru la plus grande partie de l'Europe, et n'ayant découvert nulle part ce qu'il cherchait, il commençait à se désespérer, à couver les plus sinistres desseins, lorsqu'un jour, s'étant égaré dans la campagne, il entend venir à lui, d'une ferme isolée, un chant joyeux. Il approche, voit un gros garçon à face réjouie qui cesse de chanter pour le saluer très-gracieusement. — Eh bien, mon cher, vous voilà bien gai, lui dit l'Anglais, vous avez l'air d'être bien heureux ? — Oui, oui, Monsieur, je suis heureux. — Est-ce bien certain ? — Oh ! oui, très-heureux ; je suis pauvre, il est vrai, simple valet dans cette ferme ; mais je suis à la veille de me marier. — Avec une jeune fille riche ? — Non, pauvre comme moi, mais si vous saviez comme elle est

gentille ! Oh ! je suis bien heureux, je vous le jure. A ces mots l'Anglais ne peut plus se contenir ; il se précipite sur la blouse du valet et la soulève en lui disant avec feu : « Il me faut à tout prix » votre chemise. » Mais, ô surprise, ô douleur ! *Cet homme heureux n'avait pas de chémise.*

Le véritable remède pour l'Anglais mélancolique eût été de répéter et pratiquer tous les jours la maxime qu'un gracieux philosophe a poétisée dans ces jolis vers :

A qui serai-je utile, agréable, aujourd'hui ?
Voilà, chaque matin, ce qu'on devrait se dire,
Et, le soir, quand des cieux la clarté se retire,
Heureux à qui son cœur tout haut a répondu :
Ce jour, qui va finir, je ne l'ai pas perdu ;
Grâce à mes soins j'ai vu, sur une face humaine,
La trace d'un plaisir ou l'oubli d'une peine.

Riches, sachez surtout vous occuper. L'oisiveté est la source de tous les maux, ne perdez point de temps : *Carpe diem.* La santé et le bonheur du riche occupé rayonnent sur les pauvres qui l'entourent. Le désordre du riche oisif est copié par son entourage qui en souffre comme lui.

La meilleure de toutes les positions est dans l'*aurea mediocritas*.

Il en est souvent des hommes comme des jeunes filles : les plus honnêtes, les plus heureuses, sont celles dont on parle le moins.

L'Evangile a dit : « Que sert à l'homme de » gagner l'univers s'il vient à perdre son âme, » et moi, médecin, j'ajouterais « s'il vient à perdre » sa santé. »

L'Epicuréisme a cessé d'être une manière honnête de vivre le jour où Condorcet, s'empoisonnant, fit ses adieux au volume d'Horace qu'il portait toujours sur lui.

Il faut que la richesse se fasse oublier, qu'elle se garde bien d'éveiller la jalousie par l'étalage d'un faste inutile.

Qu'elle sache adroitement, sans s'abaisser trop, se mettre au niveau du pauvre. Rien n'est plus capable d'adoucir l'amertume de celui qui n'a rien que de voir la richesse se rapprocher de lui. Napoléon Ier était chéri de ses soldats parce que, lui, le grand Empereur, le souverain tout puis-

sant qui avait autour de lui, dans l'entrevue d'Erfurth, une cour composée de têtes couronnées, il se laissait appeler par ses troupiers le *petit caporal* et se présentait à eux avec sa *redingote grise.*

Gagnons l'affection du pauvre en lui faisant du bien, et toujours sans hésitation. *Bis dat qui citò dat: donner vite, c'est donner deux fois.* Descartes disait : « Il n'y a rien de plus grand que de faire » du bien aux autres et de mépriser son propre » intérêt. » Ne mettez pas *virtutem post nummos, la vertu après les écus*, comme on le fait trop généralement.

Il faut, pour être heureux, avoir des obligations, des devoirs à remplir. Le riche doit s'en créer, s'il n'en a pas.

Ne laissez pas exister autour de vous la moindre fissure par où l'ennui puisse pénétrer dans votre vie.

Le grand secret pour y parvenir, c'est de se vouer au travail, et surtout à un travail utile.

Il faut que l'homme riche agisse presque tou-

jours comme s'il ne l'était pas, ou comme s'il était sûr de cesser de l'être un jour par l'effet d'un de ces coups du sort, de ces caprices de la Fortune qui sont si fréquents.

Il faut que l'homme riche se rende utile à la société. C'est à lui qu'il sied bien de s'occuper activement de toutes les œuvres de charité, dont les formes sont si variées, de remplir les fonctions publiques non salariées, qui permettent de faire le bien de tant de façons, de rendre de si grands et si nombreux services. La richesse lui donne l'indépendance et il doit être moins disposé que l'homme qui ne possède rien, ou l'homme endetté, à devenir la créature, le complaisant d'un pouvoir absolu et autoritaire qui lie les hommes avec des chaînes d'or.

Mais, malheur aux riches qui ne vivent que pour eux, chez qui l'égoïsme étouffe l'amour de l'humanité, qui n'usent de leur or que pour corrompre ceux qui les entourent, souiller la vue de leurs honnêtes voisins par le spectacle de leurs vices, de leurs débordements. Je les défie d'être

heureux et contents, ils sont souvent plus à plaindre que le dernier des misérables.

Mais, voulez-vous, dira-t-on, condamner d'une manière absolue toutes les dépenses de luxe? Assurément non! Le luxe bien compris, bien appliqué, expression du bon goût, efflorescence d'un art élégant et correct, ce luxe est une des plus belles manifestations de l'esprit humain.

Jésus ne laissait-il pas la femme de Béthanie lui verser des parfums d'un grand prix sur la tête? et, quand ses disciples en parurent scandalisés, ne leur fit-il pas cette réponse : « Ce qu'elle vient » de faire envers moi est une bonne œuvre : » pourquoi faites-vous de la peine à cette femme? » vous aurez toujours des pauvres parmi vous, » mais vous ne m'aurez pas toujours. »

Jésus allait se mêler au luxe de Zachée, homme fort riche et de mauvaise vie. Mais c'était pour le convertir et lui faire donner la moitié de son bien aux pauvres.

Néanmoins, la simplicité est toujours préférable à l'étalage somptueux du luxe et de la toilette.

François de Sales voyant Madame de Chantal, veuve, entourée de rubans et de dentelles, lui dit : « Avez-vous le désir de vous remarier ? — Oh ! » certes non ! — Eh bien, il faut *mettre à bas* » *l'enseigne.* » Il ne le dit pas deux fois.

Non-seulement la simplicité sur soi, mais la simplicité autour de soi, la nature telle que le bon Dieu l'a faite, offre des charmes incomparables pour les cœurs purs, pour les esprits justes et droits. On lit ce qui suit dans les lettres d'une femme d'esprit, de cette Princesse Palatine dont un haut rang n'avait pas gâté les sentiments: « J'aime mieux un potager que les jardins ornés » de statues et de jets d'eau : un ruisseau me » plait davantage que les somptueuses cascades : » en un mot, tout ce qui est naturel est infini- » ment plus de mon goût que les œuvres de l'art » et de la richesse. Celles-ci ne charment qu'au » premier aspect : dès qu'on y est habitué, elles » fatiguent, on ne s'en soucie plus. »

Mlle Frédérique Bremmer, une grande artiste, fatiguée des honneurs dont l'accablaient les Amé-

ricains des Etats-Unis, écrivait : « Ils n'ont pas
» pitié d'une pauvre Lionne qui doit faire la belle
» et remuer la queue aussi longtemps qu'il lui
» reste un souffle de vie; on dit qu'à Boston ils
» ont vraiment tué Spurzheim à force de poli-
» tesses.

» Ce matin, sur la route où nous passions, je
» regardais avec envie une poule qui, devant une
» jolie ferme, était couchée dans la poussière et
» se baignait au soleil: je pensais qu'il valait
» mieux être une poule qu'une Lionne. »

Je n'aime pas qu'on attache une importance capitale aux objets luxueux.

Mais j'approuve surtout un certain luxe qui a pour effet des améliorations dans l'hygiène, la salubrité des habitations.

D'ailleurs, l'objet le plus simple, le plus vulgaire, peut devenir, par les souvenirs, le long usage, aussi précieux que ceux qui brillent de l'éclat de la richesse.

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

Le bonheur est surtout dans la paix du cœur,

et, quand on la possède, rien ne peut troubler la félicité. C'est ce que Madame de Tracy recommandait, en disant : « *Il faut avoir son soleil en* » *soi-même.* »

Il est certain que les impressions venues du dehors diffèrent complétement selon la disposition d'esprit de ceux qui les reçoivent. C'est ainsi que le son des cloches n'est plus le même selon qu'il appelle à une fête par ses volées joyeuses ou bien que, par son glas lugubre, il convie à une funèbre cérémonie : et pourtant, ce sont les mêmes cloches, les mêmes sons.

Je l'ai dit et je ne saurais trop le répéter, le travail, ce grand préservatif des mauvaises passions, des maladies, ce remède qui les guérit si souvent, le travail est le *Roi du monde moderne*, pour les peuples comme pour les individus. Sa royauté est légitime, nécessaire, elle anéantira l'orgueil de ceux qui lui résisteraient.

Que l'homme favorisé par la fortune, la position sociale, cherche ses plaisirs les plus vifs dans la science, douce et limpide étoile, chaste

et bienfaisante Egérie, bien digne de guider les pas de tout homme sensé, et dont les inspirations donnent la félicité, le bonheur pur et sans mélange, à ceux qui ont la sagesse de ne pas les laisser obscurcir par les bouffées d'un sot orgueil, d'une puérile ambition.

Que les femmes disposées à chercher le bonheur dans la dissipation du monde se rappellent que la digne et heureuse mère dont parlent les livres saints *domi mansit, lanam fecit; elle ne quittait pas la maison, elle filait de la laine.*

Le travail donne de la saveur aux mets les plus communs, aux jouissances les plus simples.

Le travail porte le calme dans les esprits livrés à quelque tourment : « *In labore requies* : Le repos, » pour eux, est dans le travail. »

Une vie de travail peut seule permettre à l'homme fatigué, ou parvenu à un âge avancé, de goûter le repos dignement ; *otium cum dignitate.*

C'est de l'homme âgé, qui a bien rempli son existence par le travail, que l'on a dit : « Pour lui » la vieillesse n'a rien de pénible ; elle est comme » le soir d'un beau jour. »

La devise des Empereurs Romains avant la décadence était : *Laboremus ; Travaillons.*

Le travail peut seul conduire à une aisance honnête. Que je plains ceux qui comptent, pour atteindre la richesse, sur sa *Majesté le Hasard, roi des insouciants et des paresseux !*

Il faut surtout que l'homme évite, sous prétexte de travail, de se livrer à ces entreprises véreuses dans lesquelles on abuse de la crédulité des autres, ou à ces intrigues basses qui ont pour objectif les fonctions salariées.

Mieux vaut plus d'*honneur* que d'*honneurs*. La recherche inquiète, passionnée, des honneurs salariés, entraine trop souvent la perte de celui qui s'y abandonne.

Mieux vaut goujat debout qu'Empereur enterré.

Saint Augustin a fait cette magnifique comparaison : « Voyez, dit-il, la tulipe et l'épi. L'inutile » fleur est orgueilleuse et droite, parce qu'elle » est vide ; et la grappe de froment est humblement penchée, parce qu'elle est pleine. »

Que le riche, surtout, évite de commettre un de ces actes coupables dont le souvenir, le remords, gâtent l'existence, la minent, la consument et condamnent à un tourment incessant, comme la tache de sang que voyait Lady Macbeth et que *toute l'eau des mers n'aurait pu laver.*

Que tous les Français deviennent des abeilles travailleuses et qu'il n'y ait jamais parmi eux de frélons paresseux, gourmands et pillards.

Que ceux qui n'ont pas encore la fortune y arrivent par des voies honnêtes qui permettent de marcher le front haut et le regard limpide.

Que ceux qui sont déjà riches ne se servent de leur fortune que pour accomplir de grandes et belles choses, faire des heureux autour d'eux. Qu'ils se disent comme Cicéron : « *Mors mea ne careat la-*
» *crymis, linquamus amicis mærorem, ut celebrant*
» *funera cum gemitu.* » Je veux que l'on pleure
» sur mon trépas, je veux que mes amis me
» regrettent et que des gémissements se fassent
» entendre à mes funérailles. »

Qu'ils sachent surtout borner leurs désirs, comme ce poëte qui disait :

Trop grand avoir me paraît inutile ;
Pour assurer ma somme de bonheur,
Il ne me faut qu'un petit champ fertile
Dont je serai l'unique moissonneur,
Des arbres verts borneront l'héritage
Et les oiseaux y viendront gazouiller.
Que l'on ajoute encore à mon partage
Des bestiaux avec un poulailler ;
Que j'aie aussi des fruits et du laitage,
Un peu de bœuf pour me faire un potage ;
Qu'on me bâtisse un modeste ermitage
Pour me garer du froid et des chaleurs ;
Avec cela donnez-moi quelques fleurs,
Et du soleil ; je n'en veux davantage.

Gardons-nous de puiser nos inspirations dans ces romans modernes qui étalent une félicité mensongère au milieu d'un sensualisme grossier qu'on ne peut satisfaire qu'avec beaucoup d'or ; car, ce bonheur fictif échappe à l'homme dont le cœur est blasé, les sens émoussés.

Demandons la règle de notre conduite à cette morale sublime de l'Evangile qui a des maximes pleines de sagesse pour toutes les situations, toutes les épreuves de la vie.

Ah ! répandons les doctrines bienfaisantes de

Jésus, au lieu de prêcher aux hommes ces erreurs funestes que fait briller à leurs yeux l'Epicuréisme avec son mirage trompeur.

Que de consolations pour l'homme affligé dans ces paroles :

Qui seminat in lacrymis in exultatione metit.

« Celui qui sème dans les larmes récolte dans l'allégresse. »

Beati qui persecutionem patiuntur.

« Heureux ceux qui souffrent la persécution. »

Et erunt postremi primi et primi postremi.

« Les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers. »

Beati qui lugent, quia consolabuntur.

« Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

Il n'y a point de paroles suffisamment sévères pour flageller ces criminels sophistes qui, dans un but ambitieux, en répandant au milieu des populations des romans malsains, des pamphlets et des articles de journaux venimeux, s'appliquent à verser sur les blessures de l'humanité le fiel et le vinaigre, pour les envenimer et soulever les classes déshéritées contre les autres.

Puissent les considérations que je viens d'exposer, les faits que j'ai cités, le tableau véridique et sincère que j'ai tracé de la situation malheureuse d'un si grand nombre de riches, répandre par comparaison, sur les plaies du pauvre, au lieu du vinaigre et du fiel, le baume adoucissant du Samaritain.

Imprudents, qui ne songez qu'à la richesse, *prenez garde.* L'histoire, avec ses enseignements impitoyables, vous crie, comme moi : *prenez garde.* Nous avons déjà subi d'affreux revers quand nous avons eu la maladresse d'attirer sur nous ces peuples du Nord qui ont pu facilement écraser un peuple amolli par l'aisance et nullement préparé pour les combats par les vertus austères qui font les guerriers valeureux.

Faisons un suprême effort pour sortir de notre abaissement : *Sursùm corda!* Tâchons de nous relever en épurant nos mœurs. Tâchons de donner, les premiers, l'exemple d'un peuple qui se régénère.

Cette noble entreprise n'est-elle pas capable de

piquer notre amour-propre, d'exciter notre émulation ? Nous ne saurions faire un plus bel emploi de nos richesses et des brillantes facultés que notre race, notre climat, nous ont départies d'une main généreuse. Si nous ne savons pas nous montrer capables de ce courageux effort, si nous continuons à n'avoir pas d'autre ambition que celle d'augmenter toujours une richesse corruptrice, nous tomberons dans les abîmes. La grande loi de l'histoire se dressera devant nous, implacable, inexorable. Les nations moins riches, moins énervées par le bien-être, viendront nous envahir de nouveau, *mais pour la dernière fois.* Elles diront comme César s'emparant de la Gaule au nom de Rome : « *Finis Galliæ ; c'est la fin de la* » *France.* »

Que je serais heureux si l'avenir me démontrait que ce cri d'alarme, échappé de ma poitrine à l'aspect des travers nombreux qui frappent chaque jour mes regards, n'est qu'un vain cri qu'auraient provoqué des craintes chimériques ! Mais si mes craintes ne sont que trop fondées, si mes aver-

tissements ne s'appliquent pas à des chimères, je désire que mes contemporains en fassent leur profit, qu'ils y puisent un enseignement salutaire et que mon cri d'alarme ne soit pas la voix perdue dans le désert.

CHAPITRE II.

PASSION DE LA DÉBAUCHE.

La débauche se présente sous trois formes principales : 1° *Débauche génitale ;* 2° *Débauche alcoolique ;* 3° *Débauche gastronomique.* Les deux premières font de grands ravages dans la société. La pratique de la médecine m'ayant mis constamment en présence des maux innombrables qu'enfantent le libertinage et l'ivrognerie, j'ai consacré deux volumes à la description de ces plaies sociales et des moyens d'en modérer les inconvénients, d'en écarter les périls. Le premier de ces livres a pour titre : *Des Fraudes dans l'accomplissement des fonctions génératrices.* Le second traite de *l'abus des boissons alcooliques.*

La troisième forme de la débauche, à qui j'ai donné le nom de *gastronomique*, est moins commune que les deux autres. Néanmoins je suis

frappé des écarts dangereux dans lesquels tombent, au point de vue de l'alimentation, un grand nombre d'individus et même des familles entières.

Il est vrai que cette tendance est venue, en grande partie, de la réaction très-vive provoquée, dans le domaine de la médecine, contre le système de Broussais qui préconisait trop exclusivement les saignées et le régime sévère. Ainsi qu'il arrive presque toujours en pareil cas, à la domination absolue de la diète et des émissions sanguines devait succéder une réaction qui tomberait dans l'excès opposé. Nous vivons aujourd'hui sous l'empire de cette réaction, aussi exagérée dans son sens que l'était, dans le sien, la doctrine de Broussais. On n'entend presque plus parler de surabondance du sang et de la nécessité d'en soustraire. Il n'est question que d'*anémie*, d'appauvrissement du sang. Comme on ne peut reconstituer le sang qu'avec des éléments puissamment réparateurs, la conséquence de ce système est qu'il faut se mettre à un usage copieux de viandes succulentes, de vins généreux et de liqueurs to-

niques. De là est né aussi l'emploi de la viande crue, qui est si contraire aux goûts naturels de l'homme. Ce régime incendiaire est bien plus funeste que celui de Broussais. Il conduit à l'intempérance dans les plaisirs de la table et crée, pour ceux qui s'y livrent, un écueil très-dangereux.

Le gastronome finit par tomber dans un état de pléthore, de polysarcie, d'exubérance de sang, de graisse et d'humeur. Cet empâtement général n'est pas compatible longtemps avec le jeu régulier des organes; et, pourtant, il donne lieu à de grandes illusions. Ainsi, beaucoup de femmes, après avoir eu les formes arrondies de la jeunesse, de vingt à trente ans, se voyant maigrir dans les années suivantes, font usage d'une alimentation abondante et substantielle: elles s'imaginent, en prenant ce que j'appellerai l'embonpoint de *seconde formation*, qu'elles se donnent une *seconde jeunesse*. Fatale erreur: elles s'exposent à tous les dangers de la pléthore. Cette rondeur des formes, cet éclat du teint flattent leur vanité. Mais,

en général, les sujets gras et pléthoriques parviennent rarement à la vieillesse, surtout à une vieillesse avancée. Les rouages de la vie, encombrés de ces matériaux en excès, finissent par être gênés dans leurs mouvements, comme les ressorts d'une machine d'acier qui se couvriraient de rouille.

Souvent aussi l'alimentation des gastronomes se compose de mets fortement épicés et irritants. Aux dangers de la pléthore viennent se joindre ceux qui doivent être le résultat de l'excitation causée dans les organes par les principes échauffants qui circulent avec le sang. Les personnes que la sensualité gastronomique a jetées dans une pareille situation sont toujours sous l'imminence d'une maladie grave. Un refroidissement, une vive émotion, suffiront pour faire éclater en eux, avec la plus grande facilité, une attaque de goutte, de rhumatisme, une inflammation des poumons, du foie, des organes digestifs, une congestion cérébrale, une apoplexie.

On ferait un gros volume sur les dangers de l'abus des plaisirs de la table.

La santé des enfants souffre aussi très-souvent d'un excès d'alimentation. Pourtant, un surcroît de nourriture a moins de dangers pour l'enfant, qui prend tous les jours de l'accroissement, que pour l'homme fait. Mais, néanmoins, on observe en eux tous les inconvénients de la pléthore, toutes les maladies qui résultent d'un régime vicieux par la quantité ou la qualité des aliments, souvent par l'une et l'autre à la fois. Ce régime accumule dans leur organisme une grande quantité de sang et d'humeurs qui sont comme un amas de combustibles au milieu desquels la moindre étincelle peut faire éclater un incendie, c'est-à-dire une inflammation.

Les livres que j'ai publiés contre la débauche génitale et la débauche alcoolique, à défaut d'autre mérite, ont au moins celui de mettre sous les yeux du lecteur des tableaux bien capables de l'effrayer, de le retenir sur la pente qui pourrait le conduire à l'abime, en lui faisant voir à quel point il peut compromettre sa santé par la débauche, et que même il s'expose à trouver la mort dans ces jouis-

sances dont le perfide attrait séduit sa sensualité.

Il me semble que ce moyen de contenir les passions humaines dans de justes limites ne doit pas être dédaigné, qu'il peut même offrir de grands avantages à une époque où tous les esprits clairvoyants sont frappés de la situation très-grave dans laquelle se trouve maintenant la société française par l'absence du frein moral. Nous avons brisé le vieux frein religieux qui, pendant des siècles, avait contenu les penchants dépravés. Les Français se trouvent aujourd'hui dans la position périlleuse des nations chez lesquelles une doctrine religieuse et morale, longtemps respectée, finit par être abandonnée et qui ont grand besoin que l'on modifie le frein social usé par le temps, qu'on le retrempe de manière à ce qu'il soit accepté de nouveau pour le salut de la société, si l'on ne veut pas subir le sort de Rome et de Bysance.

En effet, comment ne serait-on pas frappé de l'analogie qui existe entre la situation de la France de nos jours et celle de Rome à l'époque où

Tacite, le grand historien, l'historien philosophe, pressentant les invasions des peuples du Nord qui devaient anéantir l'orgueil de la cité d'Auguste, s'écriait douloureusement : *Sævior armis, luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.*

Il est triste de voir tant d'hommes de nos jours abuser de ces jouissances matérielles qui flétrissent tout ce qu'il y a de noble dans notre nature, en nous faisant rétrograder jusqu'au sensualisme abject des païens et métamorphosent les hommes en *pourceaux* d'Epicure.

Je suis inquiet de notre avenir en voyant percer trop vivement dans l'art, la poésie, la littérature de notre temps, cette tendance à l'adoration de la matière, au culte de la forme, qui, en morale, conduisent à l'athéisme, ou à son équivalent, le panthéisme, c'est-à-dire à l'anéantissement de l'espoir d'une autre vie: affreuse pensée qui est pour l'esprit une énigme indéchiffrable, et pour le cœur un poids accablant.

CHAPITRE III.

PASSION DU TABAC OU L'EMPOISONNEMENT LENT PAR LA NICOTINE.

Je veux flageller, avec toute la sévérité que me permet mon titre de médecin, une aberration bien regrettable et dont les rapides progrès, augmentant d'année en année dans une progression effrayante, sont bien capables d'inspirer les plus vives inquiétudes aux amis vrais de l'humanité. Je veux parler de l'abus que l'on fait du tabac sous toutes ses formes, mais, principalement, du tabac à fumer.

Oui, je le déclare en toute sincérité, je suis épouvanté du rôle que joue le tabac dans notre société contemporaine.

Au commencement du XIXe siècle, le fumeur avait encore un reste de pudeur, de sentiment des convenances. Qui donc, il y a cinquante ans, se serait permis de fumer devant une femme ?

Quel homme bien élevé eût osé paraître en public le cigare à la bouche en donnant le bras à une femme? Quel mari un peu délicat aurait eu la hardiesse de fumer dans la chambre de sa femme?

Que les temps sont changés! Assurément c'est une admirable chose que la civilisation. Les Français se piquent d'être fort civilisés. Les moins modestes, et ce n'est point malheureusement par la modestie que nous brillons, soutiennent hardiment que nous sommes les *Rois de la civilisation moderne.* En vérité, on ne s'en douterait guère en voyant toutes les vilenies et les excès qui s'étalent au grand jour de cette lumière du XIX[e] siècle dont nous plaçons hardiment l'auréole autour de notre front.

Ecoutez ce que nous apprennent les chiffres au sujet de la consommation de tabac qui se fait aujourd'hui dans notre France. En 1829, le tabac ne rapportait *que 28 millions de francs* au trésor. En 1869, c'est-à-dire 40 ans seulement plus tard, le fisc *en a vendu pour 248 millions!!*

Je reste confondu devant un pareil chiffre.

248 millions évaporés en fumée pour servir à la satisfaction d'un penchant factice et dégoûtant ! 248 millions ! Comment ne pas avoir le cœur navré en pensant à ces valeurs énormes qui s'évanouissent dans l'air en vaine fumée, quand un si grand nombre d'établissements utiles, d'écoles, d'hospices, d'asiles de toutes sortes, pourraient être créés avec cet or que vous dépensez de la façon la plus inutile, la plus absurde, la plus pernicieuse.

Les observations que je formule ici ont principalement pour but de démontrer une grande vérité : c'est que le tabac est un *poison*, un *poison très-actif*, capable de produire les plus graves désordres, et de provoquer, soit une mort prompte, soit une mort tardive préparée par une lente décomposition des organes essentiels à la vie.

Aurai-je le bonheur d'opérer quelques conversions ? Je sais de quelle force pèse sur l'esprit humain la tyrannie de l'habitude. Celle du tabac, comme celle des boissons spiritueuses, exerce un empire absolu sur ceux qui en sont devenus les

esclaves. *Habitude, servitude*, dit un vieux proverbe. Mais je tiens surtout à éloigner des inconvénients du tabac les personnes qui y sont restées jusqu'ici étrangères, les jeunes gens qui n'ont pas encore défloré le printemps de leur vie par la sale habitude de fumer ou de priser.

Serai-je écouté ? Mes lecteurs feront-ils comme ces Grecs légers, amis du plaisir, qui, au milieu de leurs amusements, lorsqu'on voulait leur parler raisonnablement, répliquaient : « A demain » les choses sérieuses ; » et ce demain n'arrivait jamais, et, au milieu de la torpeur des esprits, la décadence faisait des progrès rapides qui devaient conduire à un terrible réveil.

Serions-nous menacés de pareils malheurs ? En vérité, je ne peux me défendre d'une certaine appréhension quand je vois l'existence que mènent tant d'hommes qu'étourdit la situation morale et matérielle de notre société moderne.

On ne peut faire dix pas dans les rues, pénétrer dans la plupart des familles, sans rencontrer des hommes qui ont la pipe ou le cigare à la bouche,

Que de fois, en voyant leur foyer incandescent briller au milieu d'un nuage de fumée, je me suis dit qu'il était l'emblème des goûts qui dominent dans la génération d'hommes au milieu de laquelle nous marchons vers la fin du XIXe siècle.

Cette âcre fumée, qui se dégage en volutes ondoyantes et légères d'un foyer brûlant, représente parfaitement l'inconsistance de notre frivole esprit à la recherche des sensations vives, des jouissances factices et fortement assaisonnées.

Nous perdons de vue que la vie est un flambeau, un foyer allumé, qui consume jour et nuit sa provision de combustible, que cette provision est pourtant limitée et qu'elle sera d'autant plus vite épuisée que la combustion naturelle aura été activée par les excitants et les excès.

On dirait qu'au gré de beaucoup d'hommes la combustion vitale ne marche pas assez vite ; ils allument d'autres foyers pour augmenter l'ardeur du premier.

Je divise ce travail en quatre parties :

1° Empoisonnement rapide ou aigu par le tabac.

2° Empoisonnement lent ou chronique.

3° Inconvénients de l'abus du tabac pour la famille et pour la société.

4° Moyens de prévenir et de vaincre l'habitude du tabac.

§ I. — *Empoisonnement rapide ou aigu par le tabac.*

Lorsqu'un individu, qui n'a jamais fait usage du tabac, se met pour la première fois à fumer, il est pris, au bout d'un certain temps qui varie selon les tempéraments, des accidents que produisent les poisons narcotico-âtres, la ciguë, l'aconit, etc.

On ne voit qu'un petit nombre de fumeurs qui n'aient pas payé, par une indisposition plus ou moins forte, le triste avantage de se familiariser avec la fumée que produit la combustion du tabac. Cette indisposition consiste dans des vertiges, des nausées, des vomissements et tous les malaises qui en sont la conséquence.

J'ai connu des personnes très-nerveuses qui

n'ont jamais pu fumer sans que ces accidents se soient montrés si violents qu'ils les ont dégoûtées fort heureusement, et à tout jamais, du tabac.

D'où vient que la vapeur du tabac produit de pareils effets, quand nous pouvons respirer impunément tant d'autres fumées ? C'est que le tabac renferme un poison des plus énergiques, un poison qui, pur et concentré, tue trois fois plus vite que l'arsenic, aussi promptement que la strychnine, que l'acide prussique, comme l'a démontré l'attentat commis par le comte de Bocarmé sur la personne de son beau-frère, le malheureux Gustave Fougnies.

Mais le poison que contient le tabac, dans l'usage que l'on en fait ordinairement, est tellement étendu, délayé, que, bien qu'il provoque des accidents quelquefois très-sérieux, il est rare que ceux-ci puissent devenir mortels.

Néanmoins, sur des natures très-délicates, comme celle d'un jeune enfant, d'un adolescent, ce genre d'empoisonnement pourrait conduire à la mort.

J'en ai vu un exemple qui m'a bien frappé. Dans un café fort achalandé, et dont la plupart des clients étaient fumeurs, ceux-ci, quand la retraite des dix heures sonnait et qu'il fallait fermer le café sur la rue, se retiraient en assez grand nombre dans une petite chambre de derrière pour y fumer encore jusqu'à onze heures ou minuit. Un soir, à dix heures et demie, on vient me chercher précipitamment pour l'enfant de la dame de ce café qui, me dit-on, avait été pris de défaillances telles que rien ne pouvait le ranimer. Cet enfant était âgé de trois mois. Je le trouve dans la pièce occupée par les fumeurs, et dans laquelle je pénètre au milieu d'une vapeur de tabac si épaisse qu'à peine je distinguais les physionomies. J'éprouvai bien vite un tel sentiment de malaise, de suffocation, que je ne doutai pas de la cause qui avait indisposé l'enfant.

Le pauvre petit était d'une pâleur effrayante, baigné d'une sueur froide; il avait le pouls insensible, à peine un reste de battements au cœur et de respiration. La mère le voyait à l'agonie, jetait des cris déchirants.

Sans mot dire, je m'empare du berceau et je me précipite dans la cour voisine, puis, de là, au premier étage, où, dans une vaste salle, près de la fenêtre ouverte, je me hâte d'exercer sur la poitrine de l'enfant des pressions méthodiques, imitant les mouvements de la respiration. A chacune de mes pressions on voyait sortir de la bouche une petite colonne d'air blanchi par de la fumée et sentant fortement le tabac. J'appliquai ensuite ma bouche sur celle de l'enfant et j'aspirai le reste d'air empesté qui était contenu dans ses poumons ; puis je continuai à provoquer artificiellement, et d'une manière précipitée, les mouvements de la respiration, en même temps que je faisais frictionner le corps avec de la laine pour ranimer la circulation. Un instant je désespérais de réveiller la vie dans ce petit corps, tant il offrait l'image de l'agonie. Enfin, j'aperçus un petit soulèvement des côtes, puis un second ; la respiration naturelle se rétablit, lente, difficile, irrégulière, s'arrêtant par moments comme si elle avait usé son dernier ressort ; mais elle se régularisa pour-

tant et l'enfant put être rappelé à la vie. Il se ressentit bien longtemps d'une pareille secousse.

Si j'étais arrivé une demi-heure plus tard, bien certainement il serait mort empoisonné par la fumée de tabac respirée à haute dose.

Si le tabac peut produire de pareils accidents sur des êtres très-faibles et très-délicats, il ne faut pas s'étonner des effets qu'il provoque sur des organisations plus résistantes.

La fumée du tabac obscurcit la pensée; elle la surexcite quelquefois, mais en y jetant toujours un certain trouble plus ou moins prononcé.

Le tabac, même à petite dose, n'excite pas la pensée comme l'alcool; il la berce plutôt et l'engourdit. L'alcool a un premier degré d'excitation gaie, agréable ; il n'en est pas de même du tabac. L'abus du tabac et de l'alcool conduit, dans le domaine des lettres, à des œuvres comme les *Contes fantastiques d'Hoffmann*.

Le tabac énerve l'intelligence, affaiblit l'énergie du caractère, amollit le cœur et le détrempe.

Voyez ce jeune homme qui s'avance fièrement

dans la rue, le cigare aux lèvres, en prenant des airs de pourfendeur, de capitaine Fracasse ; vous croyez peut-être, à voir ses allures, qu'il ferait un fameux soldat ? Détrompez-vous. Quand notre guerre désastreuse de 1870 a éclaté, j'ai vu presque toujours, dans les conseils de révision, ces grands fumeurs qui se donnaient des airs de matamore, de même que les buveurs à gosier toujours altéré, se montrer les plus empressés à mettre en avant toutes sortes de cas de réforme ou d'exemption, pour éviter d'aller défendre leur pays les armes à la main.

N'allez pas croire que cet adolescent, ce gamin des rues, que vous voyez avec la cigarette de papier à la bouche, faisant les plus grotesques grimaces pour exhaler sa fumée, se livre à cet exercice pour le plaisir qu'il y trouve. Non : la saveur, l'odeur du tabac, le feu de la cigarette, tout cela lui est désagréable. Mais il fume pour faire le *bravache*, pour se donner des allures de grand garçon, et c'est dans le moment où il est bien étourdi par les bouffées du tabac que vous

le trouverez surtout disposé à faire des sottises, à être entraîné du côté du mal, s'il en rencontre l'occasion.

La fumée du tabac plonge si bien l'esprit, le cerveau dans une sorte d'hébétude vertigineuse, que rien n'est plus commun que de voir des hommes dont la bouche ne quitte jamais la pipe ou le cigare parce qu'ils cherchent, dans le trouble d'esprit que produit la *nicotine*, l'oubli momentané des regrets qui les poursuivent, des remords qui les rongent. Ce mot de nicotine est le nom donné par les chimistes au poison que renferme le tabac; il vient de *Nicotiana*, expression latine par laquelle on désigne le tabac, et qui est dérivée du nom de celui qui l'a apporté le premier en France, l'ambassadeur *Nicot*.

Que de fois, quand le hasard ou la nécessité m'ont conduit dans une société de fumeurs, j'ai été frappé de l'incohérence dans les idées, du désordre dans les discussions, qui n'étaient, fort souvent, qu'un cliquetis d'éclats de voix inutiles. Je comprenais qu'il devait en être ainsi en sentant

que moi-même, rien que par le fait de me trouver plongé dans cette atmosphère chargée de tabac vaporisé, j'avais bientôt la tête alourdie, je suivais difficilement le fil de mes idées, j'avais de la peine à enchainer mes raisonnements, à penser d'une manière nette et précise.

C'est le tabac à priser qui est, de beaucoup, le moins nuisible ; mais je ne l'ai jamais vu donner de l'esprit à ceux qui n'en avaient pas, et je l'ai vu stupéfier celui d'un certain nombre de priseurs qui en abusaient.

Le trouble nerveux que produit surtout la fumée du tabac rend plus accessible aux mauvaises passions, moins ferme pour y résister.

Que de fautes fait commettre le vertige causé par la nicotine ! C'est au milieu des fumeurs, qui la plupart sont aussi les consommateurs ordinaires de la bière et des boissons alcooliques, c'est au milieu d'une pareille société que se gâtent les trois quarts des jeunes gens. C'est en sortant des tabagies qu'ils vont perdre les jeunes filles.

Ah ! défiez-vous, jeunes filles, quand vous êtes

plongées dans la langueur que produit la fatigue du soir, défiez-vous de cette énervation qu'engendre l'odeur du tabac, quand un séducteur audacieux a lui-même l'intelligence troublée par la nicotine, la conscience fermée, et, par suite, le sens moral perverti, livré à toutes les excitations de la débauche. Ah! prenez garde à ces ombres de la nuit qui empêchent de voir la figure de l'homme lascif, toujours bestiale, souvent hideuse et repoussante, et que vous fuiriez à la grande et pure lumière d'un soleil du matin! Que de fautes, commises au milieu des ténèbres, n'apparaissent dans toute leur gravité à leurs auteurs que le lendemain, au réveil, en face de cette lueur matinale dont les rayons semblent pénétrer jusqu'au fond de leur âme!

Une jeune fille, une malheureuse victime qui avait fort à se repentir d'avoir prêté l'oreille aux perfides douceurs que lui débitait un grand fumeur, m'avouait que le nuage âcre et pénétrant, dont il était sans cesse entouré, lui causait des vertiges, des étourdissements, l'enivrait en quel-

que sorte malgré elle. Elle croyait positivement qu'il l'avait fait tomber dans un état de langueur et d'énervation qui avait dû contribuer puissamment à provoquer le court moment de faiblesse dans lequel son avenir s'était brisé et son bien le plus précieux, l'honneur de son nom, perdu à jamais.

J'ai rencontré des femmes (en très-petit nombre, heureusement) qui fumaient la cigarette. Qu'il était pénible de voir un joli minois faisant la plus affreuse grimace pour exhaler sa bouffée de fumée! Quelle monstruosité! Quel mobile avait pu les entrainer à tomber dans cette dérogation si pitoyable aux usages, aux convenances de leur sexe? Je n'ai jamais pu m'en rendre compte autrement qu'en supposant que ces femmes, qui menaient une vie frivole et mondaine, au milieu de nombreux fumeurs dont elles recevaient continuellement les adorations à courte distance, avaient voulu s'habituer, en la produisant elles-mêmes, à cette vapeur de tabac dont on les entourait sans cesse comme d'un nuage, à ces

haleines chargées des senteurs les plus véhémentes, depuis celle du rhum jusqu'à celle de la nicotine. Elles avaient trouvé l'expédient de se saturer elles-mêmes de la vapeur du tabac.

Je ne saurais exprimer toute l'impression pénible que me faisait la vue de ce petit cylindre noir, avec son bout incinéré, au milieu d'un joli visage : c'était comme une chenille sur une rose, comme un crapaud dans une touffe de paquerettes.

Quelle moue affreuse, burlesque, grimaçante, se dessinait sur ces lèvres, ordinairement si gracieuses, quand elles s'entr'ouvraient, à des intervalles réguliers d'une monotonie insipide, pour laisser échapper la petite colonne de fumée! Que j'aurais voulu que la belle dame se vît, à certains moments, dans une glace! elle eût jeté un cri d'horreur.

Je déclare que rarement j'ai ressenti une pareille répulsion, un regret plus vif, en présence de tant d'actes de dépravation par lesquels on voit les hommes dégrader l'admirable organisation qu'ils ont reçue de la nature.

L'odeur du tabac est si pénétrante, elle s'attache si solidement aux objets qui en ont été baignés, qu'elle peut devenir le point de départ des incidents les plus graves et les plus compliqués, en trahissant les personnes qui en ont été imprégnées.

Un homme qui avait eu toutes sortes d'aventures, durant une jeunesse très-échevelée, ayant fait une grave maladie dont je le guéris, m'a raconté un effet assez singulier du tabac, en m'engageant beaucoup à le publier quand je le jugerais utile. Je vais remplir aujourd'hui ses intentions.

On voit tous les jours avec quelle incroyable légèreté se font les mariages.

J'en ai été tellement scandalisé, dans tout le cours de ma carrière médicale, que je prépare un livre dans lequel je ferai le tableau des inconvénients innombrables qui en résultent pour la santé. C'est à l'occasion d'un de ces mariages sottement bâclés qu'on a pu voir l'odeur du tabac trahir un grave secret et conduire aux plus tristes conséquences.

Une fort jolie fille s'était laissé entraîner, après une courte résistance, à épouser un homme qui lui déplaisait. Mais cette union, par certains côtés, flattait l'orgueil de ses parents et chatouillait aussi la vanité de la jeune demoiselle.

Le mari était laid, avait des allures un peu ridicules. Il fut impossible à la jeune femme de s'attacher à lui, et le public ne s'en montra point surpris.

Les célibataires à la recherche des galantes aventures ont un flair plein de finesse pour découvrir les femmes qui n'aiment pas leur mari. Quand une femme est dans une pareille situation, en général, elle ne manque pas de consolateurs. Un beau fumeur se chargea d'adoucir les amertumes conjugales de la dame. Il se fit admettre parmi les invités de la maison, flatta très-adroitement tous les petits travers de l'époux et se ménagea peu à peu des entrevues particulières avec la femme. Mais voilà qu'un beau jour le mari, qui ne fumait jamais, et ne laissait pas fumer dans sa maison, sentit ses narines frappées

d'une odeur caractéristique de fumée de tabac dont l'ample et belle chevelure de sa femme était fortement imprégnee. Aussitôt d'affreux soupçons lui traversent l'esprit. Cette odeur lui rappelle d'autres particularités qui ne font que les confirmer. Les serpents de la jalousie vont lui mordre le cœur. Sous le coup d'une première impression, il fait une scène violente à sa femme, lui interdit de revoir le fumeur. Mais c'était un profond tacticien, ce mari, un passé maitre en fait de diplomatie conjugale. Il sentit bien vite qu'il s'était trop hâté, qu'il avait pu briser toute l'affection dont il se croyait encore l'objet de la part de sa femme.

Il l'aimait si passionnément, cette femme! et il avait une si forte dose de suffisance qu'il espérait toujours être payé de retour. Il se mit donc à redoubler d'attentions, de soins, de caresses, pour devenir le maitre absolu de son cœur et de sa personne. Il commençait à croire à son triomphe lorsqu'une autre complication vint jeter de nouveaux nuages entre les deux conjoints. La dame

avait trouvé encore le moyen d'avoir quelques rares entretiens avec le favori évincé par l'autorité maritale. Le cigare avait été abandonné à peu près totalement et les plus grandes précautions prises pour que l'odeur du tabac ne vînt plus faire au mari de dangereuses révélations. Il en résulta un autre inconvénient, que le couple imprudent n'avait pas prévu. Parmi les défauts physiques dont la nature avait affligé ce malheureux époux, figurait au premier rang une haleine infecte. Les cheveux de la dame se montrèrent, plusieurs fois de suite fortement imprégnés de cette repoussante odeur dans les rendez-vous qu'elle eut avec son Sigisbé. Celui-ci qui, déjà, comme tous les hommes dont la passion est satisfaite, commençait à voir dans cette intrigue plutôt un embarras qu'un bonheur, conçut bientôt pour l'odeur des cheveux de la belle un dégoût insurmontable, et il brusqua une séparation sous un vain prétexte. On comprend l'humiliation que ressentit la dame, son dépit, sa colère. Elle ne poussa pas le désespoir jusqu'à imiter Didon après

le départ d'Enée, ni Cléopâtre délaissée par Antoine; mais elle eut des crises nerveuses, des accidents assez graves pour que mon intervention devînt nécessaire.

J'ai soigné une autre femme dont la santé souffrait beaucoup des écarts de sa conduite. Elle m'a raconté comment elle avait été entraînée à commettre sa première faute, à faire ce premier pas dans une voie mauvaise qui décide si souvent le reste de la destinée et la compromet à jamais.

C'était après une soirée passée au milieu du tourbillon des polkas, des senteurs enivrantes de l'héliotrope et du jasmin, des vapeurs vertigineuses du Champagne, que cette jeune femme s'était laissée attirer un instant dans un lieu solitaire, par un homme qui venait d'allumer un cigare et qui la plongea dans un nuage de fumée. Elle sentit, dit-elle, que cette vapeur achevait d'engourdir son intelligence, d'enchaîner sa volonté. Tous ses sens furent bientôt sous le poids d'une fascination insurmontable qui finit par éteindre en elle les impressions du plus délicat

de tous les sens, de celui qu'on ne devrait jamais émousser, le *sens moral.* Elle m'a affirmé que l'aspiration des vapeurs du cigare avait contribué pour une grande part à cette affreuse perturbation de ses facultés physiques et morales qui l'avait entraînée au-delà de ce Rubicon que nulle femme ne peut franchir sans s'exposer aux plus graves conséquences.

Le tabac est un poison si actif que l'on a vu des hommes, livrés au désespoir, songer à le mettre en usage pour attenter à leur vie. J'ai été appelé en toute hâte auprès d'un prisonnier, détenu dans la maison d'arrêt d'Arbois, qui venait de chercher à s'ouvrir les veines du cou avec un tuyau de pipe ordinaire qu'il avait taillé en biseau tranchant contre les barreaux de sa cellule. Il saignait abondamment par une assez large déchirure qu'il avait faite avec ce singulier instrument de suicide. Mais je pus arrêter l'hémorragie. Il m'avoua qu'avant son arrestation, prévoyant qu'il n'échapperait pas à la justice, il avait fumé nuit et jour d'énormes quantités de tabac, avec l'espoir

de se plonger dans un engourdissement qui le conduisit à la mort ; qu'il y était presque parvenu; qu'il comptait donner suite à son projet dans la prison, mais que, le tabac y étant interdit, il avait songé à sa pipe, seul objet qu'il eût à sa disposition, pour en faire l'arme qui lui servît à se donner la mort.

On a vu des jeunes gens qui, sans passer encore pour être malades, ayant un commencement de lésion des poumons ou du cœur, succombaient en faisant l'absurde gageure de fumer douze cigares ou douze pipes sans interruption.

Non-seulement, la fumée du tabac peut déterminer un empoisonnement plus ou moins rapide, mais l'usage de la prise est lui-même capable de produire des accidents.

Lorsque j'étais élève du collége d'Arbois, un jeune étourdi apporta dans la classe un gros paquet de tabac en poudre qu'il avait dérobé à son père. Les autres gamins se mirent à priser avec lui coup sur coup, à l'envi les uns des autres, comptant faire simplement une espièglerie.

Mais bientôt ils sentirent toutes les atteintes d'un malaise général avec faiblesse, pâleur, sueur froide, et la plupart d'entre eux restituèrent leur dîner.

Les effets les plus saisissants, les plus tragiques, de l'action vénéneuse de la nicotine, ont été observés dans l'empoisonnement de Gustave Fougnies par son beau-frère le comte de Bocarmé, dont le procès et la condamnation à mort ont eu un si grand retentissement.

Bocarmé et sa femme avaient mené une vie désordonnée, licencieuse, qui les avait plongés dans la gêne et conduits à la recherche de toutes sortes d'expédients pour se procurer de l'argent.

Le frère de Mme de Bocarmé, Gustave Fougnies, était un homme chétif et malingre, qu'une chute de cheval avait mis dans la cruelle nécessité de subir l'amputation de la cuisse.

Le comte de Bocarmé, pour avoir la fortune de son beau-frère, conçut l'affreuse pensée de se débarrasser de lui par le poison. Il avait étudié la chimie, s'était procuré des instruments de toutes

sortes pour opérer des distillations, et, après des expériences longues et difficiles, dangereuses même, il finit par extraire du tabac la nicotine, cet agent si redoutable qu'une goutte donnée à des animaux les frappe d'accidents mortels presque aussi rapides que la foudre.

Bocarmé, aidé de sa femme, n'eut pas de peine à terrasser son chétif beau-frère, à lui ouvrir la bouche violemment, à verser dans le gosier le terrible poison qui donna lieu à une mort presque instantanée.

Bocarmé a expié son crime sur la place publique de Mons.

Que font les personnes livrées à l'habitude, ou plutôt à la servitude du tabac ? Elles se pénètrent le corps, tous les jours, d'une petite quantité de ce poison qui tue rapidement à la dose de quelques gouttes.

Mais l'empoisonnement lent, à doses minimes, souvent répétées, de nicotine, offre aussi de très-graves inconvénients que je vais maintenant retracer.

§ II. — *Empoisonnement lent ou chronique par l'usage du tabac.*

L'usage habituel du tabac, sous toutes ses formes, est une grave dérogation à ce précepte qui dit que *propreté est mère de la santé.* Qu'y a-t-il de plus sale que la pipe, la prise, la chique?

Un censeur impitoyable et sarcastique disait: « Savez-vous la différence qui existe entre le fu- » meur et le priseur? c'est que le premier fait de » sa bouche un *tuyau de poêle*, et le second trans- » forme son nez en une écurie! »

Quant au *chiqueur*, je n'ose dire à quel cloaque impur j'ai entendu la femme d'un chiqueur comparer la bouche de son mari.

Rien ne ressemble plus au suintement des étables et des fumiers que ce jus dégoûtant qui coule du nez du priseur.

J'ai connu des cuisinières et même des maîtresses de maison chez lesquelles des personnes d'un palais délicat n'auraient jamais voulu dîner, parce que ces femmes étaient priseuses et qu'on

était poursuivi par la pensée que dans les mets auraient pu tomber ces vilaines gouttes d'un jaune brunâtre que distille ordinairement le nez des amis de la tabatière.

La plupart d'entre eux, pour s'excuser de leur mauvaise habitude, racontent qu'ils se sont mis à priser pour des maux de tête. Mais on eût pu guérir ces douleurs d'une façon plus simple et plus inoffensive. D'ailleurs le tabac à priser ne les guérit pas réellement : il ne fait que les étourdir en y ajoutant un mal qui peut devenir plus grave.

Le tabac à priser épaissit à la longue les membranes qui tapissent les narines, obstrue celles-ci au point de les rendre presque imperméables, rend le sommeil pénible, agité, bruyant, devient la cause d'un ronflement quelquefois si retentissant que des femmes se sont plaintes à moi amèrement de ce que leur sommeil en était troublé et me priaient de défendre la tabatière à leur mari.

Le tabac à priser engendre quelquefois des maladies très-sérieuses du nez : des ulcérations, des croûtes fort gênantes, mais surtout ces excroissances de chair qu'on appelle *polypes*.

J'en ai soigné un assez grand nombre qui reconnaissaient pour cause l'usage du tabac.

Rien n'est plus gênant que ces polypes ; ils finissent par obstruer complétement les narines.

Mais ils ne se bornent pas là : végétant comme des champignons, ou comme certains cancers, ils gonflent le nez, l'éraillent, le transforment en un hideux ulcère, pénètrent, du côté du front, dans les cavités du crâne, et finissent par occasionner la mort en atteignant le cerveau.

Le long usage de la pipe ou du cigare a pour la bouche de nombreux dangers. Que de cancers des lèvres j'ai opéré chez les fumeurs !

Examinez la bouche d'un homme qui fume depuis plusieurs années. Quels ravages ! Les dents sont noires, calcinées, démantelées, réduites à des chicots qui ressemblent à de petits morceaux de charbon ; les gencives sont enflammées, fongueuses, la langue déchiquetée.

Je vois souvent employer le tabac contre les rages de dents. Rien de plus nuisible. Vous ne faites que pallier la douleur, la masquer par une autre

sensation et vous perdez toutes vos dents par l'action du principe âcre, corrosif, qui se trouve dans le tabac.

La bouche souffre surtout de l'emploi de cette pipe écourtée qui, dans le vocabulaire des fumeurs, a reçu avec raison le nom de *brûle-gueule.*

La cigarette de papier offre les mêmes dangers à un degré encore plus marqué.

Le tabac à fumer pervertit à la longue le sens du goût, ôte l'appétit. Les saveurs douces, les seules qui soient naturelles, finissent par n'être plus perçues et les fumeurs sont conduits inévitablement à faire usage des assaisonnements violents. Ce sont eux qui consomment le plus de sel, de poivre, de moutarde; puis on arrive aux vins chauds, aux liqueurs fortes; et tous ces excitants s'usent à la longue, et l'on tombe dans un dégoût profond, irrémédiable, pour tous les aliments.

Le fumeur a la bouche si échauffée par le foyer incandescent allumé au-devant ses lèvres qu'il est entraîné à boire souvent; aussi, la plupart

des fumeurs deviennent des habitués de café et de cabaret. On y va pour consommer de la bière en fumant, pour étancher la soif qu'éveille dans la bouche la fumée brûlante du tabac. Après la bière, on boit le *pousse bière*, puis le *repousse bière*, c'est-à-dire les rations ordinaires de liqueurs fortes. On est réduit tous les soirs à un état d'hébétude qui fait de l'homme, d'abord une *demi-brute*, et, au bout de quelques années, une *brute bien complète.*

La pipe et la prise sont le premier degré à franchir dans l'échelle des dépravations. Il est rare qu'un homme vraiment délicat, ami de toutes les propretés et d'une bonne tenue, condamne sa personne à devenir un impur foyer duquel se dégagent les senteurs âcres du tabac à fumer, les suintements hideux du tabac à priser.

Quelquefois le palais est tellement calciné par l'impression prolongée du tabac, l'estomac si affadi, que la faim et la soif s'éteignent, même la soif, et ce doit être dans la bouche d'un ivrogne fumeur qu'un poëte a mis cette imprécation :

J'ai vu sans mourir de douleur,
J'ai vu, siècles futurs, vous ne pourrez le croire;
Ah? j'en frémis encore de dépit et d'horreur!
J'ai vu mon verre plein et je n'ai pu le boire!

Quand on abuse du tabac, à la longue l'appètit se perd, le cœur se soulève, l'estomac se révolte. J'ai vu des fumeurs être pris de crampes d'estomac très-violentes qui ne guérissaient que par la suppression absolue de la pipe; et ce n'etaient pas, quelquefois, des fumeurs forcenès et insèparables du tabac: c'ètaient des fumeurs assez moderès pour se contenter d'un cigare ou d'une pipe après chaque repas.

Certains fumeurs disent: « Je fume pour me faire maigrir. » Ils arrivent, en effet, à ce resultat; mais c'est en pervertissant leurs fonctions, en troublant leur équilibre. Mangez et buvez moins, prenez des aliments legers, beaucoup d'exercice, et vous maigrirez tout naturellement sans vous porter aucun prejudice.

J'ai connu des fumeurs qui prètendaient que leur pipe du matin leur procurait une plus grande

facilité pour les fonctions de l'intestin. En effet, le tabac a une action purgative; mais, comme tous les purgatifs, comme tous les remèdes, il finit par ne plus rien faire à la même dose longtemps employée; il faut augmenter cette dose graduellement; on finit par la pousser très-loin et il en résulte une grande perversion des fonctions intestinales. Que les sujets placés dans ces conditions viennent à traverser une épidémie de dyssenterie ou de choléra, ils seront atteints et succomberont les premiers avec une effrayante rapidité.

D'autres fumeurs prétendent, afin de faire pardonner leur habitude, que le tabac leur fait du bien pour leur oppression.

Ici, comme pour les maux de tête, on aime à se faire illusion : le tabac jette l'homme oppressé dans une hébétude qui lui fait oublier son infirmité. Il agit comme un ami perfide qui abuse de votre confiance. Comment en serait-il autrement, quand tant de malades qui ont les bronches irritées n'hésitent pas à dire que l'origine de leurs

souffrances vient de ce qu'ils ont trop abusé du tabac.

Les personnes qui ont les bronches délicates ne peuvent respirer l'air qui entoure les fumeurs sans être prises de quintes de toux. L'usage du tabac porte son action stupéfiante sur le cœur, dont il engourdit l'action de manière à en rendre les battements faibles et irréguliers.

Mais les effets les plus fâcheux du tabac se montrent du côté du cerveau et des nerfs.

Je me suis trouvé souvent dans des réunions d'hommes qui, ayant à traiter des questions graves, n'en avaient pas moins constamment le cigare à la bouche. J'ai toujours été frappé de ce fait qu'après une ou deux heures de séance ces fumeurs avaient le cerveau engourdi, la pensée paresseuse; ils se tenaient la tête baissée sur leurs papiers, la face congestionnée, l'œil gonflé et semblant vouloir s'échapper de l'orbite. Le besoin de fumer était si impérieux pour beaucoup d'entre eux que, lorsque certaines convenances les empêchaient de le faire, ils étaient obligés de

sortir pour fumer au dehors, de telle sorte qu'ils se trouvaient absents quelquefois pendant que l'on traitait et tranchait des questions très-importantes pour lesquelles leur présence eût été très-utile. Autour de la salle où se tenaient ces graves réunions, on marchait à chaque pas sur les crachats et les bouts de cigare, comme aux abords d'un cabaret ou d'un café. Croit-on qu'un étranger témoin de ce spectacle aurait conçu une bien haute idée d'une réunion qui se convertissait ainsi en tabagie ?

On a vu rarement un homme livré à un grand travail intellectuel avoir l'habitude de fumer beaucoup. Pourtant on en cite quelques exemples, comme celui de Newton. Mais, qu'on n'oublie pas comment il a fini. Newton, dans les dernières années de sa vie, avait de telles distractions qu'on l'a vu prendre le doigt d'un petit enfant pour en bourrer sa pipe. Sa tête s'est égarée : il avait des vertiges très-pénibles, les terreurs paniques les plus singulières, surtout en voiture, où il se cramponnait aux portières comme un homme qui va

tomber dans un abime. Il resta trois ans plongé dans la démence la plus complète, et, longtemps auparavant, il avait déjà perdu la mémoire.

C'est au milieu de la fumée du tabac qu'Hoffmann a conçu et écrit ses récits fantastiques, produit d'une imagination surexcitée, entraînée au dehors du domaine des réalités et rêvant, en quelque sorte, avec des yeux parfaitements ouverts.

J'ai soigné deux frères qui m'ont permis d'établir une comparaison assez saisissante entre la vieillesse de l'homme qui s'est imprégné longuement de nicotine et de celui qui a évité de le faire.

Ces deux frères n'étaient pas d'une intelligence égale : le cadet, le mieux doué sous ce rapport, avait rempli de hautes fonctions administratives avec beaucoup d'habileté. Mais, une de nos révolutions si nombreuses avait brisé sa carrière administrative : n'ayant pas su s'occuper dans sa retraite, il s'était mis à fumer du matin au soir.

L'autre frère, moins intelligent, avait une position mieux à l'abri des vicissitudes politiques : il ne fuma jamais.

Dès l'âge de 55 à 60 ans, le frère fumeur subit une décadence morale très-sensible et qui ne fit que s'accroître jusqu'à l'âge de 75 ans où il mourut d'apoplexie. L'autre conserva la plénitude de ses facultés jusqu'à près de 80 ans et mourut de pneumonie.

J'ai connu un écrivain qui prétendait que, pour appliquer son attention, la fixer sur un sujet, il lui fallait fumer des cigarettes. Autrement, disait-il, sa pensée mobile voltigeait d'une idée à une autre sans profit. Mais ce singulier moyen ne lui a pas réussi longtemps; il a été obligé de suspendre son travail, de prendre du repos parce qu'il était tombé dans un état de grande énervation et de trouble des fonctions digestives. Le remède qui lui a réussi le mieux, quand il a voulu retremper ses nerfs, a été l'exercice au milieu de l'atmosphère vitale des champs, au lieu de l'air empesté et concentré de son cabinet de travail.

Le sens moral est profondément affecté, à la longue, par l'action stupéfiante du tabac. J'ai souvent remarqué que les vieux fumeurs se mon-

traient moins scrupuleux, moins délicats que les autres hommes dans la solution des questions où se trouvait en jeu la morale ou la dignité humaine.

Le tabac à fumer, en excitant à boire, tranforme bien facilement et bien vite un buveur en ivrogne.

Charlet, le spirituel artiste, dans ses caricatures sur les ivrognes, leur met presque toujours une pipe à la bouche. Il a fait un dessin représentant un homme appuyé contre un mur et répliquant à une de ses connaissances, qui lui demande : *Que fais-tu là ?* « Mon cher, toutes les maisons » tournent devant mes yeux ; j'attends que la » mienne passe pour y entrer. »

Il ne manquait pas non plus de fumer, cet incorrigible ouvrier esquissé par Charlet, et qui, arrêté en contemplation devant un camarade étendu ivre-mort, ne trouvait pas d'autre réflexion à faire que celle-ci : « Voilà pourtant comme je » serai dimanche ! »

L'usage du tabac enlève l'énergie du caractère, en stupéfiant le système nerveux.

Quand j'ai à faire une opération chirurgicale, même peu douloureuse, sur un homme que j'ai vu passer fièrement dans la rue, le chapeau sur l'oreille, le cigare à la bouche, avec ces allures de pourfendeur qui font penser au lion de la fable, *Leo quærens quem devoret,* je suis à peu près sûr d'avance que ce *Fier à bras*, ce fanfaron impertinent, se montrera très-lâche pour supporter les douleurs de son opération.

J'ai entendu dire à un officier que les fumeurs forcenés étaient loin d'être toujours les meilleurs soldats sur le champ de bataille.

En 1869-70, à la veille de nos récents désastres, j'ai assisté à plusieurs conseils de révision. En voyant la plupart des sujets s'y présenter dans un état plus ou moins avancé de vertige, d'étourdissement, d'ivresse, avec un corps et une haleine empestés par les liqueurs fortes et le tabac, quand j'ai vu le patriotisme éteint chez ces fumeurs et ces buveurs au point que leur grande préoccupation était, non pas d'aller défendre la patrie en péril, mais de mettre tout en œuvre,

même les stratagèmes les plus grossiers, pour se faire exempter du service militaire, je me suis dit avec douleur que jamais de pareils hommes ne pourraient faire de bons soldats et j'ai pressenti tous les malheurs qui devaient bientôt fondre sur nous. Ah ! ce n'était pas ainsi que partaient les volontaires de 1791, parmi lesquels figurait celui qui devait être un jour notre général Delort ! Avec quel entrain ils couraient à la défense des lignes de Wissembourg !

J'ai entendu dire que les élèves fumeurs de l'école polytechnique étaient, en général, inférieurs aux non fumeurs et arrivaient très-rarement parmi les premiers de l'école.

Ce souvenir porte ma pensée sur un fait que de bons pères de famille m'ont signalé bien des fois, depuis quelques années, en le déplorant. Est-il possible que l'usage du tabac soit arrivé à passer pour un acte si simple, si inoffensif, je dirais presque si nécessaire ou si en harmonie avec nos mœurs relâchées, que l'on voie, dans les établissements d'éducation pour la jeunesse, les

maîtres donner l'exemple de l'usage du tabac, des chefs d'institution, sous les yeux de leurs enfants, de leurs élèves, faire circuler des cigares à la fin d'un dîner de fête, tolérer que leurs fils, des adolescents de quinze ans, fument la cigarette?

On a vu pis encore: des mères acheter à leurs fils du tabac, des cigarettes, croyant leur donner plus tôt les allures de grands garçons!!!

La contagion de l'exemple gagne jusqu'aux tout jeunes enfants et rien n'est plus commun que de rencontrer des gamins de huit à dix ans avec la cigarette à la bouche.

Frappé de ce travers, un de nos grands caricaturistes, Cham, a crayonné une nourrice enfonçant un cigare dans la bouche de son enfant comme étant le meilleur moyen de le préparer au sevrage.

L'empoisonnement lent par la nicotine peut conduire à la même stupidité que celle des Chinois qui se rendent idiots en fumant de l'opium.

La force de l'habitude est telle que certains fumeurs aimeraient mieux se passer de manger

que de fumer. Quelques-uns même semblent se vanter de faire une économie sur la consommation des vivres en la remplaçant en partie par le tabac : funeste illusion qu'engendre la passion. Le tabac fait passer la faim, non pas en la satisfaisant, mais en la paralysant. C'est comme l'ivrogne qui se passe de manger pour boire.

Jamais je n'ai mieux compris la tyrannie de l'habitude qu'en apercevant au milieu de la campagne, l'été, sous un soleil brûlant et avec une chaleur de trente degrés, des vignerons, courbés sur la terre, l'arrosant de leurs sueurs, et, avec cette ardeur tropicale, ayant encore à la bouche un *brûle-gueule* incandescent, s'entourant d'un nuage de fumée qui ajoute le feu dont elle est pénétrée à celui qui embrase déjà l'atmosphère.

Quelle activité ils impriment à la combustion vitale, et qu'on est en droit de leur dire qu'*ils allument la chandelle des deux bouts !*

J'ai entendu un fumeur prétendre qu'il en était du tabac comme de tous les poisons, que le corps s'y habituait à la longue et finissait par n'en plus

être impressionné. Il citait l'exemple de Mithridate, qui était parvenu à faire usage impunément de tous les poisons. Mais cette histoire de Mithridate est si vieille qu'il faut s'en défier beaucoup et qu'il est même prudent de la ranger parmi les fables qui étaient si répandues à l'époque où vivait ce fameux roi de Pont.

J'ai vu quelquefois le tabac à fumer, en provoquant une soif exagérée et faisant boire démesurément, déterminer dans les reins le développement de cette maladie singulière appelée le *diabète sucré*. J'en ai observé encore un exemple tout récent chez un homme jeune, vigoureux, qui fumait vingt pipes par jour, et avait consommé jusqu'à deux cents grammes de tabac dans vingt-quatre heures.

Cette maladie fait tomber dans un grand amaigrissement et condamne à un état de langueur pénible toutes les parties de notre organisation.

Du reste, sans que le diabète vienne s'en mêler, l'abus du tabac paralyse à la longue toutes les fonctions animales, celles qui se rapportent à

l'entretien de l'individu, comme celles qui ont pour but sa reproduction, au grand désespoir de ceux qui ont plus de bonheur à remplir ces fonctions que celles qui président aux sentiments moraux et à l'exercice de la pensée.

§ III. — *Influence fâcheuse de l'usage du tabac sur la famille et sur la société.*

1° *Famille.* On se plaint beaucoup, depuis quelques années, du relâchement dans lequel sont tombés les liens qui doivent unir les membres d'une même famille et l'esprit de subordination qui doit y maintenir l'ordre et l'harmonie. Les pères et les mères ne trouvent plus chez leurs enfants les mêmes égards, la même obéissance. Je n'en suis point surpris. Comment un père conserverait-il l'estime de sa famille quand on le voit s'éloigner tous les soirs pour fumer sa pipe, s'en servir comme d'un prétexte pour aller au café, ou dans des maisons où se réunissent les fumeurs ?

Comment les mères pourraient-elles retenir

autour d'elles leurs enfants, quand les pères donnent le mauvais exemple de la désertion du foyer domestique? Aussi qu'arrive-t-il? Dès que le père est parti, les fils en font autant et les filles épient le passage des garçons pour aller deviser avec eux dans la rue, et s'éloigner même dans des lieux solitaires où l'on peut leur appliquer ces paroles d'un moraliste frondeur: *Solus cum solà non cogitabuntur orare pater noster:* on ne croira jamais qu'un jeune homme et une jeune fille en tête-à-tête passent leur temps à réciter le pater.

Souvent même c'est la femme qui profite de l'éloignement de son mari fumeur pour se livrer à d'autres débordements!

A qui la faute? au mari, dont l'absence laisse le champ libre aux séducteurs; au mari, qui devrait rester au poste que son devoir lui assigne.

Les dépenses que certains fumeurs font pour le tabac répandent des germes de division dans les ménages. Que de fois j'ai vu des familles peu aisées manquer des objets de première nécessité,

pendant que le mari fumait du matin au soir et que sa consommation absorbait l'argent qu'on aurait dû consacrer à l'achat du pain, du sel, de l'huile, du fil, etc. ! Que de fois j'ai vu des femmes fondre en larmes en me racontant leur détresse, leurs douleurs à ce sujet, en me peignant les scènes d'emportement du mari quand elles demandaient une pièce de cinq francs pour acheter des chaussures à un petit enfant ; et ce mari dépensait beaucoup plus dans un seul mois, pour son tabac !

Je rencontre souvent un jeune homme de seize ans qui a presque toujours le cigare aux lèvres ; et sa mère infirme est nourrie avec le pain de la charité ! ! J'en ai honte pour lui !

Que de fois aussi, quand je visite les malades dans les familles de fumeurs, quand je suis obligé de prescrire des remèdes pour de pauvres enfants dévorés par la fièvre, pour une femme qui vient d'avoir une mauvaise couche, je vois une larme glisser sur la paupière de cette malheureuse, et quand j'en demande l'origine, j'apprends

qu'il n'y a pas un sou dans l'armoire pour aller chez le pharmacien, parce que le mari fumeur absorbe toutes les petites ressources de la famille.

J'ai connu des intérieurs où des scènes violentes avaient pour cause unique la passion déplorable du tabac qui dévorait les modiques revenus du ménage.

Les enfants sont de petits singes très-disposés à l'imitation de ce qui se passe sous leurs yeux. Comment ne deviendraient-ils pas bientôt des fumeurs en voyant leur père en donner l'exemple? et comment ce père osera-t-il reprocher à ces enfants un vice dont il se rend journellement coupable ?

J'ai connu un certain nombre d'instituteurs qui fumaient. J'en ai vu même, à ma grande surprise, jusque dans les ordres enseignants !

Comment des supérieurs font-ils pour tolérer de pareils écarts? Il ne faut pas trop en être surpris, puisqu'on a vu un inspecteur d'académie circuler, sans la moindre gène, le cigare aux lèvres, sur les promenades publiques, dans les

moments où il aurait dû être au milieu des élèves pour l'exercice de ses fonctions, de telle sorte que celles-ci n'étaient remplies par lui que d'une façon très-incomplète et très-illusoire.

Les jeunes gens qui contractent l'habitude de fumer s'exposent à un inconvénient dont j'ai vu plusieurs exemples. D'abord il n'est pas rare de voir des jeunes filles déclarer nettement qu'elles n'épouseront jamais un fumeur. D'autres ne reculent pas devant le tabac, malgré la répugnance qu'il leur inspire, comptant qu'elles s'y habitueront. Mais, loin de là, quelquefois cette répugnance ne fait que s'accroître quand elles se trouvent continuellement en rapport très-immédiat avec le mari fumeur, surtout si celui-ci se trouve affligé de quelques autres défauts qu'il avait soigneusement déguisés avant le mariage et que le temps fait découvrir peu à peu à sa femme. C'est dans ces situations que la paix du ménage est exposée à toutes sortes de périls.

2° *Société*. L'abus effrayant que l'on fait du tabac est un des signes de notre décadence.

Presque tous les grands criminels, dont les forfaits vont effrayer nos jurés en se déroulant devant les cours d'assises, sont des fumeurs forcenés.

Des observateurs calmes et sagaces ont soutenu que, parmi les causes de nos récents revers, il faut placer au premier rang l'engourdissement de notre armée par le tabac et l'alcool. Ce malheureux empereur, qui n'a pas su prévenir tant de calamités, qui en portera devant l'histoire, avec son entourage frivole, l'écrasante responsabilité, savez-vous comment des médecins, qui l'ont observé de près, expliquent la torpeur dans laquelle était tombée son intelligence, l'hésitation, l'indifférence qui ont marqué les derniers jours de son règne et son regard éteint, dont l'atonie frappait ceux qui l'ont vu de près? Ces médecins ont dit que le prince Napoléon avait contracté, durant son exil et ses longs jours de détention, l'habitude d'avoir presque toujours une cigarette à la bouche; que cette habitude il l'avait conservée sur le trône, et ils soutenaient que cette imprégnation continuelle de son cerveau par la vapeur du tabac

avait contribué, à la longue, à jeter son intelligence dans cet état de paresseuse langueur dont son regard morne et atone était la saisissante expression.

Quel mauvais service il avait rendu à l'armée, dans les derniers temps de son règne, en faisant distribuer un hectogramme de tabac par semaine à chacun de ses soldats? Se sont-ils mieux battus?

Un des auteurs dont les écrits ont exercé le plus d'influence sur les mœurs de notre temps, George Sand, fume toute la journée des cigarettes: et George Sand est une femme! Serait-ce à l'influence de ces cigarettes en permanence que seraient dues, en partie, les pages regrettables dans lesquelles cet auteur, d'un style si admirable, d'un esprit si fécond, a traité sans respect la sainteté du mariage et plusieurs lois fondamentales de toutes les sociétés?

L'usage du tabac nuit beaucoup aux populations en altérant la santé des jeunes gens avant leur complet développement. Le tabac les énerve,

les affaiblit, arrête l'essor de leur tempérament. Or, la croissance des jeunes gens est à peine terminée à 25 ans, comme l'ont positivement constaté les chirurgiens militaires qui étudient l'homme au point de vue du service de l'armée. Ces chirurgiens déplorent tous que la jeunesse française use sa vigueur, ses facultés viriles, dans des excès précoces tellement répandus que, lorsqu'une guerre éclate, qu'un appel général est fait à toutes les forces vives de la nation, les conseils de révision, trop souvent, ne trouvent presque plus de sujets bien capables de faire de bons soldats.

Le cigare est, comme je l'ai dit, l'emblême de cette vie dissolue, échevelée, qui a produit les *petits crevés*. Que de fois n'a-t-on pas dit que l'esprit français de nos jours n'était qu'un feu de paille, une vapeur légère !

M. Thiers, tout récemment, à Ouchy, se plaignait de l'égarement dans lequel tombe la jeunesse française au milieu des mauvaises leçons qu'on lui donne. Ces mauvaises leçons, c'est principa-

lement dans la société des fumeurs qu'elles se font entendre.

Il m'est arrivé quelquefois, en voyage, d'entrer dans un café et de prêter l'oreille aux conversations bruyantes des fumeurs qui s'y trouvaient réunis. Quelle confusion! quelle cacophonie! Comment une idée saine, une pensée mûre et réfléchie, pourrait-elle germer dans ces cerveaux troublés par l'alcool et la nicotine?

Des témoins oculaires de l'abominable commune de Paris ont soutenu que, sans la double ivresse alcoolique et nicotique, sans l'exaltation toute fébrile, toute frénétique qui l'accompagne, aucun peuple du monde n'aurait pu commettre les cruels attentats, les horribles saturnales dont nous avons été les témoins.

D'autres observateurs ont dit qu'un grand nombre de nos soldats, dans la guerre de 1870, ont pu tomber au pouvoir de l'ennemi, atteints d'ivresse alcoolique ou nicotique, plus souvent encore que frappés par les balles étrangères.

Que d'incendies, d'explosions, de catastrophes dont le tabac à fumer est la cause!

On a calculé que tous ces accidents réunis occasionnaient chaque année à la France un préjudice de plus de 300 millions.

La pipe, la prise, la chique, pervertissent les sens au point de les rendre insensibles aux fétides odeurs, aux saveurs fortes, que fuiraient des hommes qui auraient conservé toute leur sensibilité, leur délicatesse naturelle, accrue encore par l'éducation. C'est ainsi qu'on a pu voir de beaux messieurs s'abaisser jusqu'à courtiser des vachères, malgré la puanteur d'écurie dont leur personne était imprégnée et parvenir trop souvent à les séduire, pour les abandonner lâchement après l'attentat consommé.

Parmi les hommes qui sont chargés de diriger leurs semblables, et de le faire surtout par les bons exemples, on doit mettre au premier rang les prêtres. Rendons-leur cette justice: le nombre des fumeurs parmi eux est très-restreint. Il faut les en louer. Le tabac à fumer a pour eux un inconvénient particulier. J'ai connu des dames qui ont quitté leur directeur, en qui elles avaient

pourtant grande confiance, parce que sa bouche, au confessionnal, exhalait l'odeur du tabac.

On a dit que le tabac à priser pouvait être utile à l'homme dans l'exercice de certaines professions qui l'exposent à respirer des odeurs infectes, malsaines, comme le confesseur, avec les haleines puantes, le médecin au milieu de toutes les émanations qu'il respire continuellement autour des malades. Mais il y a bien d'autres moyens moins dangereux d'écarter ou de pallier les mauvaises odeurs. Comment le médecin pourrait-il fumer près des malades? J'ai connu des médecins que certains malades ne voulaient pas admettre près de leur lit, parce qu'ils étaient fumeurs. Et, si le médecin prise, que de fois il sera exposé à humer son tabac, par distraction, avec des doigts très-sales, comme j'en ai vu souvent des exemples qui m'auraient dégoûté à tout jamais de la prise si j'avais eu la moindre tentation d'en user.

Enfin, je dois dire, en finissant ces observations sur le mal causé par le tabac à la société, que

beaucoup de médecins attribuent à son usage excessif l'abandon que l'on a fait, dans le traitement des maladies, des saignées et des sangsues, et la mode trop exclusive qui s'est introduite en faveur des toniques et des excitants. Ils prétendent que les malades offrent aujourd'hui un manque de force, un défaut de réaction qui ne s'observaient pas autrefois.

Il y a du vrai dans cette assertion : mais on en a beaucoup exagéré la portée dans l'application.

Conclusion. Il résulte des faits que j'ai exposés qu'il est urgent de mettre un frein à l'abus immodéré que l'on fait du tabac. Comment y parvenir ? Il ne faut pas trop compter sur les mesures administratives et réglementaires. *Quid leges sine moribus vanæ proficiunt ?* « A quoi servent de » vaines lois sans les mœurs ? »

Il n'y a que deux moyens principaux sur lesquels on puisse compter :

1° Provoquer les efforts individuels, en répandant à profusion dans toutes les classes de la société des publications comme celle que je fais

aujourd'hui et qui placent sous les yeux de la population le tableau lamentable des maux causés par le tabac. 2° Mettre en usage des mesures générales, des efforts collectifs, organiser des comités, des associations contre l'abus du tabac, sur le modèle de celle qui s'est formée à Paris en 1868, rue St-Benoit, n° 5.

1° Efforts isolés ou individuels.

L'essentiel est d'empêcher, par tous les moyens, que les hommes, surtout ceux qui sont jeunes encore, prennent l'habitude du tabac, car, une fois qu'ils ont cette chaine sur les bras, il leur est très-difficile de la briser. Que, sous aucun prétexte, l'homme sensé, judicieux, ne s'expose à une pareille servitude ou y laisse tomber ses enfants.

Qu'on ne vienne point mettre en avant les contrariétés, les ennuis qu'il faut étourdir par le tabac. Ah! malheur à celui qui va puiser dans la nicotine, comme dans le vin, l'oubli de ses chagrins. C'est une consolation factice et passagère.

Cœurs affligés, cerveaux surexcités par quelque mauvaise passion, fatigués par de pénibles pensées, demandez plutôt l'apaisement de vos ennuis à un travail assidu, aux douces émotions de l'âme. Les personnes qui vivent principalement par le cœur, ont les puissantes consolations que procure le sentiment religieux, et les esprits plus cultivés vont les puiser, ces consolations, dans les études sérieuses de la philosophie et de la science.

Ah ! comme il faut se défier de tomber dans les travers que je combats ! J'ai vu des fumeurs, des priseurs, qui avaient reconnu les fâcheux effets du tabac, prendre l'héroïque résolution de rompre avec ce poison. Ils en éprouvaient une telle privation qu'ils finissaient par tomber dans une mélancolie sombre qui était pire que les inconvénients du tabac.

Il fallait y revenir, plonger de nouveau son imagination dans cette torpeur de la nicotine qui berce l'imagination sans l'endormir tout à fait.

Pour arriver à une réforme complète dans l'abus

du tabac, il ne faut pas procéder d'une manière trop radicale, par brusque et complète suppression. Je demande aux fumeurs qui me consultent de diminuer d'abord une pipe, un cigare par jour, puis deux, trois, graduellement.

En opérant ainsi, j'ai vu encore tout récemment un fumeur, qui consommait pour cinquante centimes de tabac par jour, finir par s'accommoder d'une pipe le matin et autant le soir. Assurément une pareille dose ne pouvait nuire beaucoup à un homme qui, par l'excès dans l'usage du tabac, avait gagné des accidents graves du côté des nerfs et de l'estomac.

On peut aussi avoir une pipe, une tabatière, de plus en plus petites et s'imposer l'obligation de ne pas les vider plus souvent que lorsqu'elles étaient grandes.

On peut aussi tromper les organes, comme faisait le pauvre vigneron qui, dans les années où la vigne n'a presque rien produit, après l'invasion de 1870, n'ayant pas un sou pour acheter du tabac, trompait sa bouche en y tenant presque

constamment une vieille pipe toute noire, sentant fortement la fumée, mais veuve de tout tabac.

Il est essentiel de se rappeler le proverbe qui dit que *vouloir, c'est pouvoir*. Rien n'est impossible à l'homme qui poursuit un but avec énergie.

Pour l'aider à atteindre ce but, le plus puissant auxiliaire est le travail. Il faut que celui qui veut faire divorce avec le tabac ne reste jamais sans rien faire; mais il doit se livrer à des travaux utiles, s'il veut fuir les suggestions de cet inexorable ennui qui, disait Bossuet, est une des plaies les plus graves de l'humanité.

2° *Mesures générales ou collectives.*

J'appelle de tous mes vœux, comme auxiliaires dans la croisade que je prêche contre le tabac, des règlements de police qui interdisent sévèrement l'usage du tabac dans toutes les maisons d'éducation, les facultés, les lycées, les colléges, les écoles, etc.

Je demande instamment que l'on cesse de distribuer du tabac à l'armée.

Je conjure nos gouvernants d'augmenter considérablement le prix du tabac. Je ne vois pas de matière imposable sur laquelle puissent peser plus légitimement les exigences du fisc, et, du premier coup, je voudrais que l'on doublât l'impôt sur le tabac. Si cette mesure diminuait beaucoup la consommation, l'État n'aurait qu'à s'en applaudir au point de vue de la moralité et de la santé des populations. Mais il est probable que l'impôt doublé ne rendrait pas moins que l'impôt réduit au chiffre d'aujourd'hui ; si, pourtant, son produit devenait inférieur, qu'il fallût combler ce déficit, on pourrait y arriver en frappant d'autres produits dont la consommation n'offre pas les dangers du tabac, comme les objets de toilette, d'ameublement, certains comestibles qui ne figurent que sur les tables opulentes, pour une simple satisfaction de sensualité.

Il faudrait que, sur tous les points de la France, à l'instar des sociétés de tempérance et des associations contre l'abus des boissons alcooliques, il s'organisât des comités dans le but de poursuivre

la grande œuvre de répression que j'appelle de tous mes vœux. Ces comités adopteraient les règlements de l'association fondée à Paris et pourraient s'affilier à elle. Il n'est pas de pays où la nécessité d'opposer enfin une digue aux débordements du tabac soit plus pressante que dans notre France. Toutes les nations étrangères, même l'Angleterre, l'Allemagne, ont encore conservé un reste de pudeur dans l'usage du tabac sous toutes ses formes. Dans le Holstein, le Hanovre, en Suisse, on a maintenu en vigueur d'anciens règlements qui interdisent de fumer dans les écoles, les universités, les ateliers, même dans certaines promenades publiques. Seule, la France, avec son penchant incurable à pousser toutes les libertés jusqu'à la licence, au mépris de l'hygiène, de la raison, au mépris de toutes les convenances sociales, seule la France s'est affranchie de toute contrainte, comme si elle tenait à se montrer fière d'être mise au premier rang parmi les peuples fumeurs. C'est ainsi qu'elle a pu arriver, en 1869, au chiffre presque

incroyable de 31,215,396 kilogrammes de consommation.

On évalue à plus de 500,000 *francs par jour* la dépense du tabac pour Paris seulement, ce qui représente déjà plus que la *dépense du pain pour deux millions d'habitants!*

Je m'arrête attéré, confondu en présence de pareils chiffres et n'ai plus que le courage de m'écrier tristement : « Que de travaux utiles, que » d'actes de bienfaisance on pourrait accomplir » avec tous ces millions qui vont se perdre dans » l'air en vaine fumée ! »

CHAPITRE IV.

PASSION DU MERVEILLEUX.

Dans tous les temps, l'imagination de l'homme a ressenti une vive attraction, un penchant irrésistible, pour les faits étranges qui la surprennent, la surexcitent, la font sortir du domaine des réalités naturelles pour la transporter dans un monde inconnu, mystérieux, qui lui apparaît tout rempli de merveilles. Cette disposition a diminué considérablement avec le progrès des sciences : elles ont dissipé une foule d'erreurs en démontrant que tel phénomène, qui paraissait extraordinaire en dehors des lois qui régissent les mouvements de notre univers, n'était, au contraire, qu'une conséquence de l'exercice normal de ces lois immuables. Mais les rapides progrès accomplis par la science depuis un siècle sont loin d'avoir dissipé toutes les erreurs séculaires,

les préjugés transmis comme un héritage de génération en génération.

La médecine, par exemple, est encore tout imprégnée de cette rouille du passé, surtout dans les petites localités. Aussi les médecins ont à lutter beaucoup contre cet amour du merveilleux qui pousse les malades et leur famille à préférer souvent des ordonnances ridicules ou dangereuses aux prescriptions dictées par la science et l'expérience.

Les empiètements de la pseudo-médecine sont d'autant plus à redouter que, par les motifs que j'ai exposés dans le chapitre sur la *Passion des richesses*, le recrutement du corps médical se fait aujourd'hui d'une manière insuffisante dans un grand nombre de localités.

Le charlatanisme revêt les formes les plus variées selon les lieux où il s'exerce. Dans le Jura, nous voyons deux sortes de personnes se livrant à la médecine interlope : les *Charlatans* et les *Guérisseurs*.

Quelle différence y a-t-il entre les charlatans

et les guérisseurs ? Le *charlatan* est un fripon qui trompe les malades sciemment, par l'appât du gain, pour leur soutirer des sommes d'argent plus ou moins rondes. Le *guérisseur* est une honnête personne qui fait des ordonnances aux malades ou leur administre des remèdes sans aucune pensée de gain, uniquement pour leur être utile, pour faire le bien, pour soulager l'humanité souffrante, ou bien encore pour satisfaire une manie bizarre, un penchant singulier qui pousse à faire de la médecine. Mais comme le guérisseur n'est pas médecin, qu'il n'a pas fait une étude convenable des maladies, il ne peut les distinguer suffisamment les unes des autres ; il en résulte que le guérisseur donne ses conseils et distribue ses médicaments à tort et à travers, sans discernement. Il est aussi nuisible aux malades que le charlatan : seulement, il épargne un peu plus leur bourse. Il est, du reste, assez difficile, dans bien des cas, de distinguer tout à fait le charlatan du guérisseur, ce dernier ne craignant pas quelquefois de revêtir un peu des formes du charlatan pour faire accepter ses recettes ou ses remèdes.

C'est au charlatan et au guérisseur qu'on pourrait appliquer ces paroles d'Hippocrate (1) : « La » médecine est de toutes les professions la plus » noble ; .... l'impéritie est un mauvais avoir, un » mauvais fond pour ceux qui la portent jour et nuit » avec eux ; étrangère à la confiance et au contentement, elle nourrit la timidité et la témérité. »

Je vais passer en revue les principales variétés de charlatans et de guérisseurs, celles du moins que j'ai eu occasion d'observer dans le Jura.

§ Ier. — *Charlatans.*

Guy Patin (2) a dit : « Les charlatans sont des » chiens qui lèchent les malades et aboient la » science. »

Que de formes sait revêtir le charlatanisme pour tromper les êtres souffrants ! On ferait des volumes si l'on voulait décrire toutes les variétés du charlatanisme. Je parlerai seulement de celles qui m'ont le plus frappé et qui sont les suivantes :

(1) Hippocrate. *La Loi.* (*Œuvres complètes*, trad. Littré. Tome IV, 1844, p. 639 et 641.)

(2) Guy Patin. *Lettres.* Edit. Reveillé-Parise. Paris. 1846.

1° les uromantes ; 2° les rebouteurs et les leveurs d'entorses ; 3° les guérisseurs de hernies ou descentes ; 4° les homœopathes ; 5° les magnétiseurs et les somnambules ; 6° les médecins et chirurgiens ambulants ; 7° les chiromanciens ; 8° les charlatans de foire ; 9° le charlatanisme des grands mots, des phrases sonores et des annonces pompeuses ; 10° les pharmaciens, sages-femmes et épiciers faisant de la médecine ; 11° les anciens infirmiers, les valets de médecin ; 12° les campagnards médecins ; 13° les charlatans qui se couvrent du manteau de la religion ou de la politique ; 14° les médecins à panacée universelle.

§ 1er. Uromantes ou uroscopes. — Les uromantes sont les charlatans qui prétendent, par l'inspection des urines, découvrir les maladies et les remèdes qui leur conviennent. Certainement l'examen des urines peut fournir au médecin des renseignements utiles, mais il est très-rare qu'il suffise pour fixer son opinion sur la nature du mal. L'uromante, au contraire, découvre *toutes* les maladies à travers les urines. On comprend l'absurdité d'une pareille prétention. Et pourtant

les malades ont une tendance déplorable à consulter les uromantes. Aussitôt qu'une maladie traine un peu longtemps, on envoie des urines à l'uromante et on perd un temps précieux à suivre ses aveugles prescriptions. Que dis-je ? — *ses* prescriptions ; l'uromante n'a ordinairement qu'*une seule* ordonnance qu'il délivre imperturbablement, toujours la même, à tous ceux qui vont le consulter. Comme il serait agréable de guérir tous les maux avec le même remède ! Malheureusement l'art de guérir ne sera jamais simplifié à ce point. La variété des maladies qui nous affligent est infinie et l'application rationnelle des remèdes qui leur conviennent constituera toujours une science très-vaste, très-compliquée, qui ne sera jamais à la portée du premier venu ; elle exigera toujours des études prolongées, des connaissances très-étendues et très-approfondies, à tel point que rien n'est plus difficile que d'être un véritable et bon médecin, dans toute l'acception du mot. Un ancien l'a dit : *Medicina est quodcumque vides, quocumque moveris. La médecine embrasse tout ce qui frappe vos yeux, en quelque endroit que vous*

soyez. Et cela n'est pas surprenant; tout n'agit-il pas sur la santé de l'homme? l'air qu'il respire, le climat qu'il habite, le sol sur lequel il repose, les aliments qui soutiennent son existence, les préoccupations qui tendent son esprit, les passions qui l'agitent; tout ce qui existe au dedans et en dehors de lui influe sur sa santé, la trouble et la dérange. Le médecin se trouve le plus souvent en présence de problèmes très-compliqués dont la solution est hérissée de difficultés. Comment veut-on qu'un ignorant, qui ne connaît pas la structure du corps humain, qui souvent ne voit pas même le malade, puisse discerner la maladie et appliquer des remèdes par la seule inspection des urines? Lui attribuer ce pouvoir, c'est reculer de plusieurs siècles dans les temps de ténèbres et de barbarie où l'on croyait aux devins et aux sorciers, c'est faire injure au XIXe siècle!

Et pourtant on voit encore souvent des gens assez simples pour aller consulter les uromantes. Afin d'ouvrir les yeux de ces retardataires de la civilisation, je vais leur raconter quelques-uns des faits dont j'ai été témoin.

En 1839, je soignais à la Châtelaine, canton d'Arbois, une femme de 50 ans, atteinte d'une hydropisie grave, incurable, que j'avais en vain combattue par tous les moyens les plus énergiques. Une commère lui parla d'un uromante dont elle lui vanta la science et la perspicacité. La pauvre malade se monta la tête à l'endroit de l'uromante et n'eut ni repos ni trêve jusqu'à ce qu'elle eût décidé son frère à aller le consulter. Mais ce frère, garçon plein d'intelligence, n'avait nulle confiance dans le médecin aux urines. Il vint me trouver avant son départ pour me faire ses excuses de ce qu'il se livrait à une pareille démarche, ajoutant qu'il n'avait pu refuser cette satisfaction à sa sœur. — Je suis très-content, lui dis-je, de ce que vous allez consulter l'uromante. Mais, puisque vous avez assez d'esprit pour ne pas croire à ses prétendus talents, faites-moi le plaisir de procéder avec lui de la manière suivante : Vous aurez soin, en arrivant dans le pays qu'il habite, dans l'auberge où vous débarquerez, de vous tenir bouche close, de ne pas dire

un mot de la maladie, de ne pas répondre aux questions qu'on vous fera, parce que l'uromante a des compères qui lui rapporteraient vos paroles avant votre visite, de sorte qu'il irait vous jeter à la tête, comme un oracle qui sait tout et devine tout par lui-même, les particularités qu'il aurait apprises de la bouche de ses compères. C'est en usant de ce stratagème qu'il frappe d'étonnement ceux qui vont le consulter et le prennent pour un sorcier. Quand vous serez en sa présence, s'il vous fait des questions, dites que vous ne pouvez lui faire de réponse, par la raison que vous ne connaissez pas la malade dont vous portez les urines et qu'on vous les a données à la hâte au moment de votre départ. Ajoutez que ce n'était pas pour elle que vous veniez, mais pour un de vos amis, et, alors, après lui avoir remis la fiole des urines de votre sœur, vous lui en présenterez une seconde pleine de vos urines, disant que ce sont celles de votre ami qui est très-dangereusement malade.

Voilà les recommandations que je fis à ce jeune homme et qu'il suivit avec une scrupuleuse ponc-

tualité ; quelques jours après, sa sœur reçut de lui une lettre que j'ai entre les mains et que je vais transcrire ici textuellement, car elle me parait offrir le plus grand intérêt dans la question qui nous occupe.

« St-J...-de-L..., 5 mars 1839.

» Ma chère sœur,

» Je m'empresse de te faire part de la *consulte* » que j'ai faite pour toi près du..... Il m'a soutenu » jusqu'à se fâcher que tu avais fait bon nombre » d'enfants (1), et que tu portais, depuis quelque » temps, une fièvre intermittente causée par l'insa- » lubrité du pays que tu habites (2), que cette fièvre » ne te prenait que tous les deux jours, et bien » d'autres bêtises de cette nature.

» L'ayant laissé bavarder à volonté et lui ayant » dit la maladie que tu avais, il m'a dit que, » puisque je n'avais pas *une entière confiance* en » lui, il lui était impossible de me donner une » ordonnance.

(1) Cette femme était restée stérile.

(2) Au-dessus des rochers du premier plateau de la chaîne jurassique.

» Je n'en suis pas fâché, car je ne sais pas
» comment l'on peut ajouter foi à un homme aussi
» bête que celui-ci; j'aurais gagé à l'avance qu'il
» ne consultait les urines qu'après les renseigne-
» ments qu'on lui donnait des malades; mais,
» comme je lui ai dit que je ne connaissais pas
» ces personnes, il ne pouvait rien me dire.
» Voyant son embarras, je l'ai mis un peu au
» courant, alors il a commencé à débiter ses
» niaiseries.

» Je lui ai consulté également mes urines et je
» lui ai donné de suite les renseignements qu'il
» demandait sur le prétendu malade, en sorte
» qu'il a fallu que je lui débite beaucoup de
» mensonges. A la fin, prenant un air sévère, il
» m'a dit : *ce malade mourra avant huit jours!*
» Alors je suis parti d'un éclat de rire à son nez
» en lui disant : Mon brave homme, ce sont mes
» urines que vous venez de consulter et je vous
» assure que je vivrai dans un mois. Voyant
» comme il était dupe, il s'est éclipsé et je suis
» sorti. » L....

Que tous ceux qui veulent consulter les uromantes mettent la science de ces devins à l'épreuve comme l'a fait cet intelligent jeune homme et ils verront à quoi se réduit leur prétendue sagacité.

J'ai constaté, dans les allures des uromantes, deux faits graves, qu'il est important de signaler : Le premier, c'est que, comme je l'ai déjà annoncé, ils donnent à peu près la même ordonnance pour toutes les maladies. J'ai vu des malades, atteints de maux d'une nature entièrement opposée, me montrer les mêmes remèdes, que l'uromante leur avait délivrés contre beaux et bons deniers. Il est vrai que ces remèdes étaient très-inoffensifs : c'étaient, en grande partie, des plantes fort innocentes, avec lesquelles ils faisaient des tisanes qui devaient ressembler beaucoup à de la décoction de foin. Mais, pendant qu'ils employaient cette médecine insignifiante, inefficace, la maladie marchait grand train, et lorsqu'ils venaient me consulter plus tard, il m'arrivait souvent de murmurer à l'oreille des parents l'arrêt fatal : *Il n'est plus temps!*

Le second travers dans lequel j'ai vu tomber les uromantes, comme la plupart des charlatans, c'est que, sans doute pour se faire valoir, se donner beaucoup d'importance, ils prononcent sur les malades des sentences sévères, quelquefois des arrêts de mort qui frappent ces malheureux et leurs familles de consternation et aggravent souvent la situation des malades. Je vais en rapporter quelques exemples.

Un homme, âgé de 47 ans, nature sensible, délicate, éprouvait dans le côté gauche de la poitrine des douleurs purement nerveuses et rhumatismales; ces douleurs n'avaient absolument rien de grave, mais elles tourmentaient cet homme par la pensée qu'elles étaient le symptôme d'un début de phthisie pulmonaire et qu'il était menacé de devenir poitrinaire. Sous l'empire de cette crainte, il alla trouver l'uromante; celui-ci déclara qu'il avait le *sang gâté* et, *autour de la ceinture, un cordon plein d'humeurs viciées.* Ce pauvre homme revint si déconcerté qu'il en perdit le sommeil et l'appétit ; ses amis me l'amenèrent.

J'eus bien des maux de le rassurer, c'était un spectacle navrant que de voir l'état d'abattement, de prostration morale dans lequel les paroles stupides, imprudentes et cruelles de l'uromante avaient jeté cet excellent homme qui n'avait rien qu'un rhumatisme sans gravité.

Un homme va consulter l'uromante pour des douleurs d'estomac purement nerveuses. Il était d'une constitution très-robuste, jeune encore. L'uromante lui dit, comme au précédent, qu'il a les *sangs gâtés* par une maladie d'inconduite. Cet homme, célibataire, ayant mené un peu la vie de garçon, mais sans jamais avoir été atteint de la maladie la plus légère, revient tellement frappé de l'oracle prononcé par l'uromante, qu'il en perd la tête ; son existence est empoisonnée, devient un vrai martyre ; plus de goût pour le travail, plus de gaieté ni de plaisir au monde. Ce pauvre homme finit par éprouver les sensations les plus bizarres, les plus variées et vint me conter sa lamentable histoire. J'eus mille peines à le dissuader et à lui remonter le moral, tant il était profondément affecté.

Une femme de 35 ans, souffrante de douleurs névralgiques dans la tête, va trouver l'uromante qui lui dit qu'elle est *travaillée* par une maladie provenant de l inconduite de son mari, que *son sang est corrompu, ses os attaqués,* etc. Cette femme, très-nerveuse et fort sensible, revient désespérée, prend son mari en aversion, l'accusant de tout son mal, et pourtant cet homme était bien innocent : c'était un honnête ouvrier, d'une conduite irréprochable. Vainement je fis tout mon possible pour rassurer cette femme, lui disant que l'uromante n'était qu'un radoteur ; le coup était porté, les nerfs du cerveau tendus ; son imagination en fut si fortement troublée qu'elle finit par ressentir, dans les organes qui sont habituellement le siége de la maladie que lui avait attribuée l'uromante, des douleurs nerveuses très-pénibles, des sensations de picotement, de brûlure ; elle éprouvait, me disait-elle, un feu si cuisant, qu'elle ne pouvait dormir qu'en s'appliquant des linges imbibés d'eau froide. Cette malheureuse fut pendant plusieurs années sous le poids de cette

pensée accablante; sa vie n'était qu'un tourment continuel; son ménage qui, jusqu'à la consultation de l'uromante, avait été très-heureux, devint un véritable enfer.

Une villageoise est venue me trouver avec son mari qui arrivait de consulter l'uromante. Celui-ci avait dit à ce pauvre homme que sa femme était perdue. Pourtant il lui avait vendu des paquets d'herbages pour faire des tisanes; c'était, avait-il dit à l'époux désolé, dans le but de la *prolonger* le plus possible. L'uromante n'avait rien demandé pour la consultation, mais il *s'était fait donner 15 fr. pour ses remèdes.* On me fit voir ces remèdes si précieux; c'étaient des herbes qu'il pouvait récolter dans les champs en se promenant; un examen attentif me fit découvrir chez cette femme un épanchement dans un côté de la poitrine: c'était la suite d'une pleurésie négligée. J'y fis mettre un large vésicatoire, ordonnai d'autres moyens appropriés à son état, et la malade a parfaitement guéri.

Il faut pourtant rendre justice à l'uromante; il

ne prononce pas toujours des arrêts de mort. En voici la preuve : une femme de Salins, mariée depuis 10 ans et n'ayant jamais eu d'enfant, voit son ventre enfler graduellement : chacun lui dit qu'elle devient grosse ; quoique cette idée la flatte singulièrement, elle n'ose s'y arrêter. Le moment présumé de la délivrance arrive, point de signes d'un enfantement prochain, on commence à s'inquiéter sérieusement. Le mari part pour consulter l'uromante; son retour est un vrai triomphe; il annonce à la famille ravie que l'uromante a déclaré qu'il fallait tenir le berceau prêt. Plusieurs jours se passent dans la joie. Mais l'attente est toujours vaine. Les soucis, les défiances renaissent. On conseille à la malade de venir me trouver. Je reconnais une hydropisie très-avancée et, au lieu de préparatifs pour recevoir un enfant, j'annonce à regret qu'il faudra bientôt percer le ventre si on ne veut pas que l'eau, en s'y accumulant, finisse par étouffer la malade. Quelle amère déception, après le beau rêve éveillé par l'uromante? Cette déception rendit la position de

cette pauvre malade cent fois plus pénible : ses souffrances morales dépassaient de beaucoup ses douleurs corporelles.

§ 2. REBOUTEURS ET LEVEURS D'ENTORSES. — Les *rebouteurs* ou *rhabilleurs* sont des hommes qui, malgré leur ignorance de la structure du corps humain, ont la prétention de remettre les membres cassés ou démis. Comment s'y prennent-ils pour arriver à ces résultats ? Ils s'emparent du membre, le tournent et retournent, le tiraillent dans tous les sens, arrachant des cris affreux au patient. Il arrive quelquefois que le hasard, dans une de ces manœuvres désordonnées, fait rentrer l'os à sa place : de là leur triomphe et leur réputation.

Le plus souvent, leurs tentatives aveugles et déréglées n'ont pour résultat que d'enflammer les parties malades et de rendre l'opération plus douloureuse, plus difficile, s'il arrive qu'un médecin soit appelé plus tard à réparer les sottises du rebouteur. Mais les blessés dont les membres ont été ainsi mal remis négligent, le plus souvent, de se faire examiner à temps par un chirurgien.

Pleins de confiance dans le rebouteur, ils attendent patiemment, dans la ferme croyance qu'un jour ils se serviront bien de leur membre. Les semaines succèdent aux semaines, les mois aux mois, et quand, après une longue attente, ils se décident enfin à recourir aux lumières du vrai médecin, les os se sont soudés dans leur position vicieuse, il n'est plus possible de les remettre à leur place. Combien j'ai vu de boîteux et de manchots qui devaient leur difformité à une pareille origine !

Mais l'intervention des rebouteurs ne se borne pas à estropier les gens. J'ai vu leurs manœuvres imprudentes provoquer la mort des malades. C'est dans les cas où il s'agit, non de membres démis ou cassés, mais d'articulations devenues malades sous l'influence d'une chute, d'un rhumatisme, d'un vice de la constitution. Ces articulations sont gonflées, déformées, douloureuses. La guérison en est très-lente : aussi les malades perdent souvent patience. On leur crie aux oreilles que, sans doute, ils se sont dérangé quelque

chose dans cette jointure : on leur dit de faire venir le rebouteur. Celui-ci, sous prétexte de remettre les os à leur place, fait subir à la jointure enflammée une torture si cruelle que j'ai vu les accidents les plus graves en être la conséquence. A Arbois, un jeune homme de seize ans, atteint d'une maladie de la hanche qui aurait fini par guérir, éprouva des douleurs si atroces, pendant les manœuvres exercées par un rebouteur, qu'il se développa autour de la jointure de vastes abcès dont il mourut.

Les *leveurs d'entorses* sont des hommes qui, au moyen de *passes* ou frictions qu'ils exécutent sur l'articulation malade, prétendent faire disparaître le mal en *remettant les nerfs à leur place*. D'abord, il faut que l'on sache que, dans l'entorse, il n'y a ni *nerfs levés*, ni *nerfs dérangés*. Les nerfs ou ligaments qui entourent les jointures ne peuvent pas se déranger : ils sont seulement distendus, tiraillés plus ou moins fortement, quelquefois déchirés : mais il est impossible qu'ils se *déplacent* d'aucune façon. Il n'y a donc rien à

remettre, rien à *lever*. Ce qui fait croire à un déplacement des nerfs c'est que, souvent, il apparaît très-promptement, au point où les nerfs ou ligaments ont été éraillés, une bosse de sang formant élevure et provenant de quelques veines déchirées. Avec leurs frictions, les leveurs d'entorses écrasent ces bosses de sang, disant que ce sont des nerfs dérangés, *levés*, qu'ils remettent à leur place. Ils font disparaître ce sang en le faisant glisser sous la peau et se donnent ainsi faussement le mérite d'avoir fait une opération que la nature aurait accomplie toute seule, car les bosses de sang, abandonnées à elles-mêmes, couvertes de linges imbibés d'eau salée ou d'eau de savon, disparaissent au bout de 24 ou 48 heures, comme celles qu'on se fait à la tête en se cognant.

Pourtant, vous entendrez des gens qui vous diront qu'on leur a si bien *levé* leur entorse qu'ils ont pu marcher le jour même ou le lendemain. C'est qu'il y a entorse et entorse. On peut se faire, dans les ligaments d'une jointure, une *distension* qui, quoique très-douloureuse dans le moment,

est, en réalité, très-légère : quelques heures après l'accident, ou le lendemain, la souffrance aura disparu. Si, dans le moment, un rebouteur est à votre portée et qu'il vienne vous *lever* cette entorse légère, son triomphe sera facile. Mais, quand l'entorse est très-forte, qu'elle a eu pour conséquence, non pas seulement la distension, le tiraillement douloureux des nerfs, mais leur *déchirure*, alors l'intervention du leveur n'est plus inoffensive, elle devient dangereuse, par la raison qu'il n'est pas en état de distinguer l'entorse légère, insignifiante, qui est la plus commune, de l'entorse grave et que, dans l'un et l'autre cas, il dit aux blessés : Vous *marcherez demain*. Dans les cas d'entorse grave, où il faut quelquefois 10 jours, 15 jours de repos, et même davantage, les blessés qui s'obstinent à suivre les conseils du leveur et à marcher ou travailler le lendemain, voient leur jointure enfler, s'enraidir, les mouvements restent difficiles, douloureux, ils traînent ainsi indéfiniment ; quelquefois, autour de ces articulations tourmentées par la main du leveur,

par une marche ou un travail prématurés, se forment des dépôts ; la jointure se remplit de pus ; les os se carient. J'ai vu des cas de ce genre où les blessés sont restés estropiés pour le reste de leur vie ou bien ont été conduits à la cruelle nécessité de l'amputation du membre.

Je veux raconter ici une histoire dont j'ai été témoin et qui fera voir le rebouteur en action. Je fus appelé, au hameau de Vauxelles, près d'Arbois, pour un homme qui venait de faire une chute du haut d'un mur élevé. Je reconnus une entorse très-forte du pied et une fracture d'une des chevilles. Il s'était déjà formé une enflure assez considérable. Quand je dis qu'il y avait une entorse, la femme du blessé s'écria : *Oh bien, alors, il faut aller chercher le père S....., pour la lever*. Comme le père S..... demeurait à vingt pas de la maison, je lui dis : « Oui, allez vite le chercher, mais je vous défends de lui dire que je suis ici : il ne voudrait pas venir. » Lorsque j'entendis les pas du leveur dans l'escalier, je passai à la ruelle du lit et tirai les rideaux devant moi, me

ménageant seulement une fente imperceptible pour voir, de ma cachette, tout ce qui se passerait dans la chambre. Le leveur s'avança gravement près du blessé qui lui tendit son pied sur le bord du lit. Après avoir ôté son bonnet et fait le signe de la croix, le leveur prit le pied, fit, sur les parties gonflées, des frictions très-fortes qui causaient au blessé de vives douleurs, à en juger par ses cris et l'expression de son visage. Ces frictions, pratiquées avec le pouce, étaient faites de manière à figurer une croix, c'est-à-dire qu'il faisait toujours alternativement une friction en long et une en travers. Pendant qu'il se livrait à cette opération, avec une gravité grotesque, je voyais ses lèvres marmoter une espèce de prière en mots latins qu'il estropiait. Quand il eut fini, il se releva, en faisant de nouveau le signe de la croix, remit son bonnet et s'écria d'un ton plein de solennité : « Vous marcherez demain comme s'il ne vous était rien arrivé. » Alors, tirant au large les rideaux, je lui dis : « Eh bien, moi, mon brave homme, je dis qu'il ne marchera pas dans

un mois. » On ne peut se figurer la stupeur dont le visage de cet homme offrit aussitôt l'empreinte : ses yeux devinrent hagards ; sa bouche béante ne put articuler un mot. Il m'a avoué plus tard que mon apparition soudaine l'avait tellement bouleversé qu'il croyait perdre la tête ou avoir une attaque d'apoplexie. J'allai lui serrer la main pour le rassurer : je l'engageai à laisser la médecine aux médecins et à rester fidèle à sa charrue. Le blessé fut six semaines avant que de pouvoir s'appuyer sur son pied et, encore, ne put-il marcher pendant longtemps qu'avec des béquilles.

§ 3. Guérisseurs de Hernies ou Descentes.— J'ai vu des charlatans exploiter la bourse des personnes atteintes de ce genre d'infirmité en leur promettant la guérison par l'emploi de cataplasmes, d'emplâtres, de topiques de divers genres. Il leur font quelquefois garder le lit des mois entiers, perdre un temps précieux, pendant qu'ils emploient ces remèdes insignifiants, inefficaces; qu'on le sache bien, pour une hernie déclarée, une véritable *rupture*, il n'y a pas d'autre

remède qu'un bandage approprié, choisi et appliqué par un médecin. Les prétendues guérisons de hernies par des topiques et des emplâtres sont des guérisons de tumeurs qui n'étaient pas de véritables hernies ; il s'agissait de tumeurs glandulaires, d'engagements passagers qui auraient guéri par le repos et quelques cataplasmes émollients ou astringents.

J'ai dit que les personnes atteintes de hernie ne devaient songer qu'à se procurer un bon bandage, choisi et appliqué une première fois par un médecin. En effet, on voit des spéculateurs ambulants qui vont d'un lieu à un autre, se faisant annoncer par les journaux, par des placards affichés sur les murs, avec ce titre menteur en grandes lettres : *Guérison RADICALE des Hernies.* Défiez-vous bien de ces passants qui ne guérissent pas plus *radicalement* les hernies que les médecins. N'oubliez pas qu'ils en veulent surtout à votre bourse et que, ne devant probablement jamais vous revoir, ils s'inquiètent peu que vous reconnaissiez un jour combien leurs pro-

messes étaient mensongères, pourvu qu'ils vous les aient fait grassement payer. Je ne prétends pas que leurs bandages soient toujours inutiles; non, il peut se faire quelquefois qu'ils s'appliquent bien à la hernie pour laquelle ils ont été achetés. Mais tenez pour certain que, comme ils ne sont pas chirurgiens, ils ne peuvent distinguer les diverses formes de hernies les unes des autres; ils vous vendent des bandages au hasard et il arrive très-souvent que le bandage acheté près d'eux, payé quelquefois plus cher que chez le pharmacien, restera inutile, par la raison qu'il ne conviendra pas pour votre hernie.

Défiez-vous donc de tous les passants, et allez trouver le médecin en qui vous avez confiance : il saura, mieux que personne et à meilleur compte, vous procurer ce qu'il vous faut.

§ 1. Homœopathes. — Les médecins qui portent ce nom prétendent guérir les maladies avec de petits grains pas plus gros que des semences de navette ou de choux. J'en ai connu un qui portait toute sa pharmacie dans une petite boite du vo-

lume d'une grosse tabatière. Cette boite renfermait un certain nombre de petits tubes en verre, un peu plus larges qu'une plume d'oie. Chacun de ces tubes contient une espèce de globules. L'application de ces remèdes n'est, du reste, pas bien compliquée ; car on voit l'homœopathe courir le pays, aller d'un endroit à un autre, laissant, dans les lieux qu'il quitte, à des personnes étrangères à la médecine, souvent à des femmes, une provision de ces petits tubes, en les chargeant de les vendre aux malades. Il y a sans doute le tube pour les maux de tête, le tube pour les maux de poitrine, de même pour le ventre, etc.; en tout, probablement, une douzaine de tubes. On ne s'inquiète pas de l'extrême diversité des maladies qui se montrent sur le même point du corps humain. Mais ce n'est pas tout. Nous croyons, nous, bonnes gens que nous sommes, que, plus on avale d'une drogue, plus celle-ci fera d'effet dans le corps, de même que, plus on boit de vin, plus on est excité par l'alcool. Erreur! Erreur! Les homœopathes ont changé tout cela : *moins* on avale de leurs re-

mèdes, *plus* ils opèrent ! Ainsi, en voyant leurs petits globules, on est disposé à se dire : puisque ces petits grains doivent faire tant d'effet, il faut qu'ils soient composés de substances douées d'une très-grande énergie, d'une activité extraordinaire : Erreur ! Erreur ! Voici comment ces globules sont préparés. On met au fond d'un vase une goutte, ou gros comme une tête d'épingle du remède ; on le pile avec une assez grande quantité de sucre ; on prend alors gros comme un grain de chenevis du mélange, on le met dans un vase et on le pile de nouveau avec une autre quantité de sucre ; puis, on recommence plusieurs fois la même opération, c'est-à-dire que l'on s'applique à laisser dans le mélange *le moins possible* du remède qui n'y était entré déjà primitivement qu'à la quantité d'une goutte ou d'un petit grain. C'est avec cela qu'on fait les globules qui doivent produire des guérisons si merveilleuses. Auriez-vous cru qu'il serait possible de se moquer à ce point de la crédulité humaine ? Voilà pourtant ce que c'est que l'homœopathie.

Il fut un temps, il y a environ 35 ans, où, comme toutes les nouveautés, quelque bizarres et absurdes qu'elles soient, comme le magnétisme, le somnambulisme, les tables tournantes, les esprits frappeurs, l'homœopathie fit un certain bruit en France. On dirait que, plus une idée est étrange, ridicule, plus elle frappe les esprits, s'empare d'eux et s'installe en souveraine dans les cerveaux humains. Lancez l'opinion la plus baroque, la plus invraisemblable, vous verrez combien de gens l'accueilleront et la propageront. « Si l'on m'accusait d'avoir pris les tours de l'église Notre-Dame de Paris, disait un grand magistrat, et de les avoir emportées dans mes poches, je commencerais par prendre la fuite. »

A l'époque où l'homœopathie agita le plus ses grelots en France, j'habitais Paris ; le hasard me mit en rapport avec deux médecins homœopathes. Un jour que j'étais retenu au lit par un refroidissement gagné la veille, un de ces homœopathes vint chez moi et me proposa de prendre quelques-uns de ses globules, me disant que je serais guéri

le lendemain. Il y mit tant d'insistance que j'acceptai les globules, lui promettant de les prendre dans la journée. Le lendemain, il arrive fort empressé de voir l'effet de ses remèdes. Il me trouve levé et me disposant à sortir. Il s'écrie triomphant : Vous voilà guéri ! Ah ! je vous l'avais bien dit ! Douterez-vous encore de l'effet de mes globules ? — C'est bien dommage, lui dis-je, que je ne les aie pas avalés ; et je les lui montrai à la place où il les avait déposés. Son désappointement fut grand. Mais ce fut bien pis quand je lui demandai de me faire voir sa pharmacie, qu'il portait dans sa poche, et que je lui proposai de l'avaler entièrement. Il se récria, me dit que j'étais fou. J'insistai : il n'osa pas résister, et bientôt tous les globules de sa boite eurent passé par mon gosier. Je n'en ressentis pas plus d'effet que si j'avais avalé cinq ou six bâtons de sucre d'orge.

Il y a une douzaine d'années, l'homœopathie faisait un certain bruit à Besançon. Les sœurs de l'hôpital d'Arbois, qui étaient en rapport avec celles de l'hôpital de cette ville et les entendaient

parler des merveilles opérées par l'homœopathie, ne cessaient de m'entretenir de ces cures prodigieuses. Les femmes, en général, sont vivement frappées de tout ce qui paraît étrange et bizarre. Les bonnes religieuses ne sont pas à l'abri de ce petit travers. Un jour qu'elles me parlaient de nouveau des prouesses de l'homœopathe bisontin, je leur annonçai, à leur grande satisfaction, que j'étais décidé à essayer la médecine homœopathique à l'hôpital. Voici ce qui m'avait porté à prendre ce parti. Mes salles étaient à ce moment, par l'effet du hasard, remplies de deux sortes de maladies sur lesquelles les charlatans ont beaucoup de prise : des maladies purement nerveuses et des maladies incurables, des phthisies, des cancers, etc. Il n'y avait aucun inconvénient à essayer, sur ces maladies, les globules homœopathiques. Je m'entendis avec la supérieure, qui était une femme de beaucoup d'esprit, et que je mis d'abord seule dans la confidence. Je lui dis de me préparer des globules composés *uniquement de mie de pain,* et, pour déguiser l'odeur et le goût

du pain, de les rouler dans la poudre de réglisse. Le lendemain, en commençant la visite, j'annonçai pompeusement à très-haute voix, de manière à être entendu de tous les malades, que j'allais leur faire prendre à tous un remède nouveau, extraordinaire, venu d'Amérique, et qui opérait à Paris des guérisons merveilleuses. Il fallait voir comme les yeux et les oreilles s'ouvrirent à ces paroles! J'allais de lit en lit et, à chaque numéro, je prescrivais un certain nombre de globules de *Mica panis*. Ces deux mots latins faisaient grand effet sur les malades, qui n'en comprenaient pas la signification, et augmentaient leur confiance. Ils avalèrent tous, non sans une vive émotion, les globules de *Mica panis*. La supérieure et moi étions fort curieux de voir ce qu'ils nous diraient le lendemain. Plusieurs déclarèrent qu'ils avaient beaucoup mieux dormi; dans le nombre se trouvaient principalement des femmes nerveuses, tourmentées de vapeurs, et chez lesquelles l'imagination joue un si grand rôle. La plupart des poitrinaires nous annon-

cèrent qu'ils avaient moins toussé. Des malades atteints de cancers, maladies très-douloureuses, et qui font passer des nuits cruelles, attribuant aux globules les effets causés par la maladie, dirent que le remède les avait *horriblement travaillés ;* mais, tant mieux, ajoutaient-ils, cela prouve qu'il opère, et nous voulons continuer à en prendre. Les jours suivants, ce fut la même chose : chaque malade nous retraçait les incidents qui lui étaient arrivés, nous faisait le tableau des sensations qu'il avait éprouvées, les attribuant toujours aux globules.

Au bout de huit jours, plusieurs femmes nerveuses se trouvèrent si bien qu'elles demandèrent leur sortie. Mais elles me dirent qu'elles avaient une grâce à obtenir de moi, c'est que je voulusse bien leur faire donner par les sœurs une boite de ces *bons petits grains* qui les avaient si bien guéries, afin, disaient-elles, que, si leur mal les reprenait dans leur famille, elles eussent tout de suite le remède à leur disposition. « Voyez-vous, » disait l'une d'elles, si j'oublie de prendre mes

» petits grains en me couchant, il m'est impos-
» sible de dormir ; je suis obligée de me relever
» pour les avaler ; je dors ensuite parfaitement. »

On pense bien que je m'empressai de contenter le désir de ces bonnes femmes. Elles quittèrent l'hôpital enchantées d'emporter dans leur poche une boîte de globules de *Mica panis*.

Après l'expérience que j'en avais faite à l'hôpital, il m'est arrivé souvent, dans ma pratique, de soulager beaucoup des douleurs nerveuses et des maux incurables avec les globules de *Mica panis* que je fais prendre comme un remède tout nouveau, très-rare et de la plus grande énergie.

En rangeant les médecins homœopathes parmi les charlatans, je ne prétends pas que tous les médecins qui se sont égarés dans le pays des globules soient des fripons, des chevaliers d'industrie. Parmi les homœopathes qui ont passé sous mes yeux, je crois avoir connu deux médecins réellement honnêtes. Ceux-ci ne trompaient pas les malades ; ils se trompaient eux-mêmes. Chez eux l'imagination, cette folle du logis, avait

une telle prépondérance, que le jugement, la raison, ces pauvres sages dont la voix est si rarement écoutée, le jugement et la raison étaient refoulés, obscurcis par les écarts de l'imagination. On voit ainsi, dans les domaines de la politique, de la religion, de la morale, de la philosophie, les systèmes les plus extravagants, les idées les plus bizarres, éclore dans des cerveaux enclins à se passionner pour tout ce qui est étrange et nouveau. Mais, je dois le dire franchement, il m'a paru que, lorsqu'un médecin désertait la médecine ordinaire pour se lancer dans l'homœopathie, c'est que les clients ne lui arrivaient pas en pratiquant la médecine d'Hippocrate. C'est alors qu'il se jetait dans cette médecine de contrebande qui promet la guérison aux malades avec un traitement d'une simplicité vraiment séduisante.

§ 5. Le magnétisme, le somnambulisme, les tables tournantes, les spirites, les esprits frappeurs. — Voici encore d'absurdes jongleries dont les malades ont été souvent les dupes et

les victimes. L'homme de bon sens serait vraiment tenté de se voiler la face en pensant qu'un si grand nombre de personnes, même des gens d'esprit, se sont faits les apôtres, les avocats de pareilles balivernes. Quelle mine féconde que la crédulité humaine !

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.

(LA FONTAINE.)

Une femme est assise, les yeux bandés : un homme, un médecin, indigne de ce nom, se livre autour d'elle à quelques singeries qui ont l'air de la plonger dans un sommeil particulier appelé sommeil *magnétique*. Alors cette femme devient un oracle, une prophétesse. Le passé et l'avenir s'ouvrent devant ses yeux clos. Elle n'a pas reçu la première notion de médecine, elle n'a pas vu le malade. Eh bien, elle va pourtant vous rendre un compte détaillé de la maladie et des remèdes qui lui conviennent. Quelques mots de renseignements lui suffiront : que dis-je ! des mots ? des renseignements ? mettez-lui entre les mains une

mèche des cheveux du malade et le contact de ces cheveux va lui révéler toute l'histoire de la maladie ; ô honte ! honte pour le XIXe siècle.

Et les tables tournantes ! ah ! ceci dépasse toutes les bornes. J'ai vu des personnes assises autour d'une table ; ce n'étaient pas des pauvres, des ignorants ; ces personnes faisaient partie de ce qu'on appelle la *haute société*, de cette société qu'on dit si éclairée. J'ai vu dix de ces personnes, hommes et femmes, entourant une table, les mains appuyées sur elle, attendant avec le frisson de l'anxiété que la table tournât, croyant, la plupart, que cet objet inanimé était capable de se *mouvoir seul*, par sa propre impulsion ! que dis-je ? on lui faisait rendre des oracles, et si quelque farceur, faisant partie du cercle qui entourait la table, la poussait pour la faire tourner, on voyait des yeux s'ouvrir tout grands de surprise et des figures pâlir d'effroi ! ! !

Mais je m'arrête ! ces indignes piperies, qui ne doivent leur importance d'un jour qu'à ce tyran dont la domination aveugle engendre tant de sot-

tises, la mode, ces indignes piperies sont aujourd'hui presque entièrement démasquées, ou du moins, pour tromper le public, elles sont obligées de prendre une autre forme, un travestissement nouveau, comme on l'a vu à Paris avec les *spirites et les esprits frappeurs*, enfants de la même famille que le magnétisme et les tables tournantes.

Je n'insisterai pas davantage sur ces fadaises, parce qu'elles sont à peine connues dans le Jura, où elles ne se sont montrées que de loin en loin, les jours de foire ou de fêtes de village, à côté des Pierrots et des Arlequins, leurs dignes compagnons. Mais, si jamais le magnétisme et les autres genres de charlatanisme dont je viens de parler s'installaient dans le Jura d'une manière un peu durable, je raconterais au public des histoires curieuses qui seraient bien capables de l'en éloigner.

Pourtant, diront peut-être quelques-uns de mes lecteurs, nous avons vu des personnes qui ont consulté des somnambules et celles-ci leur ont parlé de leurs souffrances comme si elles les

avaient devinées. Ah! prenez bien garde aux compères! il en est des magnétiseurs comme des chiromantes. Ils trouvent souvent moyen de faire jaser d'avance les consultants et, avant qu'on introduise ceux-ci auprès de la somnambule, ils vont la prévenir de ce qu'ils ont appris. Quand les consultants ont eu soin de se tenir bouche close, ce qui est rare, parce qu'ils arrivent chez le magnétiseur tout pleins de leur sujet, chaque fois, dis-je, qu'ils ont su éluder les questions préalables, le plus souvent les somnambules n'ont débité que des bêtises au sujet des maladies qu'on leur soumettait! je dis *le plus souvent*, parce qu'il est tant de maladies qui se ressemblent qu'il arrive quelquefois que le hasard fasse sortir de la bouche de l'oracle magnétique des paroles qui aient quelque rapport avec les souffrances du malade. Ce sont ces paroles, dont on s'empare avidement, qui font le triomphe et la réputation des somnambules.

Il m'est arrivé quelquefois, quand j'en avais l'occasion, pour convaincre quelques personnes trop crédules, de mettre moi-même à l'épreuve les

magnétiseurs, les somnambules, les tables tournantes, etc. J'ai constamment fait échouer leurs prétentions et prouvé clairement aux personnes qui assistaient à mes expériences que les merveilles attribuées au magnétisme, au somnambulisme, etc., ne sont que les fruits insipides et malsains de deux penchants malheureusement trop répandus dans l'espèce humaine : d'une part, la friponnerie, d'autre part, la crédulité aveugle et irréfléchie.

§ 6. Médecins et chirurgiens ambulants. — On voit, de temps en temps, apparaitre dans nos petites villes, des oculistes, des dentistes et autres chirurgiens de passage qui viennent offrir leurs services à l'humanité souffrante. Défiez-vous bien de ces gens-là ! Ils portent beaucoup plus d'intérêt à votre bourse qu'à votre santé. Dans les premières années que je faisais de la médecine à Arbois, on vit arriver un bel oculiste que personne ne connaissait, dont on n'avait jamais entendu parler. Non-seulement il se vantait de rendre la vue aux aveugles, mais encore il prétendait faire parler les

muets et entendre les sourds. Il s'installa dans le meilleur hôtel, trouva un officier de santé qui fut assez sot pour lui servir de compère en l'abritant derrière son diplôme, car ce vagabond n'en avait point, de sorte que, pendant un mois, il ne fut question à Arbois que d'yeux crevés, de langues débridées, d'oreilles percées. Combien d'aveugles recouvrèrent-ils la vue, de muets et de bègues, la parole, de sourds, l'ouïe ? Je n'en ai pas connu un seul. Mais ce que j'ai parfaitement vu, ce sont des yeux fort enflammés, très-douloureux, à la suite de ses opérations, à tel point qu'il fallait un traitement très-energique, des saignées, des sangsues nombreuses, pour les guérir. J'ai vu des sourds qui entendaient un peu moins et des muets qui exprimaient, par leurs gestes animés, les douleurs inutiles qu'ils avaient endurées.

J'ai entre les mains une lettre écrite de Plasne à une personne d'Arbois et qui s'exprime ainsi : « Monsieur l'oculiste est venu dimanche à 9 heures » du matin. Il a commencé l'opération à 9 heures » et demie et il n'a fini qu'à 11 heures. Je peux

» vous dire qu'il lui a *labouré* les yeux comme
» un boucher *laboure* dans le corps d'une bête à
» la boucherie ; il lui a fait de grandes douleurs,
» ç'a été tout le résultat de son opération. Il n'a
» pas vu plus clair qu'auparavant. Un médecin
» qui a vu l'opéré a dit qu'il n'en avait jamais
» tant vu : il n'en revenait pas de cette *chair*
» *travaillée*. L'oculiste a *fait le train* pour être
» payé. Ma mère, fatiguée de l'entendre nous
» disputer, lui a donné l'argent, 110 francs ; c'est
» comme si elle les avait jetés dans la rivière. Si
» quelqu'un de votre connaissance voulait se faire
» opérer, défendez bien qu'on aille trouver ce
» charlatan, car il ne fait rien que des douleurs. »

» 19 mai 1851. C... L... »

Qu'est-il donc résulté, en définitive, du passage de ce chirurgien nomade à Arbois ? Quelques maux de plus et quatre ou cinq mille francs de moins sortis de la bourse de ses dupes qui, la plupart, étaient loin d'avoir des coffres remplis d'or.

Averti par cet exemple, je m'étais bien promis

de faire désormais la chasse à tous les chirurgiens ambulants qui se présenteraient sans être connus par des précédents honorables. Or, peu d'années après, la veille du jour où le conseil de révision devait se tenir à Arbois, arrive dans une brillante calèche à deux chevaux un beau Monsieur coiffé d'un képi galonné d'or et enveloppé d'un manteau sur lequel on avait accumulé dorures et broderies. Il entra dans l'hôtel où devaient loger le préfet et le général chargé d'assister à la révision. Beaucoup de gens s'écrièrent : Voilà le général qui arrive. Le lendemain, à 11 heures, je vois entrer dans mon cabinet un étranger vêtu avec la plus grande recherche et la plus grande prétention, il avait des anneaux à presque tous les doigts, une grosse chaîne d'or ou dorée, au cou; un énorme paquet de breloques pendait de la poche où était sa montre. C'était le *beau Monsieur* de la calèche. Il prit des airs magnifiques en m'annonçant qu'il était chirurgien, traitait les maladies d'yeux, d'oreilles, le mutisme, le bégaiement, etc. Il fit un pompeux étalage de ses talents

et finit par me dire que sa visite avait pour but de me prier de lui adresser des malades. A peine eut-il achevé sa phrase que je m'écriai : « Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaitre » et vous prie de ne pas prendre pour vous ce que » je vais vous dire ; mais presque tous les chirurgiens de passage que j'ai vus à Arbois n'ayant » été que d'effrontés charlatans, jusqu'à ce que » vous m'ayez prouvé, par votre conduite, que » vous ne leur ressemblez pas, je m'abstiendrai » d'avoir aucune relation avec vous et de vous » adresser des malades ; j'engagerai même ces » derniers à rester à votre égard, comme moi, » sur le pied de l'observation et de la défiance. » Mon visiteur fut fort décontenancé par une pareille réception. Il se leva en balbutiant des excuses, des protestations et se retira. Le jour même, dans l'après-midi, la belle calèche sortait d'Arbois, allant chercher ailleurs des médecins plus complaisants. Que tous mes confrères traitent de la sorte ces chirurgiens de Bohême que personne ne connaît et qui ont l'air de sortir de terre comme ces mauvais champignons qui poussent

tout à coup le lendemain d'un jour de pluie ; ils n'offrent, dans leur passé, aucune garantie aux malades et ne viennent se mettre à leur service que pour exploiter leur bourse. Que les malades ne donnent leur confiance qu'à des hommes éprouvés, connus depuis longtemps, revenant dans le pays de loin en loin après y avoir laissé de bons souvenirs. Je citerai, comme un exemple remarquable en ce genre, un dentiste (1) qui, pendant plus de 40 ans, a parcouru les trois départements de notre Franche-Comté. C'était un homme probe, consciencieux, d'une adresse rare, d'une grâce parfaite, d'une amabilité inaltérable ; sa figure respirait l'honnêteté et tous les bons sentiments ; il était impossible de le connaître à fond sans l'aimer.

Défiez-vous de tous ces oculistes, bandagistes, guérisseurs de hernies, etc., qui se font annoncer par de grandes affiches ou des avis imprimés portant des mots menteurs et pompeux comme ceux-ci :

(1) M. Pétey.

« Consultations *gratuites. Guérison des maladies désespérées.*

» Guérison *radicale* des Hernies !

» Une minute suffit pour recouvrer la vue !

» En raison de sa science, le médecin X... *guérit la moitié des maladies sans médicaments! Il est un des plus savants médecins de l'univers !* »

C'est bien le cas, à propos de ces charlatans effrontés, d'appliquer le proverbe vulgaire : *Qui dit trop ne dit rien.*

Si les charlatans ambulants se contentaient d'exploiter la bourse de leurs dupes, en les amusant et les rassurant par de belles paroles, il n'y aurait qu'un demi-mal. Mais, afin de les maintenir plus longtemps sous leur domination, il leur arrive souvent de leur inspirer des idées sombres sur leur maladie, de manière à frapper leur imagination et à leur faire croire qu'ils ne peuvent sortir des mains du charlatan que lorsque celui-ci leur aura dit : *Vous êtes guéri !* Or, comme le charlatan cherche à faire de chacun de ses malades une *bonne vache à lait*, il ne se presse pas

de mettre fin au traitement et d'accélérer la guérison. Ainsi, j'ai vu souvent des malheureux qui venaient me trouver, consternés, parce qu'un charlatan avait annoncé que leur *sang était gâté* et qu'il faudrait *bien du temps et des remèdes* pour le purifier. Il n'en était rien pourtant : leur sang était aussi pur que possible. Ce n'était qu'une abominable friponnerie du charlatan pour frapper leur esprit et les attacher à lui comme à un Sauveur. Mais, j'avais beau chercher à les dissuader par tous les raisonnements possibles, plusieurs de ces pauvres dupes conservaient au fond du cœur une terreur secrète, une tristesse profonde et habituelle causée par le fatal arrêt du charlatan.

Le tribunal d'Arbois a retenti un jour d'une affaire qui prouve jusqu'à quel point les charlatans peuvent pousser l'impudence et élever leurs prétentions avec les gens assez naïfs pour avoir le malheur de se jeter sous leurs griffes. Un négociant atteint d'un anévrisme au cœur, dont il a fini par mourir, fit la sottise de consulter un char-

latan qui, sachant qu'il avait bonne bourse, entreprit de l'exploiter de son mieux. Il lui donnait à entendre qu'il avait le *sang vicié* et lui faisait avaler des breuvages pour le purifier. Après plusieurs mois de traitement, le malade, dont la situation empirait, voulut congédier le charlatan et lui demanda ce qu'il lui devait. Celui-ci demanda une somme énorme ; il afficha de telles prétentions que le négociant, ne voulant pas se laisser écorcher vif sans crier, le traduisit devant le tribunal. Là, en présence d'un public qui remplissait la salle, le charlatan eut l'audace, pour berner son adversaire, de déclarer que le négociant était atteint d'une de ces maladies qui viennent du libertinage et que lui seul avait connu la cause de ses souffrances. Le pauvre homme ! c'était bien la plus infâme des calomnies, car sa conduite avait toujours été irréprochable. Mais cette allégation, faite en plein tribunal, lui fit tant de peine qu'elle contribua à précipiter sa fin. Il mourut peu de temps après.

J'ai soigné un artisan d'Arbois à qui ce même

charlatan avait mis dans la tête ces idées de *sang gâté, d'humeurs corrompues*, et comme cet homme avait une imagination très-vive, que le charlatan lui avait vendu toutes sortes de drogues, il venait me consulter, tourmenté par cette idée que le charlatan, soupçonnant chez lui une *mauvaise* maladie, lui avait fait prendre du mercure, que ce mercure, circulant dans ses veines, lui causait toutes sortes de douleurs et d'accidents. C'était un père de famille très-digne d'intérêt; il était impossible de n'être pas touché d'une vive pitié en voyant les tortures morales auxquelles les paroles imprudentes de cet imposteur effronté avaient condamné ce brave homme, un modèle de douceur et d'honnêteté.

§ 7. CHIROMANCIENS. — On donne le nom de *chiromanciens* à ces charlatans qui, par l'inspection des lignes de la main, prédisent l'avenir de ceux qui les consultent. J'ai vu des imaginations faibles, des esprits légers et confiants, attacher de l'importance à ces balivernes débitées par des farceurs ou des fripons. Une pauvre fille de village

est venue me trouver bien longtemps, avec un air profondément contristé, pour savoir si elle devait ajouter foi à ce que lui avait annoncé une *diseuse de bonne fortune* qu'elle avait consultée un jour de foire et qui rendait ses oracles sur la place publique. La jeune fille lui avait dit qu'elle souffrait beaucoup de l'estomac et qu'elle désirait savoir ce que c'était. La chiromancienne lui avait déclaré tout net et sur un ton très-grave que ses douleurs venaient de la poitrine. Là-dessus, la pauvre fille se crut déjà poitrinaire, sa tête se monta et, pour des maux d'estomac insignifiants, elle alla gagner près de cette misérable farceuse une terreur indicible, une sombre mélancolie qui empoisonnait son existence.

On pourrait croire que la chiromancie est une absurdité du bon vieux temps, que le progrès des lumières a dû la faire disparaître. Eh bien ! naguère encore on voyait, à la 4e page d'un journal de Paris, l'adresse d'une chiromancienne qui offrait sa science au public, rue Montorgueil, tous les jours de 3 à 5 heures de l'après-midi.

§ 8. Charlatans de foires et marchés. — Que dirai-je de ces bohémiens qui vont, de ville en ville, de foire en foire, débitant leurs baumes, leurs paquets d'herbages, *bons pour toutes les maladies*, et les vendant *cent fois* leur valeur ? Il me semble qu'ils sont déjà bien moins nombreux, et que le bon sens du peuple en a déjà fait en grande partie justice. Ils ont surtout cet inconvénient que, pendant qu'on emploie leurs remèdes insignifiants, le temps s'écoule, le mal fait des progrès sourds, continuels, et, lorsqu'on va, découragé par cette vaine attente, chercher le vrai médecin, celui-ci est obligé de faire entendre ces redoutables paroles :

Il est trop tard !

§ 9. Charlatanisme des grands mots, des phrases sonores et des annonces pompeuses. — Tous les charlatans ont recours à ces moyens. Voyez comme la 4e page des journaux est chargée de ces piperies qu'on y étale en grandes et belles lettres de toutes les formes, de toutes les dimensions.

Mais il est des médecins, heureusement assez rares, qui, dans leur langage avec les malades, au lieu de parler comme tout le monde, emploient beaucoup trop les grands mots de la science ou du dictionnaire. Il peut en résulter des inconvénients assez graves. J'en ai vu de nombreux exemples et je vais en citer quelques-uns.

Une jeune femme, fondant en larmes sur la porte de la maison qu'elle habitait, me voit passer et m'appelle en me priant de venir visiter sa fille qui est *bien dangereusement* malade. Je trouve que cette jeune fille est atteinte d'une fièvre typhoïde assez légère, et dont la gravité ne me paraissait pas justifier l'air désespéré de la mère; je lui demandai donc le motif de ses larmes. Elle me répondit : « Ah ! Monsieur, il y a bien de » quoi pleurer ; ce matin, M. X... (c'était un offi- » cier de santé, exerçant alors à Arbois) M. X... » est venu la voir et, en me quittant, comme je » lui demandais le nom de la maladie de ma fille, » il m'a dit qu'elle avait une *fièvre à déménager* ! » Ne comprenant rien à cet amphigouri, je lui dis

que sans doute elle avait mal saisi les paroles du médecin. Deux heures après, je rencontre mon confrère et lui demande quel est le mot qu'il a prononcé devant cette pauvre mère. Il me répond : « Je lui ai dit que sa fille avait une fièvre *adéno-méningée.* » C'est le nom que la science a donné à une variété de la fièvre typhoïde. Mais un médecin ne devrait jamais se servir avec le public d'expressions inintelligibles pour lui.

J'ai entendu dire qu'une famille de pauvres artisans avait cru qu'un médecin s'était joué d'elle en disant qu'un de ses membres avait la fièvre *muqueuse* : ils avaient compris fièvre *moqueuse*.

Ce même officier de santé, dont il vient d'être question à propos de la fièvre adéno-méningée, a donné lieu ainsi à une foule de méprises par l'emploi de ses grands mots. J'en veux rapporter encore un exemple assez grave. On m'appelle un jour auprès d'un homme qui souffrait beaucoup dans le ventre et faisait des efforts continuels, très-douloureux, pour aller à la selle. La femme me raconte que, son mari souffrant beaucoup d'une

constipation opiniâtre, elle avait consulté le susdit officier de santé pour savoir ce qu'elle devait lui faire. Le médecin avait répondu : « Ne le tourmen- » tez pas de drogues par la bouche, ayez recours à » un *clystère* par le bas. » La femme ne comprit pas ce que voulait dire ce mot de *clystère* : mais elle n'osa pas en demander la définition. Elle roula dans sa tête ce mot bizarre, essaya de le répéter vingt fois de suite et, à la fin, le mot était si bien dénaturé dans sa mémoire qu'elle disait *écritoire* au lieu de clystère. Elle s'en alla faire l'acquisition d'une écritoire en verre, comme on voit les enfants en porter à l'école ; elle la graissa de beurre et l'enfonça dans le corps de son mari, non sans lui faire pousser quelques cris. Mais l'écritoire, entrée de force, ne put sortir, et je trouvai le patient dans la position la plus critique ; je parvins pourtant, mais au prix de beaucoup de peine et de douleur, à retirer l'écritoire.

Rien n'est plus dangereux, pour les personnes étrangères à la médecine, que la lecture de ces annonces pompeuses que les charlatans insèrent

dans les journaux et des promesses menteuses qu'ils lancent dans le public pour l'allécher et l'attirer dans leurs piéges.

Il est un de ces livres qui est très-répandu et en tête duquel on lit cette inscription pleine de modestie (1) :

Comment pourrais-je me dire docteur, quand tout le monde va devenir, en lisant mon livre, aussi docte que moi ?

Entendez-vous bien cela ? Avec de longues études, des livres nombreux, des bibliothèques, les médecins ordinaires ont déjà bien des maux de connaître et guérir toutes les maladies ; eh bien ! le charlatan, pour faire acheter par les badauds son œuvre absurde et ridicule, leur annonce effrontément, dès la 1re page, que ce petit livre de poche suffit pour faire, du premier venu, un médecin, et peut dispenser de recourir à d'autres lumières. Tout l'art de guérir dans deux ou trois cents pages ! N'est-ce pas superbe ?

§ 10. Pharmaciens, sages-femmes, epiciers faisant de la médecine. — On voit quelquefois

(1) Le livre de Raspail.

les pharmaciens, pour débiter un peu plus de leurs drogues, faire des prescriptions, conseiller des remèdes; les malades sont entraînés ainsi à faire des achats plus considérables dans les pharmacies. Une pareille conduite peut avoir les inconvénients les plus graves. J'en veux citer un exemple qui m'a bien vivement frappé. Etant allé voir des malades à Salins, je fus prié d'entrer auprès d'une jeune fille de 16 ans que je trouvai au 3e degré de la phthisie pulmonaire; elle n'avait plus que quelques jours à vivre. Je demandai ce qu'on avait fait, dès le début, pour arrêter la maladie. On me dit qu'elle n'avait reçu que deux ou trois visites du médecin, mais que le pharmacien du voisinage, *très-savant, disait-on*, était venu la voir assez régulièrement, le soir, surtout quand le temps était sombre, pour qu'on ne le vît pas, et qu'il lui faisait prendre depuis longtemps, comme remède principal, de fortes doses de quinine. Frappé du redoublement de fièvre qui venait tous les soirs, l'apothicaire traitait cette malheureuse enfant pour une fièvre intermittente. La

pauvre fille était horriblement fatiguée d'avaler tous les jours de pareilles drogues. Son estomac et ses intestins en étaient très-irrités. Je conseillai de les supprimer sur-le-champ, et ne prescrivis que des calmants. Mais quelle fut la désolation des parents quand je leur fis pressentir l'issue fatale! Peu de mois après, la jeune adolescente expirait au printemps de la vie. Si sa maladie eût été bien traitée dès le début, peut-être seraitelle devenue une belle et forte jeune fille.

On voit de temps en temps des sages-femmes qui, au lieu de se contenter de couper le cordon ombilical et d'emmaillotter les enfants, se mêlent de traiter les maladies des femmes, les indispositions des enfants, et ne font que des sottises.

Des épiciers sont assez imprudents pour débiter à tout venant certaines drogues dont l'emploi est loin d'être inoffensif. Ainsi j'ai soigné des gens très-malades pour avoir fait usage de pilules de Morrison que certains épiciers avaient en dépôt et débitaient comme s'il se fût agi tout simplement d'amidon ou de racines de réglisse.

§ 11. Anciens valets de médecins, anciens infirmiers. — On voit une espèce de charlatanisme exercé par des hommes qui, s'étant frottés aux médecins, soit comme valets, soit comme infirmiers dans les hôpitaux, ou comme gardes malades chez les particuliers, se figurent que les médecins ont *déteint* sur eux et leur ont infusé une partie de leur science. Ils ne manquent pas de trouver des imbéciles qui partagent leurs idées; le rapprochement de ces deux espèces de gens donne lieu quelquefois aux histoires les plus singulières. J'en vais rapporter quelques exemples qui se sont passés sous mes yeux.

Un de ces hommes, pour réduire les luxations de la cuisse, faisait placer le malade debout devant lui et lui administrait un vigoureux coup de pied dans la fesse. Il prétendait, par cette violente secousse, remettre l'os à sa place. Mais j'ai vu plusieurs de ses opérés qui étaient restés boiteux. Ce charlatan était un grand buveur. Un jour je trouvai qu'un de mes malades, que j'avais condamné au lit pour une violente entorse au pied,

était beaucoup plus souffrant qu'à ma dernière visite faite trois jours auparavant. Il finit par m'avouer qu'un de ses amis lui avait amené le charlatan et que celui-ci l'avait fait lever en lui disant : « Allons, vous n'avez pas grand mal, » levez-vous et allez tirer à boire, il fait chaud, je » meurs de soif. » Il avait tenu mon blessé à table plusieurs heures, et l'enflure du pied avait doublé.

Un homme que ce charlatan avait soigné pendant longtemps et qui remettait toujours pour le payer, fut fort surpris, en entrant un jour dans son écurie, de voir qu'une de ses vaches avait disparu. Il s'informe et apprend que le charlatan, venu dans la journée chez lui et ne le trouvant pas, était entré à l'écurie et qu'on l'avait vu emmener la vache. Il s'était payé de ses propres mains.

J'ai vu un fait extrêmement grave de la part d'un ancien infirmier militaire qui était parvenu, à force de protections et dans un moment de perturbation politique, à se faire recevoir officier de santé. Il n'avait pu étudier les accouchements dans les camps, sur les champs de bataille et

dans les hôpitaux militaires. Une fois lancé dans la pratique civile, il ne reculait devant aucune opération. Appelé auprès d'une femme qui ne pouvait pas mettre au monde son enfant et pour laquelle la sage-femme déclarait qu'il fallait une application du forceps, de cet instrument qu'on appelle vulgairement *les fers*, il court, n'ayant pas encore de forceps, chez un docteur de sa connaissance, avec lequel il était en bons termes. Le docteur était absent : il cherche dans ses instruments et, au lieu du forceps ordinaire, il prend une espèce de grande pince destinée à écraser la tête de l'enfant dans le cas où on ne peut le retirer du corps de la mère sans le sacrifier. Il court, applique l'instrument et ramène un enfant dont la tête était écrasée comme une noix.

J'ai eu chez moi une cuisinière très-intelligente qui causait médecine et remède avec les malades qui m'attendaient dans mon cabinet. Il est arrivé quelquefois que ceux-ci, fatigués d'une trop longue attente, se levaient en disant : « Eh bien ! Made-
» moiselle, puisque votre maitre reste si long-

» temps à venir, nous allons d'abord faire les » remèdes dont vous avez parlé et puis, si cela » ne va pas mieux, nous reviendrons. »

Un paysan d'un de nos villages, qui avait servi un docteur d'Arbois dans sa jeunesse, ayant hérité à sa mort d'un de ses livres, avait lu ce livre plusieurs fois. Il mêlait à chaque instant des mots de médecine à sa conversation. Les gens du village finirent par prendre grande confiance en lui ; on le consultait, on l'appelait près des malades. Il ordonnait à tort et à travers toutes sortes de remèdes plus ou moins insignifiants et commettait à chaque pas les bévues les plus incroyables. Ainsi, j'ai vu une femme de 56 ans qui, n'ayant pas été vaccinée dans sa jeunesse, fut prise, quelques jours après avoir été dans une maison où se trouvaient des enfants atteints de petite vérole, d'une fièvre vive accompagnée de violents maux de tête. On appela l'ex-valet de médecin qui déclara que cette femme était menacée d'une attaque d'apoplexie, qu'il fallait la saigner et lui mettre de l'eau glacée sur la tête.

Heureusement qu'on n'en fit rien, parce que je passai par hasard dans le voisinage et qu'on me fit voir la malade à qui je ne prescrivis que des infusions de tilleul. Trois jours après, cette femme était couverte de boutons de petite vérole et elle a bien guéri. Avec la saignée et l'eau glacée sur la tête, on l'aurait probablement expédiée dans l'autre monde.

Ce valet devenu médecin avait la manie d'écrire des ordonnances qu'il avait toutefois bien soin, pour une foule de motifs, de ne pas signer.

Voulant prescrire à un malade une infusion de serpolet, voici ce qu'il avait écrit :

INFUSION DE *Serpe au lait.*

§ 12. LES CAMPAGNARDS MÉDECINS. — On voit, de temps en temps, dans nos villages, des campagnards qui, sans avoir jamais été ni serviteurs d'un médecin, ni infirmiers, se mêlent de traiter quelques maladies, de prescrire certains remèdes. Nous allons voir ce qui en résulte. Bien des fois des malades sont venus me trouver pour des yeux fortement enflammés : ils me racontaient qu'ayant des

taches sur le voyant de l'œil, par suite d'anciennes inflammations, ils étaient allés trouver un paysan qui avait la réputation de guérir ces taches. Cet homme brûlait du linge grossier, recueillait la cendre et cette sorte de suie ou d'huile âcre qui résultait de la combustion, puis les appliquait sur l'œil qui devenait aussitôt le siége d'une sensation de brûlure très-douloureuse. Il en résultait le plus souvent une assez vive inflammation qui augmentait l'étendue et l'épaisseur de la tache.

Une vieille sorcière, morte aujourd'hui, faisait mettre sur les panaris comme un remède souverain, de la *Vesse de loup* écrasée. On sait que la *Vesse de loup* est une espèce de champignon vénéneux. Les panaris, avec un pareil traitement, prenaient quatre fois plus de gravité.

On connait l'importance que se donnent, en général, les fromagers ou fruitiers, dans les villages. Croirait-on que j'en ai connu qui s'avisaient de faire de la médecine et qu'on écoutait comme des oracles. Un jour, on m'introduit auprès d'un vieillard hydropique à qui je demande quels re-

mèdes il a déjà faits pour sa maladie. Il me répond : Monsieur, je n'en ai fait qu'un. — Lequel ? — C'est le remède que l'*homme porte en lui-même*. — Qu'est-ce donc que ce remède ? — Alors il me montre dans une tasse un liquide jaune, d'une odeur caractéristique. C'était son urine ! Je lui demandai qui lui avait conseillé ce remède. Il me dit que c'était le fruitier. Ce malade mourut un mois après ma visite, malgré l'emploi du remède que l'*homme porte en lui-même*.

J'ai vu d'autres fois employer un remède à qui les gens de la campagne donnaient le nom parfumé d'*Eau de mille fleurs*. C'était... devinez quoi ? de l'urine de vache. Je me rappelle une pauvre mère qui avait une telle confiance dans ce remède qu'il fallut, pendant longtemps, que chaque jour, matin et soir, une de ses filles allât passer des heures entières à l'étable, une tasse à la main, l'œil en arrêt, afin de saisir le moment où voudrait bien jaillir la source bienfaisante d'où coulait l'*Eau de mille fleurs*.

Je crois qu'il pourrait être utile de reproduire

ici ce que j'ai déjà dit, dans un autre ouvrage (1), de quelques erreurs grossières propagées par les campagnards et dont j'ai vu souvent les fruits les plus funestes.

Je ne sais d'où peut venir la réputation médicale dont jouissent les écrevisses dans notre pays. Est-ce de leur forme bizarre? C'est très-possible. Il m'est arrivé souvent de trouver un de mes petits malades affublé d'un cataplasme d'écrevisses sur la partie souffrante. Elles étaient tantôt crues, tantôt cuites, quelquefois écrasées, d'autrefois entières ; cela dépendait de l'imagination plus ou moins capricieuse des commères. Dans les maladies cérébrales, par exemple, j'ai vu envelopper la tête de l'enfant d'un sac rempli d'écrevisses bien vivantes qui grouillaient autour du petit malheureux et devaient lui causer les sensations les plus étranges.

Pour tuer les vers, les écrevisses cuites appliquées sur le ventre, sont en grande réputation parmi nos mères de famille.

(1) Bergeret, *Maladies de l'enfance*, Paris, 1855.

Qui n'a pas vu au cou des enfants des colliers de bouchons de liége ou d'ambre, dans le but d'empêcher les douleurs de la dentition? Malheureusement pour le bon sens, nous avons vu le même remède employé communément par les sages-femmes pour faire passer le lait aux accouchées qui ne veulent pas nourrir. Les colliers d'aulx sont en grande réputation contre les vers.

La jaunisse simple, sans complication, guérit fort bien, surtout chez les enfants. Mais c'est une maladie assez longue. Aussi ne manque-t-elle pas d'exercer l'imagination des médicastres de toute espèce qui ont inventé contre elle les remèdes les plus extravagants. Qui croirait, par exemple, que des êtres, créés à l'image de Dieu, jouissant de leurs droits civils et civiques, puissent, de propos délibéré, faire avaler un remède composé avec des *poux*, dans l'espoir de guérir une maladie quelconque? Ne riez pas, c'est un spécifique en honneur contre la jaunisse. L'heureux mortel qui possède le secret de sa préparation en fait un mystère, le cruel! au lieu de le divulguer pour en faire jouir l'humanité tout entière.

Voici une formule moins dégoûtante que j'ai vu mettre en pratique contre la jaunisse. Prenez un œuf d'une poule *noire* (la poule noire jouait un grand rôle dans les diableries des sorcières); percez d'un petit trou une de ses extrémités, puis allez le placer dans une fourmilière; visitez-le chaque jour et, quand les fourmis auront vidé la coque, le malade devra être guéri.

J'ai vu plus d'une fois de jeunes phthisiques à qui leurs parents faisaient avaler des quantités énormes d'escargots vivants.

Mais les campagnards assez imprudents pour faire de la médecine, au lieu de tenir la bêche et la charrue, s'exposent quelquefois à des inconvénients très-graves dont la crainte devrait bien les retenir. Ainsi on a vu les tribunaux condamner souvent des femmes de la campagne qui se mêlent de faire le métier de sages-femmes et entre les mains desquelles on a vu des accouchées tomber sérieusement malades ou même succomber. Le tribunal correctionnel de Tours a jugé, le 11 août 1851 et condamné à des peines

sévères un paysan qui s'avisait de faire de la médecine et dont les remèdes absurdes et imprudents avaient causé la mort d'un malade. Ce dernier était affaibli par une longue maladie. Pour ranimer les forces du malade, le campagnard médecin avait prescrit de chauffer dans un four une grande quantité de lierre, de retirer ce lierre brûlant et d'en faire au malade une sorte de litière dont tout son corps devait être entouré. En même temps le malade devait avaler trois *chopines* de vin bouillant par grandes verrées. En faisant exécuter ces belles prescriptions, le médicastre, comme les sorciers d'autrefois, tenait à la main un cierge allumé et versait de temps en temps une goutte de cire brûlante dans une assiette où se trouvait de l'eau bénite. En même temps, ses lèvres marmottaient des prières.

Il n'avait pas demandé d'autre renseignement sur le malade que son *nom et le jour de sa naissance. Cela lui suffisait*, disaient les bonnes gens, *tant il était savant.*

Pendant que les remèdes du charlatan étaient

exécutés à la lettre, le malade mourut subitement, suffoqué par la chaleur et la vapeur du lierre. Traduit en justice, le médicastre fut condamné, pour homicide par imprudence, à de la prison et à une forte amende.

On ne pourrait croire, en vérité, combien les hommes, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, ont un penchant irrésistible à courir après les faits étranges, bizarres, en apparence merveilleux, si de nouveaux faits ne venaient, de temps en temps, remettre en lumière cette incurable maladie de l'esprit humain.

Au mois de juillet dernier, on lisait, dans un journal sérieux, l'énumération de prouesses chirurgicales accomplies par un simple cultivateur, un villageois qui n'a pu étudier l'art de guérir que dans la compagnie de ses bœufs et de ses moutons.

On raconte gravement dans l'article de ce journal, *que la science de ce paysan consiste dans l'emploi de son bras de fer, qui lui a créé une spécialité extraordinaire, presque* SURNATURELLE, *pour les réductions des fractures des os et des luxations.*

On y dit qu'un curé, à qui quatre médecins voulaient couper la jambe, mis en rapport avec le paysan médecin, fit, le surlendemain, le tour de son jardin et, avant la fin de la semaine, allait dire sa messe.

Ces récits offrent une frappante ressemblance avec ceux que Molière a consignés dans sa charmante comédie du *Médecin malgré lui.*

Le lecteur va en juger.

ACTE Ier. — SCÈNE Ve.

VALÈRE.

Mais est-il bien vrai que cet homme soit si habile que vous le dites ?

MARTINE.

Comment! c'est un homme qui fait des miracles! Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins : on la tenait morte il y avait déjà six heures, et l'on se disposait à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche, et, dans le même instant, elle se leva de son lit et se mit à se promener dans sa chambre comme si de rien n'eût été.

LUCAS.

Ah !

VALÈRE.

Il fallait que ce fût quelque goutte d'or potable.

MARTINE.

Cela pourrait bien être. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas et se brisa sur le pavé la tête, les bras et les jambes ; on n'y eut pas plus tôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire, et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds et courut jouer à la fossette.

LUCAS.

Ah !

VALÈRE.

Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle

MARTINE.

Qui en doute ?

Le rapprochement qui vient d'être établi entre l'article du journal et le passage de notre grand comique démontre qu'il existe encore de nos jours des bonnes gens qui croient vivre dans le temps où l'amant couronné de Mlle de la Vallière congédiait, par un coup de pied donné, on sait bien où, ce bon M. Esprit, son médecin, qui, troublé par la présence de la *Grande Majesté*, venait de

saigner maladroitement sa belle maîtresse. Ces bonnes gens ignorent qu'il ait existé un Broussais, un Dupuytren, un Laennec, que ces grands hommes ont laissé toute une génération de médecins formés à leur école, que la medecine est devenue, sous leur inspiration, une science aussi exacte que la physique et la chimie dont on admire tant les merveilles. Le temps n'est plus où les médecins pouvaient, avec raison, servir de point de mire aux traits acérés de Molière. Il n'y a plus aujourd'hui de Purgons et de Diafoirus que pour ceux qui ont des yeux et ne veulent pas voir. Les médecins de notre temps, fidèles aux traditions que leur ont léguées les grands maîtres cités plus haut, ne laisseront ni avilir, ni dénigrer leur belle profession par des hommes à qui il plait encore, en plein XIXe siècle, de remplir les rôles d'Orgon, de Géronte et de Pourceaugnac.

§ 13. Charlatans se couvrant du manteau de la religion ou de la politique. — Une de nos petites villes du Jura, dont on me permettra de taire le nom, a été, dans les premières années de

ce siècle, le théâtre d'une immense mystification dont je crois très-utile de retracer ici les points les plus saillants, afin qu'une aussi dure expérience serve d'enseignement au public, et préserve nos populations de ces engouements aveugles, irréfléchis, stupides, qui conduisent aux plus amères déceptions.

Un étranger arrive dans cette ville, avec un air humble, un extérieur modeste, un habit sémimonastique. Il dit se nommer *Frère A*.... Il affecte les dehors d'une grande dévotion. Bientôt le bruit se répand qu'il est un savant médecin, qu'il a des remèdes nouveaux, extraordinaires, certains pour toutes les maladies. Les malades accourent en foule : les auberges de la ville regorgent d'étrangers. Les aubergistes qui y trouvent leur compte, prônent le nouveau venu dans les termes les plus pompeux. On l'installe à l'hôpital où il fait des merveilles ; on est obligé d'y augmenter le nombre des lits. Il y est choyé, vénéré comme un saint. La Fête-Dieu arrive : on lui met une chape sur le dos et Frère A.... est placé à côté du dais. Son

attitude recueillie attire et édifie tous les regards.

Un jour, il prend un crêpe noir, un air affligé, refuse les visites et annonce qu'il vient de recevoir la nouvelle de la mort de sa mère. Quel était le nom de cette mère? après beaucoup d'instances, il finit par avouer, d'un ton plein d'humilité, qu'elle s'appelle *Madame de Flammerans*; aussitôt le clergé annonce un service solennel pour le repos de l'âme de *Madame de Flammerans* et la cérémonie a lieu au milieu d'un grand concours de population.

Les premières familles du pays se disputaient l'honneur d'avoir une visite de Frère A...; elles envoyaient leurs filles à l'hôpital faire de la charpie et panser les malades. La contrée était pleine du nom de Frère A....

C'est au milieu de cette fortune inouïe, de cette prospérité sans égale, que, tout-à-coup, comme un éclat de foudre, tombe au milieu de la petite ville une sinistre nouvelle; M. le sous-préfet a reçu, d'un magistrat de Genève, l'avis que le prétendu Frère, qui exploite si bien l'arrondissement confié

à son administration, au lieu d'être M. de Flammerans, issu d'une noble famille, est tout simplement le *tisserand Michel Girault,* né à Vonges, dans un département voisin, lequel Girault s'est fait réformer du service militaire pour cause *d'épilepsie vraie ou simulée,* lequel Girault, marié plus tard et père de trois enfants, a quitté sa famille pour aller courir le monde et les aventures. Durant sa vie de vagabondage, il a ensorcelé une fille riche qu'il était sur le point d'épouser, sans reculer devant le crime de bigamie, quand le père de la future a découvert qu'il était déjà pourvu d'une femme et de trois marmots.

Il avait été jusqu'en Hollande où il avait trouvé moyen, en jouant le grand seigneur, d'acheter un riche domaine sans le payer au vendeur, puis de le revendre tout de suite et secrètement à un second acheteur qui le lui paya comptant une somme assez ronde avec laquelle il se hâta de fuir. C'est à la suite de cette belle prouesse qu'il était venu, dans sa vie errante, se poser en saint personnage dans la petite ville du Jura où l'avis reçu

par le sous-préfet vint si malencontreusement troubler sa béate félicité. Quand la nouvelle s'en répandit dans la ville, ce ne fut qu'un cri en faveur du Frère. On était furieux contre ses calomniateurs. Les premiers magistrats de la ville firent une démarche solennelle auprès du sous-préfet en faveur du Frère persécuté. Mais le sous-préfet, qui avait toutes raisons de croire parfaitement fondé l'avis qu'il avait reçu, tint bon. De nouvelles preuves, preuves irrécusables, vinrent encore l'éclairer et il n'hésita pas à faire traduire Frère A.... ou plutôt Michel Girault, devant le tribunal, comme vagabond et escroc. Le tribunal envoya le Frère faire une retraite dans la prison de Bellevaux.

Ne serait-on pas disposé à prendre l'histoire que je viens de raconter pour *un conte des mille et une nuits ?* Eh bien, j'ai entendu maintes fois ces détails sortir de la bouche de témoins *oculaires*, et un certain nombre de personnes, qui ont joué dans cette indigne comédie le rôle d'acteurs ou de dupes, sont encore vivantes aujourd'hui.

Je n'ai rapporté que les faits les plus saillants de cette abominable jonglerie. Mais si des lecteurs étaient curieux d'en connaitre tous les détails, ils les trouveraient dans une brochure qui est entre les mains d'un certain nombre de Jurassiens, brochure piquante, pleine d'esprit et de bon sens, et qui a pour titre : *Réplique à la diatribe contre A. Jobard, donnée au public pour une réponse du soi-disant Frère A....* On lit en tête cette épigraphe, tirée des Livres Saints : *Nolito fieri sicut equus et mulus quibus non est intellectus : in chamo et freno maxillas eorum constringe ; qui non approximant ad te! N'allez pas devenir comme le cheval et le mulet qui n'ont pas d'intelligence ; serrez leur mâchoire avec la bride et le frein ; qu'ils n'approchent pas de vous !*

On a vu, à d'autres époques, la politique servir à son tour, comme la religion, de manteau au charlatanisme, dans les moments d'agitation politique, de tourmente révolutionnaire, comme la République de 1848. Alors des hommes audacieux abusent des passions du moment, du vertige qui

s'empare de l'esprit des populations, pour tromper le peuple et le bercer de vaines promesses. De même qu'on voit, dans ces temps agités, des fripons assez pervers pour promettre au peuple de détruire toutes ses misères, de rendre tous les hommes également heureux, promesses menteuses qui ont le grave inconvénient d'égarer les imaginations surexcitées dans un monde rempli de rêves chimériques; ainsi il n'est pas rare que les ignorants qui se laissent abuser par ces mensonges, aveuglés aussi par l'esprit de parti, prennent dans les chefs qui les attirent à eux une telle confiance qu'ils les consultent pour tout et que ceux-ci, avec un peu de complaisance et de disposition personnelle à faire du charlatanisme, se trouvent transformés en médecins. On a vu, dans le Jura, un de ces médecins improvisés par la démagogie être traduit et condamné en police correctionnelle pour avoir laissé mourir une pauvre mère de famille de fluxion de poitrine, en la traitant avec des remèdes insignifiants, au lieu de faire venir un vrai médecin qui lui eût peut-être sauvé la vie en la saignant.

N'est-ce pas aussi, en partie, la passion politique, l'esprit de coterie, qui a donné tant de réputation au livre de Raspail, un des apôtres de la démagogie, qui, de même qu'il promettait, dans l'avénement de la République, un moyen de détruire tous les maux de la société, voulait faire croire que le camphre était le grand remède à *toutes* les maladies ?

§ 11. LES PANACÉES, OU LE MÊME REMÈDE APPLIQUÉ A TOUS LES MAUX. — Que penseriez-vous d'un agronome qui viendrait vous dire qu'il a trouvé un engrais ou un genre de culture applicable à tous les terrains, à toutes les productions de la terre, ou bien encore un genre de taille qui conviendrait, sans distinction, à toutes les plantes, à tous les arbres ? Vous diriez que c'est un fou, un rêveur. Eh bien ! il y a des charlatans qui font beaucoup de dupes en annonçant effrontement qu'ils ont en leur possession un remède merveilleux qui *guérit tous les maux !*

Dans le siècle dernier, un charlatan magnifique, nommé Fontanarose, qui ne faisait *que la méle-*

cine des gens riches, a gagné des sommes énormes en vendant, *un louis la goutte,* un prétendu remède contre les rhumatismes et les maladies goutteuses.

Dans le paragraphe précédent, j'ai déjà signalé la prétention affichée par certains charlatans de guérir tous les maux avec le camphre. Mais il n'y a pas rien que le camphre qui ait joui de l'honneur d'être décoré du titre de *panacée,* c'est-à-dire de *remède à toutes les maladies.* La médecine Leroy, si en vogue à une certaine époque, a, sous mes yeux, allumé des inflammations d'intestins très-graves chez les imprudents qui en faisaient aveuglément usage. On sait que Leroy, attribuant toutes les maladies à des *âcretés* qui se trouveraient dans l'intestin, prétend que son purgatif doit guérir tous les maux. Il traite le corps humain comme une cheminée sale dans laquelle on fait passer un ramoneur.

Ce qui vient d'être dit de la médecine Leroy est applicable aux pilules de Morrison dont on voit, contrairement aux règlements, des dépôts chez

quelques épiciers. J'ai vu des gens bien souffrants pour avoir avalé inconsidérément les pilules de Morrison.

J'en pourrais dire autant de certaine *médecine noire* qui, autrefois, était en grand honneur ; mais elle a été détrônée en partie par la médecine Leroy et les pilules de Morrison. Je me rappelle un instituteur qui avait rendu gravement malade sa femme et ses enfants par l'usage de la médecine noire.

Parmi les panacées, on peut ranger ces remèdes dont les annonces figurent sur la 4e page des journaux ou sur les murs des grandes villes ; défiez-vous bien de toutes ces annonces si pompeuses qui vous promettent des guérisons certaines et ne sont que des pieges tendus à votre bourse.

Parmi les remèdes bizarres et doués d'une vertu merveilleuse qui ont joui, à certaines époques et dans l'esprit des ignorants, d'une grande réputation, il faut ranger la *graisse humaine*. Je veux raconter, à son sujet, une petite histoire qui

m'est arrivée lorsque j'étais étudiant en médecine à Paris. Je reçus un jour une lettre d'un fermier de ma famille qui se plaignait d'être affligé de douleurs rhumatismales, et d'avoir fait inutilement beaucoup de remèdes; il finissait en me suppliant de lui envoyer *un pot de graisse humaine.* On lui avait dit que c'était un excellent remède et il pensait qu'il me serait facile de lui en procurer dans les hôpitaux de Paris. Il me conjurait de lui accorder cette faveur. Je ne voulus pas répondre à ce brave homme en me moquant de son idée; non, il faut toujours avoir pitié des malades et satisfaire leurs caprices, tant qu'il n'en peut rien résulter de fâcheux pour la maladie : à plus forte raison lorsqu'il peut arriver qu'en agissant sur leur imagination, en faisant gagner du temps et prendre patience, ces remèdes puissent leur procurer du soulagement. Voici donc ce que je fis : je dis à un pharmacien de me colorer légèrement en jaune un pot de *graisse de porc* et de me mettre dessus cette étiquette en grosses lettres : *graisse humaine.* J'envoyai le pot à mon

malade qui m'écrivit, un mois après, une lettre où il se confondait en remerciements, me disant que les frictions avec la graisse humaine lui avaient fait le plus grand bien. On avait eu, pendant ce mois, un temps magnifique et le rhumatisant avait pris au soleil des bains de chaleur qui l'avaient guéri. Néanmoins, il faisait honneur de sa guérison à la graisse que je lui avais envoyée.

Mais, savez-vous ce qui peut arriver pendant qu'on s'amuse à faire des remèdes insignifiants ? Je vais en citer un exemple. La femme d'un vigneron d'Arbois, atteinte d'un rhumatisme qui avait envahi la moitié des articulations, ayant perdu beaucoup de temps à se frotter avec l'onguent Raspail, au lieu de se faire traiter par un médecin, fut tout-à-coup prise de suffocations. On m'appela, je trouvai que le rhumatisme s'était brusquement jeté sur le cœur, et, malgré un traitement des plus énergiques pour le détourner, elle mourut très-rapidement. Si je l'avais soignée dès le début et que j'eusse employé à temps les remèdes convenables, très-probablement la mala-

die aurait pris une autre tournure. Voilà où peuvent conduire les drogues des charlatans.

§ III. — *Guérisseurs.*

> Rien n'est plus dangereux qu'un maladroit ami
> Mieux vaudrait un sage ennemi

Je donne le nom de *guérisseurs* aux personnes qui, sans spéculation, sans idée de gain, par simple humanité, quelquefois par goût (en vérité, tous les goûts sont dans la nature), exercent la médecine en amateurs. Ils font souvent beaucoup de mal, autant de mal que les charlatans eux-mêmes, si ce n'est qu'ils laissent en paix la bourse des patients. En effet, leur intervention imprudente, intempestive, empêche qu'on ait recours aux vrais médecins, et qu'on emploie à temps les remèdes convenables. Les guérisseurs sont comme l'ours du jardinier de La Fontaine.

Les guérisseurs, en administrant des remèdes à tort et à travers, en prodiguant d'aveugles conseils, tuent quelquefois comme l'ours de la fable.

J'ai vu à l'œuvre un grand nombre de guéris-

seurs. Je vais en décrire les principales variétés. Ce sont : 1° les guérisseurs à emplâtres et onguents; 2° les compères et les commères; 3° les personnes charitables, les curés, les religieuses, faisant de la médecine; 4° les guérisseurs par des moyens surnaturels.

§ 1. GUÉRISSEURS A EMPLATRES ET ONGUENTS. — On voit des gens du monde prôner certains emplâtres ou onguents, en débiter autour d'eux à tous ceux qui en demandent, sans savoir si le remède convient à la maladie pour laquelle on le réclame, et si celle-ci n'aurait pas un besoin pressant d'autres remèdes plus appropriés. Il en résulte quelquefois des inconvénients fort graves, comme on va le voir par les exemples que je vais rapporter.

A Arbois et dans les environs, un onguent a acquis une grande réputation contre les panaris. On l'appelait *onguent de Belgique*. Savez-vous d'où venait ce nom? de celui de la famille qui fabriquait cet onguent et qui s'appelait *Bergier*. Ce nom, en passant de bouche en bouche, avait

fini par se corrompre ; au lieu *d'onguent de Bergier*, la plupart disaient : *onguent de Belgique* ; ce qui n'avait pas peu contribué à répandre la réputation du susdit onguent. Aussitôt que l'on était affecté d'un commencement de panaris, au lieu d'employer tout de suite les remèdes appropriés, sangsues, bains, cataplasmes, repos, on courait chercher de *l'onguent de Belgique*, et le mal ne faisait qu'empirer. Combien de doigts j'ai été obligé de couper, combien d'os cariés j'ai retirés de la main, après l'emploi de cet onguent ! J'ai même une fois été forcé de couper toute une main au poignet : le pus l'avait complétement gâtée.

Une demoiselle d'Arbois s'est mise aussi à fabriquer un emplâtre qui, non-seulement, s'appliquait aux panaris, mais à presque toutes les maladies. Du moment que vous souffriez sur un point quelconque du corps, rien n'était plus efficace que d'y mettre un large emplâtre de Mlle X. Faisiez-vous une chute ? aviez-vous reçu un coup ? tout de suite un emplâtre sur les endroits contu-

sionnés. Il se faisait dans le pays une consommation énorme de cet emplâtre et il s'en expédiait même au-dehors de grosses cargaisons. Mais, savez-vous ce qui arrivait ? on employait l'emplâtre à tout propos, sans discernement, sans avis de médecin ; aussi voyait-on à chaque instant les erreurs les plus graves. Voici un fait bien malheureux dont j'ai été témoin. Un vigneron, jeune encore, vient me montrer son bras droit qui est pendant, immobile, et me dit qu'il lui est impossible de s'en servir. Je le fais déshabiller et lui trouve l'épaule démise. J'essaie en vain de la lui remettre : tous mes efforts sont inutiles. Alors il me raconte que son mal n'est pas récent, qu'il remonte à une chute faite *quatre mois auparavant*, que, souffrant beaucoup du bras et de l'épaule après cette chute, et croyant n'avoir qu'une forte contusion, il a envoyé sa femme chercher de l'emplâtre chez Mlle X.... ; que, les jours suivants, malgré de vives souffrances, il a continué l'usage du remède, attribuant en partie ses douleurs à ce que celui-ci *agissait bien ;* que, peu à peu, les

douleurs se sont éteintes, mais que son bras est resté immobile, privé de force, et qu'il est venu me demander quelque remède qui pût lui donner du ressort. Je renouvelai plusieurs fois mes tentatives pour remettre le bras; j'employai des machines puissantes, des poulies, des leviers; tout fut inutile et ce pauvre homme est resté estropié.

Il n'est pas rare de voir des guérisseurs à emplâtres et onguents traiter les ulcères chancreux de la face, les cancers au sein. Je pourrais faire ici une liste nombreuse des malheureux qui, perdant un temps irréparable à employer ces moyens, ont vu leurs ulcères, leurs cancers, faire des progrès si rapides, si étendus, que, lorsqu'ils venaient plus tard me prier de les opérer, il n'était plus temps; le mal avait jeté de trop profondes racines; ils finissaient par succomber à une mort affreuse.

Mais pourtant, dira-t-on, nous connaissons tel et tel malades qui ont été guéris par ces onguents ou ces emplâtres. Oui, moi aussi j'en connais.

Mais voici ce que c'est que ces prétendues guérisons. Comme les guérisseurs ne sont pas médecins, ils appliquent leurs remèdes à tous les boutons, à toutes les plaies qu'on leur présente, sans pouvoir en distinguer la véritable nature, et comme, dans le nombre, ils ont affaire à beaucoup de maladies qui n'ont rien de malin, qui ne sont pas réellement cancéreuses, ils ont alors beau jeu pour les guérir avec leurs onguents, puisque ces mêmes maladies guériraient tout aussi bien avec un peu de beurre frais ou de saindoux. C'est à ces cures de prétendus cancers qu'ils doivent cette réputation dangereuse qui attire tant de malheureux et fait tant de victimes.

Dernièrement encore, une femme d'un village du canton de Poligny vient me montrer un ulcère de la lèvre inférieure qu'une guérisseuse lui *avait brûlé quatorze fois*, en lui faisant éprouver des douleurs atroces suivies d'inflammation vive. Le mal ne faisait qu'empirer. Je lui ai tout enlevé, en deux secondes, d'un coup de ciseau courbe, et sa plaie a guéri promptement, comme une plaie simple qu'elle se serait faite par accident.

Mais il n'y a pas toujours moyen de remédier aux maux qu'engendre l'intervention imprudente des guérisseurs à onguents dans le traitement des ulcères chancreux. J'ai vu mourir, il y a peu d'années, un homme de cinquante ans, qui, au lieu de se faire opérer par un chirurgien, s'est mis entre les mains d'un guérisseur qui l'a fait souffrir cruellement avec un onguent au vert de gris, lequel onguent a tellement exaspéré le chancre, que cet homme est mort avec la face rongée; un de ses yeux s'est fondu dans son orbite peu de jours avant sa mort.

§ 2. Compères et commères. — Il est une propension presque irrésistible qui entraine la plupart des personnes allant visiter les malades à émettre leur opinion sur la maladie et à leur indiquer des remèdes. Il en est qui jouent ce rôle avec tant d'aplomb, de suffisance, qu'ils en imposent aux malades et que ceux-ci finissent par les écouter; quelquefois même ils les préfèrent aux médecins. Combien il m'est arrivé souvent de trouver que mon malade n'allait pas mieux, que

son mal avait empiré, parce qu'une commère était venue déranger mon traitement par des prescriptions ridicules, imprudentes. Un jour je suis frappé d'une odeur âcre, fétide, qu'on respirait dans la chambre d'une malade ; j'en cherchais encore l'explication quand, voulant palper le ventre de cette malade qui avait des coliques, je trouve sur ce ventre, au lieu d'un cataplasme de lin que j'avais prescrit, un cataplasme de *bouse de vache* qu'y avait appliqué une commère, après avoir fricassé cette bouse dans une poêle avec du beurre ! Que dites-vous de cette belle inspiration ?

Il faut aussi se défier beaucoup du caquet des commères qui viennent conter, sans y réfléchir, toutes sortes d'histoires effrayantes qui portent le trouble dans l'imagination des malades et peuvent leur être très-nuisibles.

§ 3. Personnes charitables, curés, religieuses faisant de la médecine. — J'ai reçu un jour la visite d'un ancien militaire qui, très-sérieusement, m'entretint de procédés nouveaux

qu'il avait inventés pour le traitement des maladies des voies urinaires : il m'apportait une brochure qu'il avait fait imprimer et dans laquelle il exposait ses idées. Quelles idées ! c'était un aveugle qui voulait parler des couleurs ! Ce militaire était, du reste, un homme de bien. Sa démarche ne lui était pas inspirée par un sentiment d'amour-propre : il croyait sincèrement à l'efficacité de ses découvertes et il n'aura pas manqué de trouver des malades qui auront perdu du temps à les appliquer.

On voit, dans les campagnes, des dames riches qui vont visiter les malades par charité. Leur conduite est très-louable. Mais, au lieu de faire elles-mêmes des prescriptions, elles ne doivent user de leur influence que pour engager les malades à s'adresser de bonne heure aux médecins, et éclairer, diriger ces malades dans l'application des remèdes qu'ils auront ordonnés.

J'en dirai autant des curés, des religieuses qui vont visiter les malades. Quoi de plus convenable, de plus beau, de plus touchant que l'habit du

prêtre, de la religieuse, au chevet des êtres qui souffrent! Ils vont y porter ces suprêmes consolations qui font supporter avec courage et résignation les douleurs les plus cuisantes. Si la maladie est assez grave pour menacer l'existence du malade, ils viennent ouvrir à son imagination, fatiguée par la fièvre et la souffrance, un monde nouveau, tout rempli de douces joies et de félicités ineffables. Ils lui montrent le ciel qui les attend au sortir de cette vie, dont l'entrée a été pour eux marquée par des larmes et finit encore au milieu des douleurs. Quoi de plus élevé, de plus sublime que cette mission du prêtre et de la religion au lit des malades? Qu'ils ne s'avilissent donc jamais en descendant au rôle de guérisseurs; qu'ils laissent la direction matérielle du malade au médecin et, si le malade n'a point encore de médecin pour le soigner, qu'ils usent de leur influence pour décider la famille à le faire demander. Les curés et les religieuses sont-ils toujours bien fidèles à cette haute mission qui leur est dévolue? Oui, en général. Mais, j'ai observé quelques exceptions.

L'une d'elles m'a paru si regrettable que je veux la mentionner ici.

Plusieurs femmes sont venues me consulter pour des cancers au sein tellement avancés qu'il n'y avait plus moyen de les opérer, et que ces femmes ont eu la fin la plus douloureuse. Quand je leur ai reproché de ne s'être pas soignées plus tôt, elles m'ont répondu : Oh ! monsieur, pardon, nous avons fait des remèdes. — Et quels remèdes ? leur disais-je. — Nous avons été trouver le curé de.... qui, pendant longtemps, nous a fait mettre de ses onguents.

Si, avant que d'aller consulter le curé guérisseur, elles avaient pris conseil d'un médecin, ces malheureuses auraient pu, par une opération, échapper à l'horrible mort qui les a fait descendre dans la tombe lentement, par une longue et cruelle agonie.

Je me suis demandé bien des fois par quelles circonstances ce bon curé, qui, du reste, était un très-saint homme, avait pu être conduit à traiter ce genre de maladie ? aurait-il eu dans sa jeunesse,

une aventure pareille à celle qui détermina la conversion du bienheureux Raymond Lulle? C'est possible.

§ 4. — GUÉRISSEURS PAR DES MOYENS SURNATURELS. — Lorsqu'une famille entoure un de ses membres gravement malade, que les remèdes ordinaires échouent ou agissent trop lentement, il n'est pas rare de voir les parents, pour obtenir une guérison plus prompte, recourir à des personnes pieuses qui font des neuvaines, des prières, des pèlerinages, allument des lampes devant des images de la vierge, etc. Loin de moi la pensée de critiquer une pareille conduite : la prière, les pratiques pieuses élèvent l'âme, raffermissent le courage, raniment l'espérance. Je n'ai jamais rien vu de plus touchant qu'une jeune mère, dont le visage était d'une beauté rare, agenouillée près du berceau de son unique enfant menacé d'une mort prochaine. Les yeux levés au ciel, elle invoquait Dieu pour la conservation de cet être chéri. Non, jamais physionomie plus expressive n'a frappé mes regards ; j'aurais voulu être peintre

pour en conserver sur la toile une souvenir ineffaçable.

Je me suis prêté même quelquefois complaisamment, pour fortifier l'espérance des malades, à partager leurs pieuses pratiques, quand cela paraissait devoir leur être utile, en augmentant leur confiance. Ainsi, une de mes malades, fille très-dévote, souffrant depuis longtemps d'une maladie de nerfs, me dit un jour : Savez-vous, docteur, que, si je ne guéris pas plus vite, c'est que j'ai une crainte : j'hésite depuis quelque temps à vous la communiquer ; mais je ne peux me taire davantage. On dit que les médecins n'ont pas de religion ; s'il en est ainsi, Dieu ne doit pas seconder vos efforts et voilà pourquoi je ne guéris pas. — Comment voulez-vous, lui dis-je, que je vous prouve que vous êtes dans l'erreur et que le sentiment religieux est loin d'être éteint dans mon cœur ? — Eh bien, répliqua-t-elle, dites un *pater* avec moi. — Je le fis avec empressement ; ma malade en fut si charmée que sa confiance en moi fut sans bornes et sa guérison me parut s'opérer plus rapidement.

Une autre malade, sous l'empire des mêmes idées que la précédente, me proposa de porter une médaille qu'elle avait à son cou, afin, disait-elle, que mes remèdes pussent obtenir une guérison plus prompte. J'acceptai la médaille sans la moindre hésitation et la portai à mon cou jusqu'à sa guérison : chaque fois que j'allais la voir elle ne manquait pas de me faire montrer si j'avais toujours la médaille.

On voit, par les exemples que je viens de citer, que je suis loin de traiter légèrement l'intervention des moyens surnaturels dans le traitement des maladies. Mais je veux que ces moyens ne fassent pas négliger les autres, comme on le voit trop souvent. Que de fois, après une neuvaine, des messes dites, un vœu formé, ou pendant qu'ils employaient l'eau de la Salette, j'ai vu les malades et leurs parents négliger mes prescriptions, par la pensée qu'un secours tout puissant allait venir à leur aide et rendre mes remèdes inutiles : n'attendant plus rien que de la protection divine, le reste leur devenant indifférent,

pareils à ces pèlerins musulmans qui, après avoir visité, à la Mecque, le tombeau de Mahomet, leur prophète, se font crever les yeux, dans la pensée qu'ils n'ont plus rien à voir en ce monde. D'autres fanatiques de la même religion, pour guérir leurs maladies, écrivent sur des petits bouts de papier des versets du Coran, qui est leur évangile, avalent ces papiers et attendent leur guérison avec confiance !

Voilà un aveuglement fatal qu'il ne faut pas imiter.

Je n'ai pas vu une seule guérison dont on pût dire légitimement qu'elle était miraculeuse. Pourquoi les miracles sont-ils si rares aujourd'hui, tandis qu'ils étaient si communs dans les temps anciens ! Je crois que les miracles étaient très-utiles dans les temps de barbarie, d'ignorance, où il fallait frapper les imaginations, égarées par les superstitions les plus ridicules, les plus odieuses. Aujourd'hui, la pureté de la morale évangélique, la supériorité de ses doctrines, ont si bien triomphé des absurdes préjugés qui pesaient sur les

temps anciens, elles se sont si bien incarnées dans nos codes, dans nos mœurs, les lumières et la civilisation ont fait de tels progrès, que l'intervention des miracles est devenue à peu près inutile. Aussi ne parle-t-on plus guère de miracles *récents*. Quant à moi, je le répète, je n'ai pas vu une seule guérison vraiment miraculeuse. Il ne faut donc pas s'endormir dans une sécurité trompeuse en comptant sur les moyens surnaturels de guérison, comme je l'ai vu faire encore tout récemment par une femme atteinte d'un polype du nez, qui ne voulut pas se laisser opérer et fit un pèlerinage à Notre-Dame de Fourvières pour obtenir sa guérison par d'autres moyens que l'opération. Elle revint avec la pensée que son pèlerinage aurait d'heureux effets et attendit. Mais, pendant ce temps, le polype s'étendit du côté de l'œil, qu'il chassa de son orbite, et finit, en attaquant le cerveau, par la faire mourir dans le délire.

Toutefois, je le répète encore, je suis loin de repousser le recours aux puissances surnaturelles ;

mais j'entends qu'il ne fasse jamais négliger les moyens de guérison purement humains. Dans ce cas, comme en beaucoup d'autres, il faut toujours avoir présente à la pensée cette grande maxime si pleine de sens et de vérité : *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

§ III. — *Conduite à tenir par les familles en présence de maladies lentes, graves ou incurables, pour le choix d'un médecin.*

On a vu, par les faits exposés précédemment, combien il est dangereux de s'adresser aux charlatans et aux guérisseurs. Mais enfin, dira-t-on, quand une maladie traîne depuis longtemps, que le médecin ordinaire a vainement employé toutes sortes de moyens, que le malade s'impatiente, que faut-il faire ? Il faut recourir aux médecins consultants, c'est-à-dire amener près de votre malade, avec le médecin ordinaire, quelque autre médecin du pays qui lui inspire de la confiance. Mais, croyez-moi, défiez-vous de ces étrangers dont on ne connaît pas bien l'origine, les antécédents, la moralité ; loin de vous jeter à leur

tête inconsidérément, restez à leur égard sur le pied de l'observation la plus scrupuleuse, la plus sévère. En général, les médecins nomades n'ont pris le parti de courir le monde, de s'expatrier, que parce qu'ils ne faisaient rien dans leur pays, qu'ils n'y avaient pas gagné l'estime et la considération. Les bons médecins, les médecins intelligents et sérieux, n'ont pas besoin d'émigrer au loin et de courir les aventures. Faites choix d'un médecin qui tienne au cœur du pays par de profondes racines, qui y soit considéré depuis longtemps, qui connaisse à fond votre famille, son tempérament, ses maladies antérieures. Qu'on puisse dire de lui ce que Voltaire disait de Sylva : *Il sait l'art de guérir, autant que l'art de plaire.*

En effet, il faut qu'un médecin possède, *avant tout*, le *savoir*. Mais il peut et doit même *plaire* à ses malades, afin qu'il puisse obtenir, en les traitant, tous les bons résultats qu'on est en droit d'attendre de lui. En effet, le malade ne sait rien refuser au médecin qui lui plaît. Souvent le charlatan, le guérisseur, ont le talent de captiver

votre confiance, votre affection : mais la première qualité, le *savoir,* êtes-vous bien sûr qu'ils la possèdent ?

S'il se présente des cas où vous ayez besoin de quelque opération spéciale, de ces opérations que l'on pratique rarement, votre médecin ordinaire sera le premier à vous dire : Allez trouver, dans les grandes villes, un chirurgien honnête et habile, pour vous faire pratiquer cette opération ; profitez de la facilité que vous offrent les chemins de fer de vous y transporter rapidement. Il vous indiquera lui-même le chirurgien auquel vous devrez vous adresser. — Mais, allez-vous dire, nous n'avons pas le moyen d'aller dans les grandes villes, de payer les grands chirurgiens. — Les charlatans de passage vous opèrent-ils pour rien ? J'ai vu ces charlatans soutirer plus d'argent des malades que si ces derniers étaient allés se faire opérer à Paris. Et puis, en vérité, est-il bien nécessaire d'aller dans les grandes villes pour ces opérations ? J'ai vu des pierres de la vessie, des cataractes, des pieds bots et autres

cas de ce genre, opérés avec un plein succès, par des chirurgiens qui n'ont jamais exercé que dans nos petites villes. A quoi bon, par conséquent, vous déplacer et dépenser tant d'argent ? D'ailleurs, ne l'oubliez pas, les grandes villes présentent, pour les opérés, de graves dangers qui ne se montrent pas dans l'air de nos petites localités. Rien de plus commun que de voir régner, dans les grands centres de population, des épidémies d'érysipèles et d'autres maladies qui font mourir un grand nombre d'opérés, à tel point que les chirurgiens n'osent plus donner le moindre coup de lancette. Ainsi, j'ai connu une dame de la campagne qui était allée dans une grande ville se faire enlever une petite loupe à la tête ; elle y est morte d'un érysipèle du cuir chevelu. J'ai opéré un très-grand nombre de loupes, dans le Jura, sans avoir jamais eu le moindre accident.

Deux femmes de l'arrondissement de Poligny sont allées, à ma connaissance, se faire opérer du cancer au sein dans les grandes villes. Elles

y sont mortes toutes deux. J'ai enlevé maintes fois des cancers dans ma pratique : je n'ai jamais vu l'opération suivie d'accidents graves.

L'air des grandes villes renferme souvent quelque principe particulier qui engendre des épidémies meurtrières et fait de nombreuses victimes parmi les opérés.

Mais enfin, on peut choisir un moment où l'état sanitaire d'une grande ville est très-satisfaisant : on prend à l'avance des renseignements à ce sujet. Un autre inconvénient, je dois vous le dire, vous y attend encore : vous allez vous adresser à un de ces fameux médecins qui sont si occupés, qu'ils n'ont qu'un moment bien court à donner à chaque malade ; leur examen a lieu très-légèrement, et il ne leur est guère possible de faire mieux ; le temps leur manque. Il en résulte qu'ils peuvent, avec toute leur science et leur habileté, commettre de graves erreurs. J'ai vu des malades, que j'avais adressés à trois des médecins les plus notables de Paris, rapporter, pour leur maladie, trois consultations entièrement contradictoires.

Et puis, prenez bien garde, en allant consulter ou vous faire opérer dans les grandes villes, de ne pas tomber aussi dans les griffes des charlatans et des chevaliers d'industrie. Il ne faut pas croire que les grandes villes soient à l'abri de cette plaie dont j'ai décrit les ravages dans nos petites localités ; loin de là, c'est peut-être dans les grandes agglomérations que vous rencontrez les charlatans les plus nombreux et les plus redoutables. Il leur est plus facile d'y cacher leur jeu, leurs ruses, leurs embûches. J'ai vu un vieillard d'Arbois, aveugle, être pris tout à coup d'une envie démesurée d'aller à Paris consulter un oculiste dont on lui avait vanté l'habileté. A force de se monter la tête à son sujet, il avait fini par se convaincre que cet oculiste lui rendrait un peu de cette précieuse lumière qu'il regrettait tant. Quoique nous fussions bien persuadés, sa famille et moi, de l'inutilité d'une pareille démarche, attendu que ses yeux étaient tout-à-fait décomposés, nous cédâmes à ses instances. Il va donc trouver l'oculiste : celui-ci propose une opération :

l'aveugle, plein de résolution, accepte et se laisse enfoncer dans les yeux un instrument qui le fait cruellement souffrir. Il éprouve, à la suite, une inflammation violente et ne voit pas mieux. L'oculiste le soigne pendant trois mois, puis le renvoie, après lui avoir demandé 3,000 francs en lui disant qu'au bout de quelque temps sa vue se débrouillera. Le pauvre aveugle nous est revenu bien découragé, bien abattu, et entouré des mêmes ténèbres. Que de fois je l'ai entendu, plus tard, maudire l'oculiste de Paris !

L'histoire suivante s'est passée dans le cabinet d'un célèbre oculiste de Paris : Une grande dame, richement vêtue, va le consulter pour quelques troubles légers qu'elle éprouve dans la vision. L'oculiste lui fait peur en lui disant qu'elle est bien menacée de devenir aveugle. — Mon Dieu, que faut-il faire ? dit la dame. — Vous soumettre à un long traitement. — Je suis prête à faire tout ce que vous exigerez, si vous me promettez la guérison. — Oui, Madame, je vous garantis que vous guérirez, mais il faudra de la persévérance. — J'en aurai.

L'oculiste prend l'adresse de la dame et va, pendant plusieurs mois, chaque jour, la visiter, lui faisant mettre en usage toutes sortes de remèdes et lui recommandant surtout de ne jamais quitter les lunettes qu'il lui avait mises sur le nez : c'étaient des lunettes bleues qui diminuaient encore la vision et faisaient croire à la dame qu'elle avait la vue plus menacée que jamais. L'oculiste, à chaque visite, prenait *un louis* que la dame faisait déposer sur la cheminée. Un matin, tout à coup, d'affreux soupçons traversent son esprit : elle se lève, se couvre de vêtements en lambeaux, véritables haillons, met sur sa tête de faux cheveux, une bonnet sale et déchiré. Elle était méconnaissable et avait l'air d'une mendiante. Elle se rend, ainsi travestie, chez l'oculiste, qu'elle trouve sur sa porte. — Mon bon Monsieur, dit-elle, en courbant le dos et prenant une voix cassée, ayez la charité de me dire si je ne suis pas menacée de devenir aveugle. — L'oculiste, qui était loin de reconnaitre sa riche cliente, jeta la dérobée, en passant, un regard sur les yeux

de la pauvresse et lui dit, en haussant les épaules : Taisez-vous, vieille folle, vous n'avez rien du tout. Allez-vous en.

Je veux finir par une dernière considération. On rencontre de temps en temps des personnes qui racontent que tel ou tel malade a recouvré la santé en faisant les remèdes prescrits par un charlatan ou un guérisseur. Ces succès et ces triomphes ne sont qu'apparents. Il ne faut jamais oublier, quand il s'agit d'apprécier l'effet des remèdes, que plus de la moitié des maladies guérissent par l'effet des seules forces de la nature. Les charlatans et les guérisseurs ont alors beau jeu. Ils ne manquent pas de se faire honneur des guérisons qui se sont opérées par la puissance de cette organisation merveilleuse qui triomphe seule de tant de maladies, quand on a le bon esprit de ne pas la contrarier dans ses efforts.

CHAPITRE V.

PASSIONS POLITIQUES ET RELIGIEUSES.

A nul autre moment de l'histoire du genre humain les questions politiques n'ont agité les esprits d'une manière aussi générale, aussi profonde, que depuis 1789, et surtout durant le demi-siècle que nous venons de traverser.

Des révolutions fréquentes, des guerres formidables, ayant pour mobiles des causes politiques, ont jeté beaucoup d'effervescence dans les esprits.

Les discussions les plus vives, les joutes oratoires les plus animées, ont entraîné dans leur brûlante arène tous les rangs et tous les âges.

Les journaux grands et petits, échos plus ou moins fidèles des quotidiens débats de la politique, ont pullulé à l'infini. Ils se sont répandus partout. Chacun se précipite sur eux à leur arrivée, les jeunes gens, les ouvriers, les femmes, les jeunes

filles, depuis le château jusqu'à l'échoppe et à la chaumière.

Il en est résulté qu'on voit beaucoup d'hommes oublier les devoirs de leur profession pous disserter sur les nouvelles du jour et sur les actes des gouvernements. J'entends quelquefois, par exemple, des familles se plaindre de ce que certains médecins parlent souvent de politique à côté du lit des malades, au lieu de consacrer tout leur temps, toutes leurs pensées, comme ils devraient le faire, au traitement des souffrances dont la guérison leur est confiée.

On accuse aussi quelques pharmaciens de négliger beaucoup trop les préparations de leur officine pour aller dans les cercles, les cafés, lire les journaux et deviser sur la politique du jour.

C'est dans toutes les professions, du reste, que l'on voit des hommes tomber plus ou moins dans ce travers funeste.

Au milieu de notre France divisée en partis acharnés les uns contre les autres, on a vu les plus ardentes querelles semer la division dans les

familles et le désordre dans la société. Il en est résulté souvent, surtout pendant la durée des crises révolutionnaires, des ébranlements considérables dans les santés.

Un très-grand nombre de souffrances physiques et morales ont été la conséquence des émotions causées par ces graves événements. Mais la plupart de ces maladies commençaient par une perturbation générale du système nerveux et, surtout, du cerveau, qui est le plus grand foyer de la sensibilité.

Toutes ces passions déchaînées surexcitaient les nerfs au plus haut degré et faisaient éclater surtout un grand nombre de maladies mentales.

L'idée religieuse, au temps où nous sommes, est rarement assez vivace pour éveiller seule, dans les esprits, une véritable passion, comme aux siècles des martyrs, des croisades, de l'Inquisition et des guerres de religion.

Le sentiment religieux n'acquiert le plus souvent aujourd'hui la vivacité d'une passion que lorsqu'il est associé à une idée politique, lorsqu'il

se met au service d'un parti dont il épouse les bouillantes aspirations ou les impitoyables antipathies.

Mais les cas en sont rares et, comme l'a démontré, en le déplorant, un des grands écrivains du catholicisme, avant qu'il ne devînt un ange déchu, l'abbé Lamennais, dans un livre qui a fait un moment la plus grande sensation, l'*indifférence en matière de religion* est un des traits caractéristiques de notre époque.

L'indifférence exclut la passion. Aussi deviennent-elles aussi rares qu'elles étaient fréquentes au moyen-âge, les maladies résultant d'une surexcitation des nerfs causée par la passion religieuse (1) et portée au point de déterminer quelques désordres dans les fonctions de la vie.

Nous sommes bien loin de ces siècles durant lesquels, la barbarie et le monde païen subissant

(1) Calmeil, *De la folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire, depuis la renaissance des sciences en Europe jusqu'au XIXe siècle.* Paris, 1842, 2 vol. in-8.

l'ascendant irrésistible de l'admirable morale que Jésus avait prêchée aux hommes, on voyait l'archevèque de Milan, Ambroise, fermer la porte du temple saint à l'empereur Théodose et ne lui en permettre l'accès qu'en le soumettant à une pénitence publique et humiliante.

L'idée religieuse, dans notre France, se livre principalement de nos jours à de pacifiques et gracieuses manifestations, comme les pèlerinages.

Mais les membres du clergé ne peuvent, et avec raison, éclairés comme ils le sont en grand nombre, se confiner dans un cercle infranchissable à tous les progrès et se réduire au rôle de *Derviches tourneurs*.

Ils n'oublient pas cette parole de Job : *la vie est un combat*. On les voit faire valoir leur part de souveraineté politique en s'alliant d'une manière plus ou moins active aux efforts que font les partis pour arriver à la direction de la société. La religion se trouve ainsi mêlée aux agitations politiques et sociales : parfois même cette intervention

est poussée un peu trop loin, contrairement à ces belles paroles du Maître : *mon royaume n'est pas de ce monde*, et les vives préoccupations qui en résultent peuvent devenir très-nuisibles à la santé.

Mais les passions politiques et sociales se sont emparées du premier rôle sur la scène du monde. Le mouvement religieux n'occupe que le second rang.

Les révolutions de 1830 et 1848 ont fait éclater de toutes parts la folie, cette affreuse maladie du cerveau dont ne peuvent se garantir les têtes faibles ou trop exaltées, au milieu du tumulte causé par les émeutes et du fracas des trônes qui s'écroulent.

On a vu, après la chute du gouvernement de Charles X, ainsi que dans les premiers temps de la seconde République, la folie à tous ses degrés troubler la paix du foyer domestique, courir les rues et hurler dans les clubs.

Cette épouvantable maladie s'est montrée très-fréquente dans ces temps orageux.

Non-seulement les esprits pervers, artisans ordinaires des séditions, s'échauffaient jusqu'à la plus vive effervescence, mais une foule de bons Français répondaient à leurs bruyantes provocations par des paroles imprudentes qui ne faisaient que les irriter davantage. Ils oubliaient cette maxime du sage :

Les cris sont pour le fat, la plainte est pour le sot.
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

Du choc des idées contraires jaillissaient toutes ces passions violentes qui conduisaient rapidement à la folie.

J'ai déjà esquissé l'histoire des cas les plus lamentables, les plus navrants (1).

Pour éviter les redites, j'y renvoie le lecteur.

La guerre de 1870-1871, la révolution qui l'a suivie et, surtout le siège de Paris, les horreurs de la Commune, ont fait éclater beaucoup de folies

(1) *Cas nombreux d'aliénation mentale, d'une forme particulière, ayant pour cause la perturbation politique et sociale de février 1848.* (*Ann. d'Hygiène.* 1863, 2e série, t. XI, 1re partie.)

ayant de la ressemblance avec celles que l'on avait observées en 1830 et en 1848. A Paris, les médecins ont observé un genre de vésanie qu'ils ont appelé *la folie du siége.*

On a vu, dans le même temps, tous les genres de maladies engendrés par les secousses violentes que subissaient les ressorts de la vie au milieu de ces terribles ébranlements.

A cette époque désastreuse, la mortalité n'a pas seulement *doublé*, elle a *triplé* dans beaucoup de localités. *Et nunc erudimini, qui judicatis terram : et maintenant saurez-vous profiter de cette leçon cruelle, ô vous qui pesez par vos décisions sur les grands événements de ce monde?*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Arbois, imp. Emir JAVEL.

